

IV. L'ÉCRIVAIN

Sans aucun doute nous abordons ici le point crucial et déterminant de la carrière de Sophie Cottin, la courte période de son existence où elle apparaît en pleine lumière, celle durant laquelle s'accomplit sa véritable destinée d'écrivain.

Les quelques citations que nous donnons d'une correspondance abondante permettent d'appréhender les qualités d'une écriture qui s'inscrit dans une époque précise et dévoile la psychologie personnelle de l'auteur. Tour à tour tentée par la discussion, la dissertation, voire l'essai, Sophie laisse parfois s'exprimer ce qui appartient au registre de l'émotion la plus pure.

Inspirée par son auteur préféré, la jeune femme avait commencé à rédiger, dès 1790, un traité consacré à l'éducation, sujet qui lui tenait à coeur. A cette époque, elle s'occupait seule des filles de Julie auxquelles elle apprenait les rudiments d'écriture et de lecture : l'aînée bénéficiait de cours d'Histoire-Géographie et d'anglais prodigués par sa tante, matières que prisait naturellement Sophie dont les lectures préférées étaient les récits de voyages. Elle pratiquait la langue anglaise et ne perdait jamais l'occasion de la cultiver : bien que l'on ne dispose pas d'éléments précis à ce sujet, il paraît plausible qu'elle ait pu se faire adresser des ouvrages écrits dans cette langue grâce aux contacts dont elle ou les Girardot disposaient, tant à Bath qu'à Bordeaux. Nous avons vu qu'elle était musicienne et pratiquait divers instruments. Depuis un certain temps, elle peignait. Sa culture personnelle la place au-dessus de la moyenne des femmes. Curieuse, autodidacte, intelligente, Sophie

possédait assez de qualités pour rivaliser avec les grands esprits qui avaient marqué son temps ; elle en était suffisamment consciente pour avoir l'ambition (secrète/confuse) de pouvoir égaler son maître, d'être – en quelque sorte – le « Rousseau-féminin ». En vérité, elle était victime en cela d'une illusion commune à beaucoup d'écrivains qui se donnent un modèle : Voltaire ne s'imaginait-il pas accueilli par la postérité à l'égal de Corneille ?

On notera que le didactisme sied mal à Sophie et que c'est justement lorsqu'elle s'égarait sur les traces de son « dieu » qu'elle fait le moins preuve d'originalité et de fraîcheur. Sa plume est alerte, vivante, musicale : elle s'épanouit dans le lyrisme et l'expression émotive des passions intérieures. Sans doute eut-elle pu se consacrer sans mal et tout entière à la Poésie ; bien avant que le genre ne se répande, elle écrivit un poème en prose sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, intitulé *La Prise de Jéricho*. Ainsi, quiconque veut retracer avec objectivité l'évolution de ce type de poème doit obligatoirement prendre en compte la contribution de Sophie, chose que ne manque pas de faire – quoique brièvement – Robert Sabatier⁴⁴⁶ lorsqu'il évoque la gestation du poème en prose dans sa monumentale *Histoire de la Poésie française*. Bien plus, si l'on quitte les bornes étroites qu'imposent des définitions précises et trop normatives, l'on constatera que, bien souvent, la prose de Sophie Cottin fonctionne tout entière comme une prose poétique, souvent élégiaque, et qu'elle vise à provoquer un frisson d'émotion. On pourra ainsi constater que, sur certaines de ses pages, souffle (comme le fait remarquer Jean Gaulmier) une douceur qu'un Lamartine appréciait particulièrement.

⁴⁴⁶Robert Sabatier, *Histoire de la Poésie française, La Poésie du XIX^e siècle, Les Romantismes*, Paris, Albin Michel, 1977, page 429.

La manière dont Sophie Cottin devint un écrivain fait l'objet d'une tradition bien établie qu'il s'agit, avant tout, de mettre en place. Pour cela, nous nous déplacerons dans le temps jusqu'à l'orée de la période romantique afin de mieux percevoir quel regard continue d'être porté sur l'oeuvre d'une romancière qui appartient désormais à une autre génération. Morte jeune, Sophie continue d'être lue, mais c'est la qualité de la réception de son oeuvre qui subit des modifications importantes.

Le texte que nous allons produire⁴⁴⁷ est extrait d'un de ces nombreux ouvrages qui fleurissent dans la première partie du dix-neuvième siècle et qui sont destinés à un public particulier, à une catégorie sociale identifiée. En l'occurrence, le public visé par J.B.J. Champagnac, est constitué par les jeunes filles auxquelles on veut suggérer de saines lectures et proposer des récits édifiants, toutefois piquants, sans être dangereux pour les moeurs. Ouvrage facile, de lecture rapide – une sorte de *digest* pour reprendre une terminologie anglo-saxonne – *Le Gymnase moral des Jeunes personnes* permet de faire le tour d'une oeuvre et de la biographie d'un auteur ; il se présente sous forme d'une série d'articles consacrés à des auteurs dignes d'intérêt. À l'exemple des ouvrages didactiques qui permettent aux générations lycéennes actuelles de se constituer un vernis de connaissances (nécessairement superficielles) à l'approche du baccalauréat, cet opuscule donne une image en réduction de notre Sophie. Il ne s'agit nullement, en la circonstance, de fournir aux lectrices un savoir destiné à faire face à un quelconque examen institutionnel. Tout au plus s'agit-il de faire bonne figure en société. L'éducation d'une jeune fille vise à lui procurer un certain nombre de modèles auquel elle pourra se conformer

⁴⁴⁷J.B.J. Champagnac, *Le Gymnase moral des Jeunes personnes*, Paris, Lehubry, 1837. La photocopie de ce document figure en annexe de notre travail

et qui lui serviront de référence au travers des circonstances parfois difficiles d'une existence soumise aux aléas, naturellement imprévisibles, des temps : « On a souvent présenté cette femme célèbre comme un modèle digne d'être imité par les jeunes personnes de son sexe. (page 26) ». On remarquera que l'auteur s'attarde sur l'anecdote qui a déterminé l'entrée en littérature de Sophie Cottin, mais néglige de s'étendre sur le contenu précis de son premier roman. Le seul ouvrage qui fasse l'objet d'allusions plus précises est *Élisabeth ou les Exilés de Sibérie*, longue nouvelle dont le sujet aurait pu inspirer la comtesse de Ségur et qui continue, à cette époque, à être recommandée à la jeunesse ; c'est que cette oeuvre fait l'apologie du sacrifice filial et du dévouement. A vrai dire, la peinture de la passion qui gère *Claire d'Albe* est sans doute trop peu recommandable pour une jeune fille : les risques sont grands d'éveiller des sentiments troubles. En revanche, si le caractère de Sophie Cottin est présenté comme admirable et héroïque, l'occasion est bien trouvée de décourager toute velléité de vouloir suivre ses traces : « C'est donc un mauvais moyen de bonheur pour une femme que d'aspirer aux lauriers de la littérature. (page 27) » Suit une tirade emphatique destinée à exalter la mission naturelle de la femme : « Oh ! Combien est plus heureuse mille fois la femme, bonne épouse, tendre mère de famille, qui, fidèle à ses foyers domestiques, ne vise point à d'autre gloire. (page 27) » L'on comprendra donc que l'image qui est ainsi donnée de Mme Cottin est mise au service du système répressif instauré par la société bourgeoise française : il vise à conforter les habitus qui délimitent autour du sexe féminin les frontières que lui assigne la société. La femme, de façon insidieuse, est confortée dans une représentation particulière et autorisée de son rôle et de ses devoirs. Du point de vue de la réception de l'oeuvre littéraire, nous nous trouvons en présence d'un déplacement

avec sa pagination d'origine, celle que nous donnons lorsque nous citons ce

d'objet qui substitue l'auteur à son oeuvre et fonctionne comme une interdiction d'approcher ses romans. Par ailleurs, une telle utilisation de l'oeuvre ne peut que la faire sortir du champ littéraire, c'est-à-dire la mettre en position de faiblesse en lui aliénant le droit d'être considérée comme une oeuvre esthétique, donc digne de figurer dans le patrimoine collectif de l'Humanité ; puisque sa seule fonction est de servir à édifier les jeunes filles, un adulte ne peut la priser – puisqu'elle a été produite par une femme (qui aurait mieux fait d'« être fidèle à ses foyers domestiques ») ce n'est qu'un vulgaire sous-produit, une *fiente*. L'on appréciera, de la part de Champagnac, cette atténuation habile où il semble prendre fait et cause pour le sexe opprimé auquel il reconnaît les plus grands mérites : « Ce n'est pas que nous voulions dire, comme d'autres moralistes, que les femmes ne sont point aptes aux travaux de l'esprit. Loin de là. Nous pensons même qu'elles ont à cet égard de grands avantages sur les hommes. Mais nous nous occupons ici du bonheur des individus, des familles, de la société et nous croyons pouvoir dire que la célébrité s'achète surtout au prix du repos, et que la femme surtout s'expose, en courant après cette brillante chimère, à voir son existence empoisonnée sans retour. (pages 27-28) » Discours ambigu qui rejette l'écrivain et le remplace par une « légende dorée » digne d'un Voragine, bien plus efficace pour la conversion des destinataires que la lecture de romans, relégués au second plan.

Avant de le donner à lire, il était nécessaire d'explicitier la position de Champagnac afin de mieux percevoir au nom de quels arguments s'opéra l'éviction de Sophie Cottin de la liste des écrivains reconnus. Au moment où est publié le *Gymnase*, le feuillet de réception auquel a appartenu Sophie Cottin se trouve déjà à une relative distance. Une

texte curieux.

génération nouvelle, née sous l'Empire est arrivée à maturité, qui ignore tout de la sensibilité de ses parents ; à un monde chaotique, pour reprendre le terme utilisé par Sophie, s'est substitué un monde organisé par des structures fortes et cellulaires : la bourgeoisie a imposé ses moules et ses valeurs.

1. Naissance d'un écrivain :

Très probablement en mai 1798, le cousin Lemarcis – celui-là même dont Sophie avait refusé les propositions de mariage – prit contact avec un libraire qui, à l'époque, était fort connu pour publier de petits romans à succès, Maradan. Il lui proposa le manuscrit de *Claire d'Albe*.

Comme nous l'avons signalé, les événements politiques avaient presque tari la production littéraire ; nombre d'écrivains avaient péri dans la tourmente, sous le couperet ou sur les divers fronts de la République. Mais après la Terreur, graduellement, la production reprit et chaque année l'on publia davantage de nouveautés. Il va de soi que les libraires recherchaient avidement de nouvelles plumes capables de satisfaire les goûts du public. La description que nous avons faite de la vie parisienne, à cette époque, montre assez que les classes moyennes et supérieures aspiraient à la tranquillité et au calme. Le goût du luxe et du plaisir avait réhabilité les divertissements, la vie sociale, rendu ses droits à l'amour, restauré les rapports humains. Sans doute voulait-on oublier les années noires et certaines attitudes provocantes dissimulaient mal la tentation de jeter un voile sur le passé. Le livre devenait un objet de consommation ; beaucoup de jeunes femmes, qui avaient perdu tout contact avec la réalité parce qu'elles avaient grandi durant la tourmente, se cherchaient des modèles de comportement et

trouvèrent, dans la production romanesque, l'écho de leurs inquiétudes et de leurs préoccupations. Sorties des inquiétudes perpétuelles où, fillettes, elles avaient été plongées, leur entrée dans la vie se fit sous les auspices d'une littérature qui leur signalait les dangers du monde, leur murmurait les paroles passionnées qu'elles désiraient entendre, et leur dictait des réponses toutes faites.

En mai 1799 (10 thermidor an VII), soit une année après en avoir acheté les droits, Maradan publia *Claire d'Albe par la Cyt****, volume in-12, qui constitue l'édition originale de l'oeuvre. Cette même année, Maradan diffusait *l'Éloge des perruques, enrichi de notes plus amples que le texte par le docteur Akerlio*, de Deguerle, *Azalai s et le GentilAimar, histoire provençale traduite d'un ancien manuscrit provençal*, de Fabre d'Olivet, *Théobald Seymour ou la Maison murée*, de Charlotte de Bournon, *Les contradictions ou Ce qui peut arriver*, de Pauline de Meulan, future Mme Guizot, *Le Voyageur sentimental en France sous Robespierre*, de J. Vernes de Luze. Ce catalogue montre que l'oeuvre de Sophie, publiée anonymement, n'émergeait pas en un territoire vierge ; bien au contraire, la concurrence était forte : de nombreux romans, beaucoup de plumes féminines dont certaines allaient connaître une fortune littéraire prolongée, occupaient la place. Si Maradan cherchait à offrir une certaine variété à ses clients, de nombreux libraires proposaient leur propre production, plus ou moins diversifiée.

On remarquera combien était forte cette mode qui consistait à coiffer le livre d'un titre double, le second pouvant servir d'élucidation au premier, ou en renforçant le mystère. De la sorte, le lecteur était parfois préparé au plaisir subtil de la lecture et prévoyait ce qu'on lui ménageait comme issue : *Le Coupable, ou les Vengeances de Miss Sharp*, d'André, chez Letellier, laissait bien évidemment deviner la présence d'un coupable et d'une femme bafouée en la personne de Miss Sharp ; le lecteur était mis en appétit par ces « vengeances » dont le nombre,

signalé par un pluriel, multipliait par avance les péripéties au bout desquelles serait infligé un châtement cuisant. On ne doit pas négliger l'effet publicitaire de cette pratique (Il est remarquable de constater que *Claire d'Albe* refuse de s'y conformer et offre au lecteur la transparence d'un titre unique). Les titres des romans de 1799 livrent également, parfois, les prénoms des deux protagonistes de l'aventure sentimentale qui s'y trouve narrée, un peu à la façon de *Roméo et Juliette* ou de *Paul et Virginie : Eugène et Eugénie ou la Méprise conjugale*, chez Chaigneau aîné et Pigoreau, est commenté *Histoire de deux enfants d'une nuit d'erreur et de leurs parents* ; ces effets d'annonce évoquent le baratin du batteur d'estrade qui appâte les chalands Boulevard du Temple (le futur Boulevard du Crime) à la même époque, promettant des prodiges à ceux qui entreraient dans sa baraque : « Premier acte : inceste et adultère ; deuxième acte : poison ; troisième acte : coup de poignard ; quatrième acte : massacre général, le tout compliqué d'un épilogue où le père découvre qu'il est le fils de sa bru... » C'est encore en 1799 que sont publiées (ou rééditées) les oeuvres de Ducray-Duminil, notamment les 6 volumes de *Coelina ou l'Enfant du mystère*⁴⁴⁸. On y voit une jeune mère prisonnière au fond d'un souterrain, nourrie par un aigle qui a établi son aire à trente pieds sous terre et lui pond un oeuf chaque jour. Le roman de cette époque s'engage dans les voies du roman noir anglais : cryptes, rebondissements, enlèvements et châteaux hantés nourrissent l'imaginaire des écrivains comme celui des auteurs de mélodrames. Les émotions les plus vives, les incidents les plus surprenants, tissent les intrigues échevelées de ces récits où les tendres héroïnes versent des océans de larmes. Au tome IV de *Coelina*, une illustration accompagne le texte : « Oh ! qui que vous soyez, Spectre ou Phantome ! ... arrêtez-vous ! »

⁴⁴⁸L'historien de l'Empire Jean Lucas-Dubreton prétend que ce roman tira au moins à un million d'exemplaires ce qui paraît bien surprenant pour l'époque où un tirage de 1500 à 2000 exemplaires constituait un franc-succès.

Dans ce contexte particulier, les femmes auteurs, comme nous l'avons vu, ne manquent pas : contrairement à cet ostracisme qui frappera, très vite, les « femmes de lettres » et dont nous avons repéré la trace évidente chez Champagnac, la littérature offre encore à celles-ci un espace de liberté qui correspond sans aucun doute à un besoin d'expression de leurs idées, à une volonté d'émancipation. Sans doute, la perte d'un mari, le besoin d'arrondir des revenus écornés par des revers de fortune constituent-ils des éléments explicatifs à ne pas négliger ; cependant, le revenu que fournit la vente d'un ouvrage est plutôt réduit : acquérir la gloire ou une célébrité passagère représentent des motivations qui traduisent surtout le besoin de reconnaissance sociale de la part des femmes. Il s'agit, en définitive, pour elles, d'obtenir un statut, d'exprimer une parole, de combler un vide. Des romancières, qui s'illustreront en participant au courant sentimental dont Sophie est la plus illustre représentante, sont déjà présentes dans le champ littéraire, notamment ses deux plus grandes rivales : Mme de Flahaut (la future Mme de Souza) avec *Émilie et Alphonse* et Mme de Genlis avec *Les Voeux téméraires*. Plus étonnante encore, la très libertine Suzanne Giroust de Morency, née en 1771, qui offre *Illyrine, ou l'écueil de l'inexpérience* – publié ouvertement⁴⁴⁹ bien que jugé digne de *l'Enfer* – exprime de manière très moderne sa volonté d'attaquer l'idéologie dominante. Une partie des reproches que la Critique littéraire formulera à son encontre pourraient concerner Sophie Cottin ; comme le constate Claudine Brécourt-Villars :

« La taxer parfois de faire preuve d'un sentimentalisme facile, lui reprocher de n'avoir perçu la Révolution qu'à l'état de « décoration et de toile de fond », peut, par contre, se justifier. Elle n'a certes pas fait cette

⁴⁴⁹Si A. Monglond se borne à le citer dans le monumental catalogue qu'il a dressé des publications de l'époque (pour l'année 1799), Jean-Jacques Pauvert en a récemment publié une édition avec une excellente préface de Claudine Brécourt-Villars : *L'Érotisme Directoire, Suzane G. De Morency, Illyrine ou l'Écueil de l'inexpérience*, Paris, Garnier, 1983.

Révolution, mais ne l'a-t-elle pas subie, à sa manière, comme beaucoup d'autres femmes à qui l'action était refusée ?⁴⁵⁰»

La place de la femme est évidemment au centre de tous les romans qu'ils soient l'émanation d'une plume masculine ou bien féminine, car l'amour et les rapports entre les deux sexes sont probablement le plus sûr ressort d'une intrigue. Ainsi, Loaisel de Tréogate sous-titre son roman *Valrose, les Orages de l'amour*. Moins connu, V. Jouy propose sa *Galerie des femmes* où figurent les 8 nouvelles suivantes qui échantillonnent les comportements féminins dans toute leur diversité : « Adèle, ou l'Innocence - Élisabeth, ou la femme sensible - Corinne, ou la femme à tempérament - Zulmé, ou la femme voluptueuse - Eulalie, ou la coquette - Deidamie, ou la femme savante - Sapho, ou les Lesbiennes - Sophie, ou l'amour. » Cet ingénieux parcours onomastique qui associe un caractère à un prénom n'est pas sans évoquer la pratique qui consiste à attribuer une couleur à chaque voyelle : l'orientale Zulmé ne peut être que voluptueuse et Adèle innocente. Indirectement, cela nous ramène aux enjeux d'un titre, au fonctionnement de la réception qui implique l'effet d'appel, l'effet publicitaire, produit par cette « étiquette », unique seuil par lequel s'opère la toute première rencontre d'un lecteur avec le volume dont, peut-être, il fera l'acquisition. Souvent manifestée par le prénom ou le nom qui figure le titre, l'identité du personnage romanesque y prend racine, et l'on pourrait, en pratique, suggérer une nouvelle notion, celle de « personnage-modèle » qui fonderait la réception sur l'image - la représentation - qui patronne l'ouvrage.

En effet, dans le cas d'un auteur anonyme (puisque c'est le cas pour le roman qui nous intéresse), l'auteur-modèle ne peut guère être repéré *a priori* (mais sans doute est-ce le cas de toute oeuvre produite par un auteur dont le nom est encore inconnu) : le lecteur se trouve

⁴⁵⁰*Op.cit.*, page 14.

contraint de se rabattre sur les seules indications que lui fournit la couverture du livre. À partir des maigres éléments dont il dispose, il peut, en recourant à une série d'hypothèses, satisfaire partiellement à une curiosité compréhensible. S'il ne peut clairement identifier l'auteur-modèle, du moins pourra-t-il, par ce biais, appréhender des personnages-modèles, voire une intrigue-modèle, conformes à ses attentes. L'étiquette romanesque prend ainsi en charge l'ensemble des possibles, la totalité des hypothèses de lecture rendues plausibles par cette synthèse du livre qui est offerte à l'entendement du lecteur potentiel. Songeons à *Claire d'Albe* dont les deux termes renvoient l'image candide et lumineuse d'une pure héroïne immaculée; la particule *d'* permet de lui supposer une origine aristocratique, ce qui contribue à souligner l'élévation de sa personnalité, sublimant son essence particulière. Par dérive analogique nous passons de *Claire d'Albe* à *Lumière du matin*, pour rejoindre, en bout d'association une image stellaire où se mêlent virginalement des références à Vénus, l'étoile du berger, et au culte marial. L'interprétation du titre par le lecteur virtuel est, comme on le voit, un élément qui joue un rôle essentiel dans la réception, mais il n'est pas le seul ; le succès d'un livre, à l'époque de Sophie Cottin, résulte aussi d'une contagion subtile où intervient essentiellement le bouche-à-oreille : qu'une lectrice soit satisfaite et c'est toute sa famille qui bénéficiera des échos de ce plaisir littéraire, voire d'une lecture à destination collective qui meublera une longue soirée ; les amies à leur tour se procureront l'ouvrage pour mieux en goûter les saveurs.

Nous avons ainsi apporté un certain nombre d'éléments concernant l'environnement littéraire où émerge le livre de Sophie Cottin. D'autre part, comme nous le soulignons, son oeuvre n'est pas publiée au moment où existe un vide, une pénurie ; si le roman profite de l'extraordinaire demande du marché littéraire qui a recouvert ses

droits, la concurrence est forte et fort diverse. Pour preuve, on peut retenir que Joseph Bonaparte, le propre frère de Napoléon, fait paraître *Moi nà ou la Religieuse du Mont-Cenis*, justement en 1799, ce qui est bien révélateur de l'attrait pour le statut d'écrivain. La tendance s'est inversée de manière importante et les imprimeurs reçoivent de nombreuses commandes de la part des libraires-éditeurs désireux d'approvisionner les boutiques. Le succès de *Claire d'Albe* doit être rapporté aux conditions précises qui entourent sa publication, c'est dire qu'il convenait d'explorer le feuillet de réception particulier où l'ouvrage émerge.

Le succès du roman est donc pleinement méritoire et reflète sa supériorité sur les autres oeuvres du temps auxquelles il dispute la première place. La *Décade Philosophique* du 10 thermidor an VII lui fait les honneurs d'un compte rendu, fait assez rare pour être signalé. En effet, d'ordinaire, seul le supplément consacré aux annonces mentionne les romans publiés. L'article insiste sur le succès phénoménal de cet ouvrage d'une plume inconnue et y souligne l'excellence de la peinture de l'amour ; le « langage passionné » jugé « très original » remporte les suffrages.

La genèse de ce premier roman de Mme Cottin demeure mystérieuse. On ne connaît pas la date précise de sa rédaction, ni le lieu : « Seule à la campagne, dans les plus beaux jours, les plus longs jours de l'année, tourmentée par des souvenirs et par le regret de certaines illusions, je m'amusais à mettre sur le papier une histoire dont le fond est tout d'imagination, mais dont certains sentiments ne me furent pas étrangers⁴⁵¹» Sachant que Lemarcis contacte le libraire Maradan en mai 1798, l'indication fournie par Sophie laisse supposer que la romancière avait

⁴⁵¹Voir Sykes, page 41 et Cor., page 333.

entrepris son ouvrage durant l'été précédent, à Guibeville. La vente a fait l'objet d'un marchandage serré⁴⁵² : « Maradan ne voulait donner que 240 Frs. ; on n'a pu obtenir que 300 Frs., mais il a été fait le plus grand éloge de l'ouvrage. Il a prié mon cousin d'engager la dame à travailler encore, et que ce n'était pas seulement son avis, mais celui d'un homme de lettres qu'il avait consulté. Si cet ouvrage réussit, je deviendrai plus difficile pour celui que je vais faire.»

Ces transactions supposent un urgent besoin d'argent frais qui, selon la tradition reprise dans le texte de Champagnac, était destiné à assurer la fuite d'un proscrit menacé de mort. Le mystérieux *de Fontbelle* qui quémante « quinze à dix-huit cents francs pour faire face à tout événement » est une belle fiction. N'oublions pas que Champagnac rédige cet article en période monarchique et que le dévouement de la bonne Mme Cottin persécutée par les « méchants » Républicains vise à assurer le sauvetage d'un « brave » royaliste menacé de décapitation. Il s'agit donc d'une pure invention qui s'insère naturellement dans un texte hagiographique ; non seulement l'image de la femme-écrivain s'y trouve neutralisée, comme nous l'avons déjà signalé, mais, de plus, la tentative de récupération de Mme Cottin à la cause de la monarchie est flagrante.

L'on relèvera l'épisode de la perquisition nocturne, qui constitue un véritable viol de la quiétude du foyer et de l'intimité de cette femme admirable par de hideuses brutes, ponctuée de réparties d'une niaiserie consternante : « Nous ne sommes pas des messieurs, entends-tu ? Nous sommes des citoyens français. (page 36)... Voilà ce que c'est que d'avoir la réputation d'une aristocrate (page 37) » Champagnac vise essentiellement

⁴⁵²Voir pour les transactions liées à la vente de *Claire d'Albe* : *Cor.*, page 401.

à mettre en scène la stupidité hypocrite des agents de l'autorité. La scène est totalement fondée sur des poncifs concernant la Révolution, présentée comme un régime brutal et persécuteur, qui s'attaque aux femmes et aux malheureux aristocrates. Le municipal qui, en honnête homme, vient présenter des excuses à sa victime (« Je reviens [...] pour m'excuser de toutes les inconvenances que je me suis permises lors de ma visite domiciliaire (page 46) ») est significatif de l'idée selon laquelle la partie la plus saine du Peuple était hostile aux idées de la Révolution : par peur des représailles ou d'une dénonciation, il a joué son rôle à contrecœur ; néanmoins, sa présence a permis de modérer le zèle des enragés, ce qui est positif et contribue à le rendre sympathique :

« Ces termes de citoyen, de citoyenne, ce tutoiement ont dû vous paraître aussi grossiers qu'ils le sont réellement ; mais j'ai cru devoir m'y conformer pour conserver quelque ascendant sur ces gens-là et les empêcher de faire le mal. Pour ma sûreté personnelle, pour celle de ma famille, j'ai cru de la prudence d'avoir l'air d'abonder dans toutes leurs idées révolutionnaires... (page 47) »

Les enjeux d'un tel texte sont évidents : la dévaluation du paradigme révolutionnaire constitue l'élément légitimé par Champagnac et, de ce point de vue, tel est le message que doivent percevoir clairement les jeunes filles auxquelles est destiné son livre. Le langage et les manières de « ces gens-là » sont caractérisés comme grossiers. Cependant, de beaux sentiments peuvent adoucir les fauves les plus pervers : comme les chants d'Orphée apaisaient les bêtes féroces, il a suffi à Mme Cottin de lire des extraits de son roman à ces brutes pour qu'aussitôt ces hommes fondent en larmes. Rendus à de meilleurs sentiments, ils la quittent en se portant garants, par procès-verbal, de la bonne conduite de la suspecte. Telle Blandine au milieu des lions, sainte Cottin triomphe des mécréants.

Le texte de Champagnac présente d'autres absurdités ; l'énergie dont témoigne la jeune veuve pour vendre son manuscrit est tout

bonnement stupéfiante, de même que son adresse à se mêler de questions d'argent : « Son manuscrit à la main, elle se présenta chez plus de vingt libraires qu'on lui avait indiqués. (page 40) » Surtout, cela n'est pas conforme à la réalité, de même que les dialogues supposés avec un éditeur qui semble sortir d'un roman balzacien. Sophie n'avait pas entrepris de telles démarches qui, pour une personne de sa condition, eussent été maladroites et inconvenantes. La visée de Champagnac n'est pas d'atteindre à la vérité biographique mais bien de servir sa propre chapelle. Il participe, en quelque sorte, à une entreprise de falsification. Néanmoins, si l'on considère que nombre d'aspects légendaires sont repris assez unanimement dans tous les articles des dictionnaires biographiques du XIX^e siècle, c'est la personnalité réelle de Sophie Cottin qui se trouve estompée, mise à distance.

Pour la plupart des biographes, la nécessité de mettre un nom précis sur le mystérieux bénéficiaire des bontés de Mme Cottin s'impose alors : s'il ne s'agit point d'un supposé *de Fontbelle*, peut-on désigner le proscrit au profit duquel la jeune femme s'est dessaisie de ses droits d'auteur ? La vente de *Claire d'Albe* en mai 1798 se situe bien tard pour que cet argent ait pu servir aux personnages que nous avons évoqués précédemment. Le bon Michaud faisait certes partie des personnes dont la tête était mise à prix, mais il difficile d'imaginer qu'il ait attendu aussi longtemps cette manne inespérée... En vérité, Michaud avait quitté Paris et se cachait dans le Jura depuis plusieurs mois. Il faut avoir recours à des acrobaties intellectuelles pour justifier une telle attribution. G. Castel-Çagarriga imagine que les bontés de Mme Cottin se répartirent sur Michaud et Vaublanc, dont elle facilita successivement les évasions ; s'il semble impossible d'admettre que Sophie ait, par ses seuls moyens, monté une véritable filière, destinée à protéger les royalistes, le rôle tenu par le clan familial semble bien plus déterminant ; Girardot, dont les demeures constituaient des refuges sûrs, était lié aux Feuillants. Comme

ce beau-frère était banquier, il était certainement en mesure, en dernière extrémité, de verser un viatique à ces fugitifs, l'on voit mal Sophie se priver délibérément d'une somme appréciable en faveur d'un inconnu ; par conséquent, l'on peut aisément deviner, derrière cette attitude, quelque motivation affective. Une lettre adressée à Mme Jauge⁴⁵³ en 1800, nous apporte un complément d'information utile et permet d'éclairer rétrospectivement l'événement : Sophie avait rédigé son roman dans les circonstances que nous avons décrites ; un jour, elle le lut à Julie qui pleura beaucoup. Puis Sophie l'oublia dans un tiroir :

« Au bout de deux mois, un événement inattendu survient : j'ai un pressant besoin d'argent, et ce n'est pas une fantaisie, un plaisir, mais un infortuné qui le réclamait. Je n'en ai pas, à cause de l'état de gêne où m'ont réduite mon inexpérience, les assignats, la tromperie de certains gens et la suspension de nos affaires. Que faire cependant ? Un malheureux souffre, et je ne peux pas supporter sa peine. Je jette les yeux sur mon roman, je m'enveloppe d'un voile que je crois impénétrable, je le vends et j'accomplis une action louable. Surprise autant que joyeuse d'avoir trouvé en moi-même un moyen d'atteindre un but qui m'est cher, je m'engage à accorder annuellement le même secours, et pour y satisfaire, mon coeur met sur mon esprit l'impôt dont il a besoin pour cela. Je commence un nouvel ouvrage ; mais ne voilà-t-il pas qu'au milieu de mon travail, le premier me fait reconnaître ! »

L'argent n'aurait donc pas servi à financer la fuite d'un proscrit dans les conditions dramatiques que l'on supposait ; plus vraisemblablement, il aurait été adressé à Michaud, qui vivait dans le dénuement le plus total au coeur des montagnes du Jura, afin de lui permettre de faire face à ses dépenses ordinaires. Ceci n'est bien sûr qu'une hypothèse, mais elle s'accorde relativement bien à l'idée selon laquelle Sophie s'engage à verser « annuellement le même secours », chose bien naturelle si l'on considère que l'exil de Michaud dépend d'une évolution imprévisible du régime et que sa situation peut s'éterniser. Parlant de Sophie, Michaud, dans son *Dictionnaire Biographique*

⁴⁵³ *Cor.*, page 328. (De Mme Cottin à Mme Jauge, n° 22 Circus, Bath, England,

accrédite l'idée que le produit de *Claire d'Albe* fut versé « à un de ses amis qui venait d'être proscrit » : affirmation pudique parfaitement conforme à la modestie du personnage qui, tout en rendant hommage à son amie, refuse de se désigner comme bénéficiaire afin de ne pas alimenter d'éventuels ragots.

Une dernière hypothèse, qui ne peut être totalement négligée, serait que Sophie ait monté de toutes pièces ce beau mensonge ; rien de pire, pour une femme de sa condition, que d'écrire par esprit de lucre. Être publiée satisfaisait son orgueil personnel : connaître un tel succès ne pouvait que la flatter ; les lauriers de la gloire étaient amplement suffisants à contenter son amour propre sans qu'il faille ajouter à ce bonheur complet cette souillure d'être payée, comme une femme de peu. Ceci pour l'apparence, car nous avons vu que le marchandage avec Maradan avait été âpre. Quoi qu'il en soit, on ne pouvait lui imputer le fait d'être vénale puisque l'argent avait servi une bonne cause. Cette histoire n'était-elle, en définitive, qu'une façon de justifier son entrée fracassante dans le champ littéraire ? Sans cette nécessité clairement énoncée Sophie, jamais, n'aurait pensé à proposer son manuscrit à un éditeur : bien plus, elle avait tout fait pour « s'envelopper d'un voile », c'est-à-dire garder l'anonymat, ne quêtant, dans l'affaire, aucun profit particulier. Hélas, comme il fallait songer à payer fidèlement cet « impôt » annuel – puisqu'elle s'y était engagée par une sorte de contrat moral, Sophie se trouva forcée de mettre en chantier un nouvel ouvrage : c'était la justification évidente de cette persévérance incongrue à continuer d'écrire ! Mme Jauge ne pouvait qu'être satisfaite par une pareille explication qu'elle se hâterait de propager autour d'elle.

Paris, le 22 germinal (12 avril) 1800.)

Quoi qu'il en soit, que Sophie ait réellement contribué à sauver un proscrit pourchassé ou bien qu'elle ait imaginé cette histoire, son image publique se trouve d'emblée fixée ; qu'elle ait été coutumière de bonnes actions et que le petit pécule versé par Maradan ait été distribué à des *infortunés* (elle participait à un comité de bienfaisance avec Mme de Pastoret) ne fait pas l'ombre d'un doute. Ce qui est davantage intéressant c'est de constater qu'il lui faut à tout prix justifier cette « entrée en littérature » comme si la vocation seule ne suffisait pas à expliquer que Sophie y trouve sa véritable raison d'être. Identifiée comme l'auteur de *Claire d'Albe*, il lui faut désormais se plier aux désirs de son public ; prise dans cet engrenage qui la happe, elle ne s'appartient plus désormais. Démasquée, à cause de ce second manuscrit qu'elle s'appliquait à écrire pour réunir la somme qu'elle avait juré de verser chaque année, la voici jetée en pâture à la foule. Oui, certes, cela ressemble trop à un alibi. Ce que nous pouvons circonscrire dans son attitude c'est l'émergence de comportements nouveaux : à l'orée du XIX^e siècle, le statut d'écrivain – au sens moderne – est en train de se constituer. L'une des caractéristiques du nouvel homme de lettres semble être la nécessité de se créer un double, distinct du personnage biographique ; ce leurre n'est que le mannequin factice au travers duquel le public se trouve conforté dans un type de représentation de l'auteur. Ce type de représentation découle principalement de la lecture du texte publié, diffusé, interprété : il est facile pour un lecteur-type de rapporter la fiction à la réalité. L'auteur lui a ouvert son univers personnel. Comment douter que le lectorat n'y puisse pas repérer/identifier l'essence intime, la personnalité, le vécu, c'est-à-dire la vérité de l'écrivain, révélée de la manière la plus impudique (le lecteur, en l'occurrence, reçoit le message à la façon d'un confesseur⁴⁵⁴)

⁴⁵⁴Écrire, c'est *écrire-soi*, pourrait-on dire. Rousseau couronne son oeuvre par

toute diégèse figurant, quelque part, une autodiégèse. On voit quels risques encourt Sophie : la peinture trop précise des passions, dans *Claire d'Albe*, résulte bien d'une expérience personnelle : une histoire « dont certains sentiments ne me furent pas étrangers » avoue Sophie à Mme Jauge comme s'il fallait apporter une restriction : « *certaines... mais pas tous !* » Précisons davantage cette métaphore du voile : « je m'enveloppe d'un voile que je crois impénétrable » : le voile de l'anonymat, c'est-à-dire, en fait, le masque – mais le voile de la pudeur aussi ; voilà les deux termes essentiels qui définissent le territoire menacé de l'écrivain, les frontières de son univers intime. Comme dans les eaux d'un lac, ce monde personnel se reflète vertigineusement dans l'oeuvre littéraire.

Le contexte historique à l'arrière-plan de la publication de *Claire d'Albe* est révélateur du changement social qui s'opère dans le pays. Les apparentes secousses qui agitent le monde politique tendront, en définitive, à faire triompher le conservatisme. Au moment même où Sophie met la dernière main à son roman, Germaine de Staël compose un essai pompeusement intitulé *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France* : Albert Soboul le résume en ces termes⁴⁵⁵ :

« L'ordre social repose sur la propriété et les riches seuls sont assez éclairés pour prendre part aux affaires publiques et diriger l'État. Il fallait réconcilier les deux groupes antagonistes, les anciens riches, ceux d'avant 1789, et les récents, au sein d'une nouvelle classe dirigeante, et

les *Confessions*. Chateaubriand ne cessera jamais d'écrire-soi, poussant ce dédoublement forcené de l'être jusqu'à écrire des *Mémoires d'Outre-Tombe*, c'est-à-dire jusqu'à *se faire écrire lui-même* par ce double spectral qui parle depuis l'au-delà, dans le miroir. Dans le cas extrême de Chateaubriand, de manière quasi borgésienne pourrait-on dire, le double mythique (l'écrivain-modèle) construit l'individu biologique qui tient la plume.

⁴⁵⁵A. Soboul, *op.cit.*, page 280.

fonder un système représentatif qui garantirait les intérêts des uns et des autres. »

Napoléon Bonaparte, pour sa part, avait répété à diverses occasions : « la Révolution est finie ! » La chute de Robespierre avait certes marqué cet achèvement. Les paysans, libérés du joug féodal, étaient satisfaits et plus du tiers d'entre eux, dans les régions de l'Est et du Nord, avaient accédé à la propriété ; les bourgeois, l'obstacle de la noblesse brisé, pouvaient prétendre à un avenir prometteur. Seul le prolétariat urbain, le « quatrième État », fer de lance de la Révolution, n'avait guère tiré profit des événements : les déconvenues subies et une existence précaire l'avaient rendu si atone que la gauche dure ne pouvait espérer le mobiliser.

Si la paix continentale, après Campo-Formio avait permis au Directoire d'asseoir son autorité, les élections de l'an VII puis la reprise de la guerre et les échecs militaires du printemps 1799 remirent en question l'équilibre du régime. Les Jacobins crurent possible de reprendre le dessus, soutenus par les modérés qui voulaient voir tomber le Directoire : ce fut la journée 30 prairial (18 juin) qui aboutit à un remaniement ministériel. Mais cette alliance momentanée des deux ailes de l'opposition n'avait pas d'avenir. Cependant les armées républicaines reculaient sur tous les fronts et les royalistes des provinces, encouragés, préparèrent un sursaut : notamment dans la région d'origine de Sophie Cottin, à Bordeaux, dans le Gers, l'Ariège, la Haute-Garonne, Toulouse et les Pyrénées. Le Directoire put réagir et les monarchistes furent battus à Montréjeau, le 20 août. Mais l'aggravation de la situation, à l'extérieur comme à l'intérieur, fournissait des atouts à l'opposition. Aux Cinq-Cents, le 13 septembre, le général Jourdan proposa, au nom des Jacobins, de déclarer *la patrie en danger*, dressant un tableau au noir des progrès de la contre-révolution. Lucien Bonaparte s'opposa âprement à une telle mesure et fut soutenu par une

majorité de députés : le retour aux principes de 1793 faisait peur à tous. Le chaos politique était dû à l'instabilité du régime fragilisé par un système électoral qui ébranlait chaque année les positions du gouvernement : la Constitution de l'an III nécessitait une révision ; Benjamin Constant appelait de ses vœux : « la force et la stabilité du gouvernement, qui seuls garantissent aux citoyens la sûreté de leurs personnes et l'inviolabilité de leurs propriétés.⁴⁵⁶ » Or, le 16 octobre, Napoléon Bonaparte arrivait à Paris, revêtu d'un curieux costume mi-civil mi-turc – chapeau en forme de tube, redingote verte, cimenterre oriental – ayant échappé à la flotte de Nelson qui le retenait prisonnier de sa conquête égyptienne. Il s'était assuré de la complicité de trois Directeurs : Sieyès, Roger-Ducos et, surtout, de Barras, grassement payé par le banquier Ouvrard. On sait dans quelles conditions les Cinq-Cents se virent vidés* *manu-militari*, par Lucien, acquis à la cause de son frère, qui harangua fort à propos les grenadiers, alors que Napoléon ergotait pitoyablement face à l'Assemblée récalcitrante. Le coup d'État du 18 brumaire (9 novembre) allait précipiter la société dans une nouvelle aventure sous la coupe d'un personnage mythique et providentiel. Le 24 brumaire, les Parisiens pouvaient lire sur les murs de leur cité le placard suivant que le Premier Consul avait fait apposer partout :

« La France veut quelque chose de grand et de durable. L'instabilité l'a perdue, c'est la fixité qu'elle invoque. Elle ne veut pas la royauté, elle est proscrite ; mais elle veut l'unité dans l'action du pouvoir qui exécutera les lois. Elle veut un corps législatif indépendant et libre... Elle veut que ses représentants soient conservateurs paisibles, et non novateurs turbulents. Elle veut enfin recueillir le fruit de dix ans de sacrifices.⁴⁵⁷ »

Au lendemain du coup d'État, la nouvelle romancière, comme nous l'avons vu, trouva l'occasion d'écrire à sa belle-soeur Jauge

⁴⁵⁶Cité par A. Soboul, *op.cit.*, page 279. Le texte est extrait de la brochure de B. Constant *Des réactions politiques*.

⁴⁵⁷A. Soboul, *op.cit.*, page 286

demeurant en Angleterre⁴⁵⁸. C'est le moment où Napoléon pratique une politique d'ouverture en direction de Londres et l'on sent confusément qu'il suffirait de peu de chose pour que s'éteigne la guerre que se livrent ces deux nations, nonobstant les pressions que les royalistes radicaux exercent sur le gouvernement britannique et celles des "faucons" du *Foreign office* qui rêvent d'assurer la suprématie de leur nation. À Champlan, entourée de ses proches, Sophie passait de douces soirées auprès du feu. Durant ses visites, André se montrait serviable envers elle ; il lui procurait bien évidemment des livres : sans doute éprouvait-il aussi une certaine fierté d'être dans le secret et de connaître l'identité de cette romancière inconnue dont on s'arrachait le roman. Le jeune homme se passionnait aussi pour les faits récents :

« André est avec nous depuis quelques jours ; nous n'avons pas perdu l'habitude de disputer, ni celle de nous aimer. Nos esprits sont quelquefois composés d'atomes crochus qui se repoussent et se heurtent, mais si nos coeurs ne savent pas les aplanir, ils ont le talent de les faire oublier ; et depuis que nous sommes d'avis opposés sur presque toutes les choses existantes, ce qui date à peu près des premiers jours de notre connaissance, je ne me rappelle pas que nous ayons terminé aucune dispute par nous persuader, ni sans nous aimer davantage. »

Leur relation intellectuelle, comme on peut le constater, était fondée sur la discussion, le choc des idées, André, malignement, s'appliquant à défendre systématiquement le point de vue contraire, ce qui ne déplaisait point à l'ardente Sophie contrainte de disputer et de solliciter les arguments les plus convaincants. Ce combat dialectique débouchait toujours sur une sorte d'admiration réciproque, Sophie appréciant par dessus tout les gens d'esprit.

Il est vraisemblable que la petite famille ait considéré avec satisfaction la tournure que prenaient les événements et qui éloignait les

⁴⁵⁸ *Cor.*, pages 325 à 328. Nous citons deux lettres, l'une datée du 28 novembre 1799, l'autre du 12 avril 1800.

dangers imprévisibles d'une dérive du Pouvoir – Bonaparte avait été accueilli comme un sauveur par tous ceux qui souhaitaient stabilité et calme :

« Je laisse aux journaux et à André le soin de vous apprendre les nouveaux événements qui se sont passés ici et qui ont ranimé toutes les espérances des gens de bien. S'ils ont l'issue qu'on en attend, sans doute ils rejailliront sur le sort de nos amis absents, et leur permettront, dans la suite, de choisir l'asile qui leur conviendra le mieux. »

La nouvelle donne politique allait refermer les plaies, réconcilier les catégories sociales, apaiser les divisions politiques : surtout, le général Bonaparte faisait songer à Monk, et les nostalgiques de l'Ancien Régime se persuadaient qu'il préparerait le lit d'une restauration. Les proscrits allaient donc pouvoir refaire surface : Pastoret, le bon Michaud. Il est vrai que les premières mesures prises par Bonaparte permettaient aux émigrés de nourrir l'espoir de rentrer bientôt. Dès le 14 novembre, cinq jours après la prise de pouvoir du nouveau Consul, un navire anglais surpris par la tempête se réfugiait à Calais : il avait à son bord des émigrés français qui s'apprêtaient à débarquer clandestinement en Vendée, crime passible de la peine de mort. Bonaparte les gracia aussitôt, inaugurant une politique d'apaisement...

Encouragée par le succès de *Claire d'Albe*, Sophie Cottin avait mis la dernière main à *Malvina*, son second roman dont elle avait déjà remis un premier jet à André, en janvier. Elle souhaitait le vendre rapidement comme si elle avait confusément compris les conditions qui réglaient l'occupation du champ littéraire. Pour s'y assurer une position de force, il était nécessaire de confirmer un coup d'essai heureux. Dans la première quinzaine de décembre, elle se trouvait à Paris, sans doute pour effectuer des emplettes en prévision des fêtes de fin d'année. Le 17, un billet pressait sa bonne Julie de lire attentivement le manuscrit :

Sophie souhaitait le corriger au plus vite pour «en tirer quelque chose» car elle s'était montrée bien trop dépensière :

« Je suis attristée, effrayée de la manière dont l'argent se dissipe à Paris ; les mémoires pleuvent. Voilà près de cent francs que j'ignorais devoir en petits articles qu'il m'a fallu payer depuis trois jours. Je ne puis dire combien cela m'impatiente. »

Certes cette remarque amère ne va pas sans refléter un certain jugement sur la société contemporaine, sur ce Paris livré aux marchands. De manière plus évidente, cette lettre montre que Sophie, à court d'argent, commençait à table sérieusement sur les revenus que pouvait lui procurer la littérature et considérait désormais sa production comme une vulgaire marchandise, propre à regonfler sa bourse. L'on se trouve peut-être loin des rapports qu'un Balzac entretiendra avec l'argent, mais cette attitude est significative d'une évolution de mentalité. À la même époque, les projets littéraires de la jeune femme allaient bon train : *Amélie Mansfield* avait été mis en chantier, sans doute déjà avant *Claire d'Albe*. Un autre roman, auquel Sophie semble avoir renoncé, consacré à Charlotte Corday, avait retenu son attention. La trop brûlante actualité de cette oeuvre aurait certes irrémédiablement catalogué notre romancière : ce n'était pas seulement le destin d'une femme au courage indubitable qu'aurait mis en valeur un tel récit, mais aussi une forme d'engagement politique trop ouvertement favorable à l'Ancien Régime. Lorsque l'on se pose le problème de cette absence de référence directe aux événements de la récente révolution dans les grandes oeuvres de cette période, on doit songer à cette obligation d'auto-censure qui fait que l'écrivain ne peut prendre une position ouverte qui l'engagerait inéluctablement dans un combat d'idées et rendrait manifeste sa position idéologique. Les nouveaux écrivains semblent avoir tenu compte des effets de la Terreur : rien ne prouvait que d'imprévisibles circonstances

n'amèneraient pas à nouveau aux rênes de la Nation de trop susceptibles « buveurs de sang » prêts à s'offenser pour un rien. Mieux valait placer à distance toute allusion à des faits historiques qui avaient troublé les consciences.

Cela dit, il faut remarquer que Sophie avait pris l'habitude de noter ses projets littéraires, de brosser à traits rapides le portrait d'une héroïne, sachant recourir, en temps utile, à une première ébauche ou à une idée soigneusement répertoriée. Ainsi destinait-elle un carnet vert à cet effet. De tout cela, il faut retenir que la littérature ne constituait nullement, pour elle, quelque art d'agrément, une sorte de divertissement passager, une pratique dans laquelle elle se serait engagée à temps perdu : bien au contraire, nous la voyons s'impliquer systématiquement dans cet acte de création qui exige application et disponibilité : Sophie est bel et bien un écrivain à part entière qui engage une réflexion par rapport à la littérature.

À quelques mois de distance, au printemps 1800, le *packet-boat*⁴⁵⁹ de Douvres déposera à Calais Chateaubriand, le manuscrit du *Génie du Christianisme* sous le bras, de retour d'exil : il se cachait encore sous un faux-nom ; en parcourant la campagne, il fut frappé par l'absence presque totale des hommes : des femmes hâlées par le soleil, presque noires, pieds-nus, la tête enveloppée d'un mouchoir, maniaient le *hoyau* dans les champs, telles des esclaves et remplissaient toutes les tâches autrefois dévolues au sexe masculin. L'écrivain remarqua les inscriptions révolutionnaires déjà à demi-effacées par le temps et les ruines calcinées des châteaux. Dans les lieux sacrés les saints étêtés exhibaient leurs mutilations. À Paris, Chateaubriand fut surpris d'entendre, à son entrée, le violon, le cor, la clarinette et le tambour qui retentissaient partout ; il constata avec étonnement le nombre des

bastringues où dansaient des hommes et des femmes, la « dansomanie » du Directoire ne s'étant pas encore éteinte. Du fond des caves du Palais-Marchand sortaient des éclats de musique accompagnés du bourdon des grosses caisses. Des bateleurs criaient des curiosités⁴⁶⁰: *ombres chinoises, vues d'optique, cabinet de physique, bêtes étranges...* On se pressait chez Curtius pour contempler ses blafardes figures de cires. Les badauds étaient avides de consommer et de se divertir.

Mme de Pastoret, de son côté, avait rouvert son salon où se pressaient savants, artistes et littérateurs. Outre une litanie de dames de l'ancienne Cour, vieilles, qui avaient survécu à la Révolution, l'on y voyait l'infortunée Pauline de Beaumont, son cousin François de Pange, homme de lettres, Joubert devenu Inspecteur de l'Université grâce à la protection de Fontanes, et Chateaubriand. D'autres grands noms, comme le comte Eugène de Lur Saluces ou le comte Lamyre-Mory, tous légitimistes qui refuseront de prêter serment à Louis-Philippe, constituaient ce cercle dont l'idéologie crispée est clairement repérable.

M. de Pastoret, revenu à la faveur des événements, sera nommé, en 1801, membre du conseil général des hospices et secours publics, puis en 1804, professeur du droit de la nature et des gens au Collège de France. Sa carrière allait d'abord se continuer au service de l'Empire. Admis au Sénat en 1809, il recevra le titre de comte. Puis, chargé de rédiger un *rapport sur la régence en cas de mort de l'Empereur*, en 1813, il ne ménagera aucun éloge au despote. Néanmoins, à la Restauration, Louis XVIII le fait pair de France et lui donne le titre de marquis en 1817 : Pastoret ajoutera comme support à ses armes deux chiens de berger avec la devise *Bonus semper et fidelis*. À l'Académie française, il prendra la place de Volney en 1820. Quoique comblé d'honneurs, il refusera de

⁴⁵⁹*M.O.T.*, Livre treizième, Chapitre 3, Paris, Le Livre de Poche, 1966, tome I, page 453.

servir Louis-Philippe, perdant ainsi le bénéfice de ses pensions. Charles X, en 1834, le nomme tuteur des enfants du duc de Berry⁴⁶¹, pour les biens qui leur restaient en France. A sa mort, en 1840, Pastoret laissera un grand nombre d'essais, mémoires, articles divers qu'il serait trop long de citer ici⁴⁶².

Profitant de l'influence de son époux, Mme de Pastoret avait multiplié les oeuvres de bienfaisance et l'on peut facilement imaginer que Sophie prit une part non négligeable dans ces diverses actions dont on doit souligner l'engagement particulier puisqu'elles visent directement les femmes : ainsi, sous le Consulat, Mme de Pastoret reconstitua la *Société de charité maternelle* destinée à secourir les femmes pauvres en couche ; en 1801, elle fonda, à ses frais, la première salle d'asile (nous dirions la première « crèche » ou « maternelle ») destinée à recevoir les enfants en bas-âge.

2. Jean Devaisne :

Le 5 septembre 1800, Lemarcis pouvait enfin remettre à Maradan le manuscrit de *Malvina*. L'éditeur paya douze cents francs ce second ouvrage, c'est-à-dire quatre fois plus cher que *Claire d'Albe*. Un premier tirage de 1500 exemplaires, en janvier 1801, fut rapidement épuisé si bien que l'éditeur dut très vite en lancer un second. Or la santé de Julie s'était altérée depuis un certain temps sans doute. Déjà à l'époque où

⁴⁶⁰*M.O.T.*, Livre treizième, Chapitre 4, Paris, Le Livre de Poche, 1966, tome I, page 456.

⁴⁶¹A cette époque, le banquier de la duchesse de Berry n'est autre que le fils de Jauge qui prendra une part active dans l'équipée du « petit Pierre », finançant sa rébellion contre la monarchie bourgeoise.

⁴⁶²La biographie de son fils, Amédée-David de Pastoret, né en 1791 et mort en 1857, est tout aussi intéressante. Il refusa également de servir la monarchie bourgeoise, mais se rallia à Napoléon III. Il est probable que c'est l'attitude qu'aurait adopté Chateaubriand s'il avait appartenu à la même génération.

Sophie avait dû se résoudre à se terrer, Julie donnait des signes inquiétants de fatigue et de pâleur. Sophie ne l'avait-elle pas rabrouée, lui ordonnant de prendre davantage soin d'elle. Les contrariétés répétées avaient soumis cette femme fragile à dure épreuve. Il est clair qu'elle contracta quelque maladie qui fit penser au pire : les hivers froids se succédaient. A une époque qui ignorait les antibiotiques, l'aggravation des infections bronchiques générait immanquablement des affections chroniques, des toux caverneuses. L'on peut penser que le médecin lui conseilla le grand air, maritime, la chaleur, un climat plus favorable et moins humide, mais on ne connaît pas les raisons qui amenèrent la jeune femme à partir à Nice plutôt qu'ailleurs⁴⁶³.

Il est difficile de supposer que Julie soit partie à l'aventure. M. de Pastoret était originaire de Provence et peut-être sa femme put-elle fournir à Sophie une adresse précise. Quoi qu'il en soit, la brusque dégradation de la santé de Julie plongea Sophie dans une inquiétude extrême ; elle imagina le pire, se prépara avec courage à élever les trois orphelines car son imagination lui peignait l'avenir aux couleurs les plus noires.

Dans cette période de désarroi passager, Sophie Cottin, qui résidait à ce moment à la Chaussée d'Antin, trouva un appui auprès de

⁴⁶³On peut noter dans *Caliste*, de Mme de Charrière (*Lettres de Lausanne, in Romans*, Paris, Le Chemin Vert, 1982, page 139) : « (...) si vous vivez encore, je vous mènerai moi-même en Provence, à Nice ou en Italie. » On peut en déduire que Nice était un lieu de convalescence réputé à cette époque. Nous fondons l'hypothèse d'un séjour prolongé de Julie à Nice sur une lettre datée du 30 avril 1801 qui a été adressée à Sophie depuis cette ville par sa cousine. Néanmoins, si l'on s'en tient à la biographie de L.-C. Sykes, Julie reparaît en 1803 avec son époux, M. Verdier, après un séjour à Tonneins, ce qui pose des problèmes de chronologie difficiles à résoudre. Il semble plus logique de penser que Julie soit

Mme de Pastoret chez qui, en février 1801, elle fut présentée à Jean Devaines. C'est un euphémisme que de dire que ce n'était point un jeune homme. Né en 1735, d'origine humble, il est un digne représentant de la mobilité sociale sous l'Ancien Régime puisque, s'étant élevé par l'étude et ses capacités personnelles, il avait été remarqué par Turgot dont il devint le protégé. Ainsi, lorsqu'il fut appelé à gérer les finances de l'État, Turgot choisit Devaines comme premier commis. Sous la monarchie, le salon de Devaines accueillait les Encyclopédistes et tous ceux qui étaient attachés aux idées de progrès : d'Alembert, Malesherbes, Diderot, Suard, Marmontel, Saint-Lambert. Porté, en quelque sorte, par les événements, il poursuivit une carrière brillante que la Révolution n'interrompit pas : administrateur des domaines et receveur général des finances jusqu'en 1789, Devaines fut commissaire à la Trésorerie de 1791 à 1793. À soixante-six ans, il conservait un certain charme physique, beaucoup de prestige. Homme de lettres à ses heures, il était l'auteur de comptes rendus, d'essais, d'articles.

Cet homme brillant et énergique avait le don de la conversation, chose qui, sans nul doute, retint Sophie. Doté d'une *sensibilité* de bon aloi, il savait employer le ton des disciples de Rousseau et parvint avec une facilité déconcertante à s'attirer les bonnes grâces de Mme Cottin. Comme le note G. Castel-Çagarriga :

« La forte ossature, la corpulence, les traits épais, une certaine fatuité étaient corrigés chez de Vaisne par un esprit vif et plaisant qui l'avait fait désirer dans les salons de Mmes de Beauvau, de Poix, de Simiane, de Pastoret. C'était au dire du chancelier Pasquier, un des survivants de la société du duc de Choiseul à Chanteloup. Ami de Tayllerland, de Buffon,

revenue très rapidement de Nice et qu'elle ait, à cette occasion, fait la connaissance de Devaines.

de Laharpe, de Suard, il savait captiver ses auditeurs et plus encore ses auditrices par mille anecdotes contées avec humour. ⁴⁶⁴»

L.-C. Sykes insiste un peu trop lourdement⁴⁶⁵, à notre avis, sur la différence d'âge entre la jeune femme – elle a trente-et-un ans à cette époque – et le vieux Devaines. Il souligne que Julie, si elle n'avait été absente, aurait fait sentir à Sophie le ridicule de la situation. Devaines nous est présenté sous les traits d'un fossile de l'ancienne cour, « s'accrocha[nt]... à ce dernier flirt » pour se prouver à lui-même qu'il est capable encore de séduire. Or, nous avons vu, à différentes reprises, que des mariages fondés sur des différences d'âge bien plus importantes étaient chose courante : celui de Julie avec M. Verdier en est une bonne illustration. Claire, la jeune héroïne du premier roman de Sophie a bien épousé un M. d'Albe sexagénaire ! D'autre part, il suffit de se référer à Balzac pour être d'avis qu'une femme de trente-et-un ans, au début du XIX^e siècle, doit bien sentir qu'elle franchit un seuil où sa séduction et sa féminité subissent un déclin. Si la différence d'âge entre Devaines et Sophie était réelle, elle n'était pas aussi rédhibitoire qu'on le prétend. On peut même la juger acceptable.

L'attitude de Sophie pose bien davantage un problème : c'est une constante pour elle de s'engager dans des relations avec des représentants du sexe opposé sans tenir véritablement compte de la psychologie masculine. Si elle se trouve toujours prête à nouer des liens affectifs, ceux-ci s'inscrivent régulièrement dans des limites précises qu'il convient de ne pas franchir. Sa nature s'accommode d'une communion éthérée des âmes, strictement platonique, qui impose naturellement la chasteté au prétendant. Que celui-ci se permette de transgresser ces règles et aussitôt il en subira les conséquences. Si l'on s'interroge sur les raisons diverses qui ont conduit Sophie à accepter les

⁴⁶⁴ *Art.cit.*, page 130.

hommages de Devaines, l'on s'apercevra que l'âge de ce dernier a pu figurer pour Sophie une sorte de garantie : dans l'inconscient de cette femme, il est apparu comme une figure du père, rassurante et protectrice. L'on peut d'ailleurs davantage s'interroger quant à la manière dont cette femme se percevait elle-même : avait-elle acquis une entière maturité d'adulte ? Sa volonté d'indépendance ne correspondait-elle pas à quelque refus de quitter les rivages de l'adolescence, de vivre une véritable vie de femme ? La période historique ne privilégiait pas la pruderie ; sa situation de veuve lui aurait permis de dissimuler des écarts de conduite ou tout au moins de les justifier. L'écriture, dans ces conditions, n'était-elle pas, pour Mme Cottin, une manière de déléguer à ses héroïnes cet aspect déficient de sa propre existence en les faisant vivre, à sa place, ces situations passionnelles qu'elle rejetait dans la réalité. L'âge de Devaines constituait un excellent argument pour ramener à la raison quelqu'un qui se serait laissé aller à des débordements inconsidérés :

« Ce qui m'étonne le plus dans le monde, c'est de voir qu'on y a tout brouillé, tout confondu : la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse y portent les mêmes prétentions, et croient avoir les mêmes droits... L'homme à cheveux blancs oublie, de son côté, que l'âge d'aimer n'a qu'un temps ; il ose encore concevoir des désirs, et croit qu'en parlant d'amour, il inspire autre chose que la pitié. ⁴⁶⁶»

Une telle phrase suffit à ramener à de justes sentiments l'amoureux transi qu'on a persuadé du ridicule de ses prétentions et auquel on a fait toucher du doigt l'écart irrémédiable entre ses désirs et son apparence.

En ce qui concerne Devaines, il ne faut point chercher de son côté le machiavélisme d'un roué qui élabore une subtile stratégie destinée à le rassurer quant à son pouvoir de séduction. Si le ton des lettres qu'il adresse à Sophie reflète une passion aux accents juvéniles, l'on y perçoit

⁴⁶⁵Sykes, pages 46-47.

souvent un certain réalisme. Devaines, qui est malade, se sent très probablement attiré par la tombe ; à mesure que se poursuit sa relation avec Sophie, il prend conscience que sa fin est proche : cet amour qui incendie le coeur du vieil homme représente pour lui l'ultime rayon de soleil qui réchauffe son âme glacée, le dernier adieu à la vie. En vérité, ce qui a rapproché ces deux êtres nous paraît relever d'un sentiment infiniment plus profond que la simple présentation qui en est faite d'ordinaire par les biographes de Sophie Cottin. La romancière en arrive très rapidement à faire de Devaines le dépositaire de ses confidences et lui laisse lire les fameux cahiers où elle avait consigné sa propre version de ses rapports avec Jacques Lafargue. Devaines, pour sa part, prodigue des conseils utiles à l'écrivain, critiquant l'usage de telle expression, de tel terme impropre, dans *Claire d'Albe*. Cette complicité qui se noue entre ces deux personnages dépasse de très loin la relation qu'avait nouée Gramagnac avec Sophie : au bout du compte celui-ci s'était lassé des éternels atermoiements de la jeune femme. Devaines réalise parfaitement qu'il n'y a rien à attendre, du point de vue physique, de son lien avec Sophie ; ce qui les rapproche ce sont des affinités électives fondées sur un état d'esprit profondément romantique : la sensation que malgré le temps – car ils n'appartiennent pas à la même génération – leurs âmes ont le même âge, la même jeunesse, une identique patrie : « le coeur, n'ayant pas pris mon âge, retrouve toute sa sensibilité pour les peines, sans qu'il ne puisse plus espérer le bonheur. ⁴⁶⁷ » Ces peines sont une autre façon de goûter aux plaisirs de l'amour car la mélancolie est un sentiment enivrant qui étire le temps, lui donne des dimensions élargies, amplifie les sensations. Cette discordance entre le rêve et le réel, entre l'être et le désir, donne la mesure de l'éternité : voilà l'abîme où se perdront les neuves

⁴⁶⁶ *Cor.*, page 343.

générations, trop fragiles pour contempler le gouffre. Le mot *spleen* est déjà sur toutes les lèvres !

Certes, dans ce jeu subtil, il est difficile de toujours avancer masqué ; les billets que Devaines écrit sont le signe indéniable qu'il éprouve un désir toujours plus grand face à cette femme encore jeune dont la douce conversation l'émeut :

« Remarquez, Sophie, que depuis que je vous connais, nous ne nous voyons qu'en tête-à-tête, que chaque fois que vous avez consenti à me recevoir, ç'a été pour passer plusieurs heures de suite avec vous. C'est alors que, pouvant vous apprécier, tant de candeur, de naturel, de sensibilité, m'ont enchanté.⁴⁶⁸»

ou encore :

« J'ai compris de bonne heure, en vous examinant, qu'il est impossible que vous ne mettiez pas dans votre amitié ce qui ressemble à l'amour et qui l'allume.⁴⁶⁹»

Cette passion s'exacerbe jusqu'à mettre le pauvre homme dans un état de tension morale telle qu'il ne peut se garder de l'exprimer, au risque de se voir interdire à jamais la porte de celle qu'il chérit. On connaît les réactions brutales de Sophie lorsqu'elle sent qu'une telle situation lui échappe ; elle commence par faire sentir à l' impatient Devaines, en gardant un silence prolongé, qu'il a dépassé les bornes admises :

« Voici le 3^{ème} jour où je ne vous vois pas, et vous n'indiquez même pas celui où je vous verrai.»

⁴⁶⁷ *Cor.*, page 336.

⁴⁶⁸ *Cor.*, page 336. En l'occurrence, il s'agit des lettres adressées par Devaines réunies dans un dossier où l'on trouve aussi bien des lettres autographes (non datées) que deux cahiers où figurent les copies de celles qui manquent, sans doute recopiées par Julie.

⁴⁶⁹ *Cor.*, page 347.

avant de lui adresser une lettre de rupture qui entraîne une réponse immédiate de la part du pauvre Devaines :

« Mais avec mon âge, votre conscience, la raison, l'évidence, me sacrifier à un effroi sans motif et à une idée sans base ; qui n'en peut avoir, et qui n'est enfantée que par un délire d'imagination, non, je ne m'y serais jamais attendu ! Ah ! combien j'étais dans l'erreur, en croyant votre tendresse mieux établie, votre besoin de me voir plus fort, votre existence plus unie à la mienne ! C'était donc pour arriver à ce but que vous me disiez, avant-hier, que vous m'avertiriez du jour où je pourrais vous voir ; et moi, je croyais pouvoir maintenant vous confier ce soin comme celui de mon bonheur ! Au surplus, Madame, ne redoutez pas mes sollicitations ni mes lettres. Je comprends qu'il ne m'est plus permis de vous prier de m'accorder des soirées, ni de vous écrire, sinon pour vous répondre. J'en suis réduit à attendre que vous m'appeliez, car autrement, vous croiriez bientôt que je fais passer mes désirs avant vos intérêts, et que je mets mon plaisir au-dessus de votre réputation. - Ainsi, se sera évanoui ce rêve que j'avais fait. Je verse, en écrivant tout ceci, des larmes bien amères, que j'étais si loin de croire que vous me coûteriez. Mais aussi, comment ne me serais-je pas flatté qu'une amitié aussi tendre que celle que vous me montriez serait solide, que votre conscience vous donnerait du courage, la raison de la tranquillité, que la crainte même de ma peine vous empêcherait de sortir d'une route si droite, d'abandonner un commerce si pur, d'en retrancher ce qui en faisait les délices, et de me livrer à une douleur d'autant plus vive que je devais compter jouir toute ma vie des biens que vous m'arrachez ? Surtout, quand pour acquérir cette sécurité, j'avais fait mes efforts pour réduire mon sentiment, et ne plus vous offrir que ce que vous pouvez me rendre.⁴⁷⁰»

L'amoureux vieillard témoigne de sa bonne foi avec assez de force pour que Sophie se laisse convaincre. Bien que sa passion soit réelle et retentisse sur son état général (« Forcé de consulter sur ce mal à l'oeil, et de parler de mes insomnies et de mon malaise, on m'a dit que tout était l'effet d'un prodigieux échauffement.⁴⁷¹») il accepte de tempérer ses élans. Mais il souffre d'un « dérangement de santé » provoqué par la force de ses émotions qu'il essaie, depuis trop longtemps, de contenir

⁴⁷⁰ *Cor.*, pages 342-343.

dans de sages limites. Par dessus tout, il voudrait dissiper tout malentendu : « Il me faut croire parce que je suis un homme vrai, délicat, et qui est exempt de cette méprisable vanité qui met sa jouissance à ôter à une femme ce qu'elle a de plus cher...⁴⁷²» Il s'agit de rassurer Sophie, trop prompte à s'effaroucher : « Je ne sais que trop que vous attachez à l'idée d'homme du monde, celle d'un homme corrompu. Pour ne pas vous déclarer qu'en ce sens je ne suis pas un homme du monde, je pensais que, si ce point n'eût pas été fortement établi dans votre persuasion, vous ne m'eussiez pas honoré de votre amitié.⁴⁷³» Ainsi parvient-il à bénéficier de l'extrême jouissance de pouvoir continuer à fréquenter celle dont la seule présence éclaire sa vie et apaise ses douleurs. Bonaparte qui, en raison des qualités du personnage, l'a nommé au Conseil d'État, constate avec ironie son absence : « De Vaisne ne me représente qu'un fauteuil de velours rouge ». Est-ce parce que Sophie est le seul objet où se consomment ses dernières énergies que Devaines manque à ses devoirs ou bien parce que déjà ses souffrances physiques sont telles qu'il ne peut assurer ses fonctions ? Durant les deux années qui précèdent sa mort, le vieil homme va jouer un rôle déterminant auprès de la romancière ; puisque celle-ci ne lui consent pas l'extrême faveur d'être sa femme ou sa maîtresse, il se comportera en père protecteur, en conseiller fidèle, en agent littéraire. Très souvent, lorsque Sophie s'absente de Paris pour de courts séjours à Champlan, il vient se mêler à cette petite société aimable qui constitue l'entourage de la romancière. Mme de Pastoret qui rend visite à Sophie, dans son domaine, raconte : « J'y trouvais Joseph Michaud paraissant très amoureux, Mme de Vintimille, les MM. Chénédollé et Joubert, qui parlaient de théâtre et des *Élégies romaines* [de Goethe]; Mme Campan y était venue, je ne sais comment, en suivant le cours de l'Yvette ; un orage m'y

⁴⁷¹ *Cor.*, page 344.

⁴⁷² *Cor.*, page 344.

a surprise et l'eau pénétrait dans la maison. » C'est elle, encore, qui fait à Molé le récit d'une visite de Champlan dans l'hiver : « M. de Vaisne s'y trouvait soufflant dans ses doigts, pas une porte ne fermait, un peu de bois vert dans la cheminée. Une servante apporta le dîner plus que frugal et la table où Mme Cottin travaillait était éclairée par une chandelle dans un pot de confiture vide.⁴⁷⁴ » L'on ne peut qu'admirer, dans de telles circonstances, le courage et la constance des participants et imaginer que Sophie devait être dotée d'un charme irrésistible auquel Devaines était particulièrement sensible.

3. Une amitié intellectuelle :

Ainsi cette passion démesurée ne doit pas masquer d'autres liens, beaucoup plus intellectuels qui l'ont nourrie. Devaines, bien introduit dans les milieux littéraires de son temps, joue un rôle auprès de Sophie : il la conseille, comme nous l'avons dit, et lui procure les ouvrages les plus récents. Sensible à un certain classicisme de la langue écrite, il s'applique notamment à relever les défauts de syntaxe du premier roman de Mme Cottin :

« [J]'ai relu *Claire d'Albe*, et le sentiment qui m'a poussé à cette occupation ne vous est pas inconnu. Le dénouement est beau, très beau, neuf, et pathétique. Il a fallu encore lui donner des larmes ; il est vrai qu'elles n'étaient pas loin. Peut-être Claire, qu'il fallait malade, l'est-elle trop, il ne s'agissait que d'une nuance pour que l'effet eût plus de vraisemblance. J'ai repris la phrase de mauvais goût du *veto* [*nda*: « *mettre le veto sur mes jugements* »], les termes *baser*, *influencer* ; je vous en ai dit les motifs. Il faut être sobre sur *décolorer*, et le bien placer. *Des jours qui se déroulent*, cela n'est pas français. Si vous écrivez encore, comme je le désire et comme vous ferez très bien, parce que vous avez un vrai talent, qu'il n'y a pas de meilleur emploi de temps, que vous vous

⁴⁷³ *Cor.*, pages 345-346.

⁴⁷⁴ Pour ces deux citations, voir G. Castel-Çagarriga, *op.cit.*, page 129.

sauverez ainsi de l'ennui, peut être de fautes et de chagrins, ne m'ayant plus à côté de vous pour revoir vos manuscrits, soyez votre plus sévère censeur. Écartez les néologismes, les termes nouveaux, toute affectation. La langue de Fénelon, de Voltaire, de Rousseau, voilà la seule bonne et qui soit digne de vous.⁴⁷⁵ »

D'autres lettres sont assez révélatrices de cette volonté de corriger l'orthographe et le style de Sophie qui s'obstine à doter la troisième personne du passé simple des verbes en *-er* d'un *t* malencontreux (*il arrivat, il armat, il passat*). Impitoyable, Devaines traque les répétitions, les lourdeurs, les barbarismes.

C'est encore Devaines qui procure à Sophie Cottin un exemplaire d'*Atala* le 13 avril 1801, quatre jours avant que le roman de Chateaubriand ne soit mis en vente⁴⁷⁶. Sophie ressent, bien évidemment, une profonde émotion en lisant cet ouvrage : « Il y a là-dedans tout ce que j'aime : le désert, la mélancolie, la religion et l'amour. » La romancière a su reconnaître cette même veine qui alimente son imaginaire personnel, dont est nourrie sa sensibilité propre : « Non, jamais la mélancolie n'emprunta un charme plus touchant, et ne parla un langage plus pénétrant ! Jamais elle n'imagina de spectacle plus pathétique, plus solennel, que celui de mettre en opposition l'amour et la religion, au milieu des immenses solitudes de l'Amérique ! » L'on sent germer ici le thème du grand roman de Mme Cottin, *Mathilde*, qui justement repose sur une telle opposition, le désert de Syrie y remplaçant celui d'Amérique. Sophie fait une analyse critique complète de l'ouvrage de son grand rival ; les scènes (la mort d'*Atala*) et les sentiments l'ont davantage touchée que les descriptions lassantes qu'elle trouve inférieures à celles de *Paul et Virginie* : « elles impatientent, quand elles coupent l'intérêt, et fatiguent, lorsqu'il a cessé. » Cela est révélateur d'une

⁴⁷⁵ *Cor.*, page 336.

⁴⁷⁶ *Cor.*, pages 337-338.

différence essentielle en matière d'esthétique narrative entre ces deux « grands auteurs » (l'expression n'est en rien ironique puisqu'à ce moment précis du feuillet de réception, Chateaubriand et Sophie Cottin sont à placer sur un pied d'égalité absolue). Mais les critiques formulées ne sont nullement la manifestation d'une quelconque jalousie : *Atala* représente bien, aux yeux de Sophie, une oeuvre digne d'admiration qui lui a procuré un plaisir intense : «[...] je ne sais point résister à l'espèce de magie qui est attachée pour moi à ces teintes mélancoliques, à ce profond amour de la solitude, à ce cri de la passion tempérée par la piété, qui répondent si bien à ce que j'ai de plus sensible dans le coeur. » Cette conclusion enthousiaste permet de souligner l'effet produit par ce roman sur l'écrivain et donc de repérer une influence possible sur ses écrits. Ce qui a retenu essentiellement l'attention de Sophie, outre la « magie », c'est l'idéologie exprimée par Chateaubriand, c'est-à-dire, en fait, le système de représentation, la manière dont il exprime le paradigme nouveau à l'intérieur duquel le plan métaphysique se trouve réactivé.

Julie, de son côté, se porte mieux et écrit, le 30 avril 1801, une lettre à sa cousine où elle manifeste une très grande curiosité à l'égard de la nouvelle relation de Sophie. Elle ne tardera pas à quitter Nice et à entrer, elle-même, en relation avec Devaines ; le 24 mai, celui-ci l'informe qu'une poussée de fièvre-tierce, heureusement sans danger, a contraint Sophie à s'aliter (et l'on peut supposer que cette nouvelle a probablement précipité le retour de Julie Verdier). Vers juillet-août, leurs rapports deviennent moins empesés et Devaines la prie de ne plus s'adresser à lui de façon cérémonieuse, de ne plus utiliser le terme *Monsieur* à son égard.

Comme nous l'avons dit, le second roman de Mme Cottin, *Malvina*, a été publié en janvier 1801, peu de mois avant *Atala*. Autour de la réception de son livre, en avril 1801, Sophie entretient une

correspondance avec Devaines au sujet d'un roman d'Isabelle de Charrière⁴⁷⁷. Isabelle Agnès Van Tuyll van Serooskerken van Zuylen était née en 1740, près d'Utrecht, en Hollande, d'une famille de noblesse fortunée. Au sortir de l'adolescence, ses voyages l'amènent à séjourner en Angleterre de 1766 à 1767 où elle acquiert une parfaite connaissance de la langue et de la société anglaises. À son retour, elle épouse un gentilhomme vaudois, Monsieur de Charrière, le précepteur de son frère, et s'installe définitivement à Colombier, près de Neuchâtel. Elle y entretient des liens avec Mme de Staël et héberge Benjamin Constant. Elle s'éteindra le 27 décembre 1805, à soixante-cinq ans, laissant une oeuvre abondante constituée de pamphlets, contes, correspondances, romans... À l'époque où elle suscite l'intérêt de Sophie, elle est donc encore en vie et jouit d'une grande réputation. Comme on peut le constater, il existe des affinités précises entre les deux romancières : chez Sophie, comme chez Mme de Charrière, l'on peut repérer l'influence de la littérature anglaise, les deux écrivains pratiquant cette langue et ayant accès aux ouvrages de cette nation.

Mme de Charrière avait publié en 1784 les *Lettres neuchâteloises*, puis, en 1786, les *Lettres écrites de Lausanne*. La même année, elle publie les *Lettres de Mistriss Henley*, en réponse au *Mari sentimental* de Constant d'Hermenches, l'oncle de Benjamin Constant, qui lui permet de s'en prendre à l'institution du mariage en confrontant la sensibilité d'une femme à un époux sans passion. Son dernier ouvrage, en 1797, *Trois femmes*, mêle la fable, le conte philosophique et le roman par lettres. Le

⁴⁷⁷Les principaux romans d'Isabelle de Charrière ont été réunis en un tome, publié par Le Chemin vert en 1982 (Isabelle de Charrière, *Romans*, Paris, Le Chemin vert, 1982), ce qui met l'accent sur l'urgence d'une réédition des oeuvres de Sophie Cottin. Signalons le premier paragraphe de l'AVANT-PROPOS (anonyme) de cette édition : « L'ingratitude des lettres françaises semble devoir perpétuer les leçons des manuels, croire - à quelques exceptions près - qu'il n'y a de culture que circonscrite à l'espace parisien, et superbement ignorer ce qui s'écrit à l'écart des manifestes que plus tard l'histoire reconnaîtra peut-être ! »

roman qui a retenu Sophie est *Caliste*, la suite des *Lettres écrites de Lausanne*. Mme Cottin commente le roman en ces termes :

« Je ne puis penser comme vous sur *Caliste* : son mariage m'a tout gâté. Elle ne veut point mourir, parce qu'il n'y a pas de monde où elle retrouverait son amant ; et elle se marie : n'est-ce pas s'en séparer bien plus ? Ce mariage m'a fait un mal que je ne puis dire, il a glacé mon intérêt, il a tari mes larmes, il m'a poursuivie péniblement toute la nuit. Pourquoi se marie-t-elle ? L'avez-vous jamais compris ? Croit-elle s'honorer aux yeux de son amant, en se donnant à un homme qu'elle n'aime point, et vers lequel elle n'est entraînée, ni par la reconnaissance, ni par aucun devoir ? Croit-elle s'honorer aux yeux d'un public, en étant infidèle à l'amour ? L'amour n'était-il pas devenu la plus belle vertu, ne lui avait-il pas rendu l'honneur, l'innocence, l'estime d'elle-même et des autres ? À quels motifs le sacrifie-t-elle ? À un nom, à un état, à l'opinion d'une classe de gens qu'elle devait mépriser, et qu'elle met tout à coup au dessus de sa propre approbation et de son amour. Comprenez-vous cette conduite, l'approuvez-vous ? Au nom du ciel, dites-moi vos raisons ! Que je puisse retrouver cette Caliste que j'aimais tant, et que son mariage m'a enlevée ! Mais que pourriez-vous me dire qui valût cette scène, la plus belle, la plus touchante, la plus passionnée qui soit jamais sortie du cœur d'une femme et de la tête d'un homme, cette scène du parc St.-James, qui devrait faire oublier au lecteur, ainsi qu'à Caliste, qu'il y a eu quelque chose avant, qu'il aura quelque chose après, et qui, cependant, n'a pu effacer de mon esprit le souvenir du mariage. ⁴⁷⁸»

Cette analyse est importante dans la mesure où elle permet d'approcher l'esthétique personnelle de la romancière, et plus précisément la façon dont Mme Cottin conçoit l'agencement des péripéties ; Sophie reproche à Mme de Charrière d'avoir sacrifié en grande partie le pathétique, c'est-à-dire l'ingrédient qui est pour elle essentiel ! Certes, Caliste meurt, à la fin du roman⁴⁷⁹, mais dans des conditions qui sont plus proches, pourrait-on suggérer, du roman anglais que du goût français, plus tragique :

⁴⁷⁸ *Cor.*, pages 339-340.

⁴⁷⁹ Mme de Charrière, *op.cit.*, page 146.

« Avant-hier, quoique Mistriss*** fût plus oppressée et plus agitée qu'auparavant, elle voulut avoir son concert du mercredi comme à l'ordinaire ; mais elle ne put se mettre au clavecin. Elle fit exécuter des morceaux du *Messiah* de Haendel, d'un *Miserere* qu'on lui avait envoyé d'Italie, et du *Stabat Mater* de Pergolèse. Dans un intervalle, elle ôta une bague de son doigt, et elle me la donna. Ensuite, elle fit appeler James, lui donna une boîte qu'elle avait tirée de sa poche, et lui dit : Portez-la lui vous-même, et, s'il se peut, restez à son service, c'est la place, et dites-le-lui, James, que j'ai longtemps ambitionnée pour moi. Je m'en serais contentée. Après avoir eu quelques moments les mains jointes et les yeux levés au ciel, elle s'est enfoncée dans son fauteuil, et a fermé les yeux. Je lui ai demandé, la voyant très faible, si elle voulait que je fisse cesser la musique ; elle m'a fait signe que non, et a retrouvé encore des forces pour me remercier de ce qu'elle appelait mes bontés. La pièce finie, les musiciens sont sortis sur la pointe des pieds, croyant qu'elle dormait ; mais ses yeux étaient fermés pour toujours. Ainsi a fini votre Caliste, les uns diront comme une païenne, les autres comme une sainte ; [...] »

Cette mort, il est vrai, ne pouvait totalement séduire Sophie, Caliste se comportant en personnage bien trop conscient de ses actes. Si c'est bien le chagrin qui la tue, Caliste conserve une totale lucidité, restant spectatrice d'elle-même, mettant en scène sa propre fin avec dignité.

Ainsi le contraste est-il flagrant avec d'autres morts célèbres, celle d'Atala ou celle de Claire. Pour Sophie, Caliste se renie puisqu'elle a sacrifié son amour à un nom, à un état, à l'opinion d'une classe de gens qu'elle devait mépriser, et qu'elle met tout à coup au dessus de sa propre approbation et de son amour. Ce comportement lui paraît incompréhensible et faux parce que le personnage a manifesté précédemment tous les signes d'une extrême sensibilité. Elle ne perçoit nullement le fait qu'au travers de ses contradictions, le personnage de Mme de Charrière, acquiert une dimension humaine, intensément réaliste, que l'on pourrait presque qualifier de moderne :

« Caliste ne pleura pas après avoir fini son récit ; elle semblait considérer sa destinée avec une sorte d'étonnement mêlé d'horreur plutôt qu'avec tristesse. Moi, je restais abîmé dans les plus noires réflexions - Ne vous affligez pas, me dit-elle en souriant, je n'en vaudrais pas la peine. Je le savais bien, que la fin ne serait pas heureuse, et j'ai eu des moments si doux ! Le plaisir de vous retrouver ici rachèterait seul un siècle de peines. Que suis-je, au fond, qu'une fille entretenue que vous avez trop honorée ? ⁴⁸⁰»

Il y a, chez Caliste, un part de corruption, un attachement aux aspects matériels que Sophie refuse d'admettre parce qu'ils relèvent du trivial. Le regard que porte Mme de Charrière sur la condition de la femme au sein de la société est dépourvu d'illusions et son héroïne, si elle est une victime, n'est pas une martyre ; sa mort est l'aboutissement presque naturel d'un trajet accepté, intériorisé (comme le laisse entendre la fin de la citation de la page précédente : « Ainsi a fini votre Caliste, les uns diront comme une païenne, les autres comme une sainte »)

Devaines adresse une réponse à sa correspondante où il analyse à son tour nombre d'aspects du roman de Mme de Charrière qu'il met en relation avec *Malvina* de Mme Cottin :

« Je ferai quelques notes sur votre jugement de *Caliste* qui, pour me servir du mauvais mot de ces barbares qui ont corrompu la langue comme la morale, a été *influencé* par une phrase d'athée qui blesse votre pieuse croyance. Ce mariage a quelques excuses, mais comme on ne peut les prendre que dans les efforts de la raison, qui ne sont pas à la disposition des êtres doués de cette extrême sensibilité donnée par l'auteur aux personnages, je trouve votre objection très fondée. Cependant, lorsque dans un drame, on est frappé d'un vice de fond, on le pardonne s'il en sort des beautés qui n'auraient pu se placer sans lui ; et j'ai beau y rêver, je n'ai jamais pu créer un incident, autre que le mariage, avec lequel on parvint à combiner cette rencontre au spectacle, cette oppression de tous les sentiments passionnés, cette répétition de cette expression funeste, prononcée dans les jours de bonheur et sur laquelle je ne puis encore revenir sans larmes : *je le savais bien, que la fin ne serait pas heureuse*, enfin ce projet, ces caresses, cet abandon

⁴⁸⁰ *Op.cit.*, page 131.

pendant la nuit, dans un parc désert, au milieu de l'orage et presque sous l'atteinte de la foudre : ce morceau d'un si grand genre vous transporte. S'il est vrai qu'il ne put sortir que de ce défaut, ayez de l'indulgence, car, depuis Homère jusqu'à nos jours, le goût le plus sévère, dès qu'il est bien formé, tient compte de ces compensations ; ce n'est que lorsque la beauté ne naît pas de l'imperfection, et qu'elle pouvait exister sans elle, qu'on ne doit plus pardonner. Voilà pourquoi vous avez été inexcusable, dans *Malvina*, de rejeter son amant dans une indigne faiblesse, parce qu'il y avait dix autres moyens, qui ne m'auraient pas révolté, d'amener la catastrophe. Quant à l'homme, Mme de Charrière a eu tort de ne pas chercher un autre contrepoids qu'une si pitoyable platitude qui, quoi que vous en disiez, n'est ni dans la nature, ni dans l'ordre ordinaire des choses. Voilà ce qui est faux, pauvre, et qui ne peut pas plus entrer dans un drame que dans un tableau. Malgré cela, je redis que le plus bel épisode que j'aie lu est celui de *Caliste*, et que, jusqu'à votre dernier roman, je ne croyais pas possible de répandre sur si peu de pages tant de mots d'amour, tant de traits sensibles, rendus plus précieux par une charmante simplicité. J'ai été entraîné dans cette espèce de dissertation littéraire parce que, si elle ne sert pas à votre plaisir, elle pourrait bien ne pas être inutile à votre talent.⁴⁸¹ »

Devaines semble d'accord avec Sophie pour condamner la discordance entre l'extrême sensibilité de Caliste et sa décision, dictée par la raison, donc incompatible avec la dominante psychologique dont l'a dotée l'auteur. Il justifie néanmoins l'engrènement des diverses péripéties du roman, signalant que ce mariage détermine nécessairement les événements qui amènent la scène pathétique dans le parc Saint-James, sous l'orage, puis la « catastrophe ». Cette analyse est intéressante dans la mesure où elle suggère que le roman, dans son fonctionnement, est perçu comme une structure dotée d'un moteur tragique. Le besoin de lui appliquer des règles fonctionnelles, précisément à un moment historique où le genre cherche à se doter d'un véritable statut, est flagrant.

Caliste a hérité, dans une certaine mesure, des éléments hétéroclites qui, au XVIII^e siècle, régissent la composition romanesque :

⁴⁸¹ *Cor.*, page 340.

une structure fondée sur l'échange de lettres, mais où la vingt-et-unième⁴⁸² constitue –à elle seule– un long récit à la première personne, l'essentiel de la narration ; l'influence du roman anglais y demeure perceptible. Le résultat est plus proche, nous semble-t-il, des romans de Prévost, de Marivaux, voire d'un certain Diderot, celui qui inclut dans *Jacques le fataliste* l'anecdote de Mme de La Pommeraye⁴⁸³, que d'une esthétique nouvelle. La part de la description est inexistante dans *Caliste*. Or, nous avons constaté, avec Sophie, que Chateaubriand lui avait conféré un rôle nouveau ; mal perçu par notre romancière qui supportait mal ces coupures ralentissant le mouvement narratif d'*Atala*. Le problème de l'instance narrative, résolu par une sorte de « collage » fonctionnel (la lettre se muant en long récit personnel) chez Mme de Charrière, ne semble pas avoir provoqué de remarques particulières de la part de Mme Cottin ou de Devaines. En revanche, Sophie avait été particulièrement attentive, au sujet d'*Atala*, à la voix qui assumait la narration : « Je n'aime point que ce soit la personne intéressée qui raconte elle-même ses aventures, parce qu'on sait d'avance qu'elle existe encore, et qu'on est moins touché de malheurs auxquels on voit qu'elle a survécu.⁴⁸⁴» Certes « emboîter » un tel récit dans une séquence constituée de lettres ne laisse pas présager de l'issue des événements (le scripteur ayant pu périr après avoir rédigé son billet) ce qui fait naturellement tomber le reproche par rapport à *Caliste*.

L'on touche ici, en fait, l'une des raisons qui privilégient le roman par lettres comme artifice narratif caractéristique du feuillet de réception dans lequel nous nous situons. Il génère effectivement un type

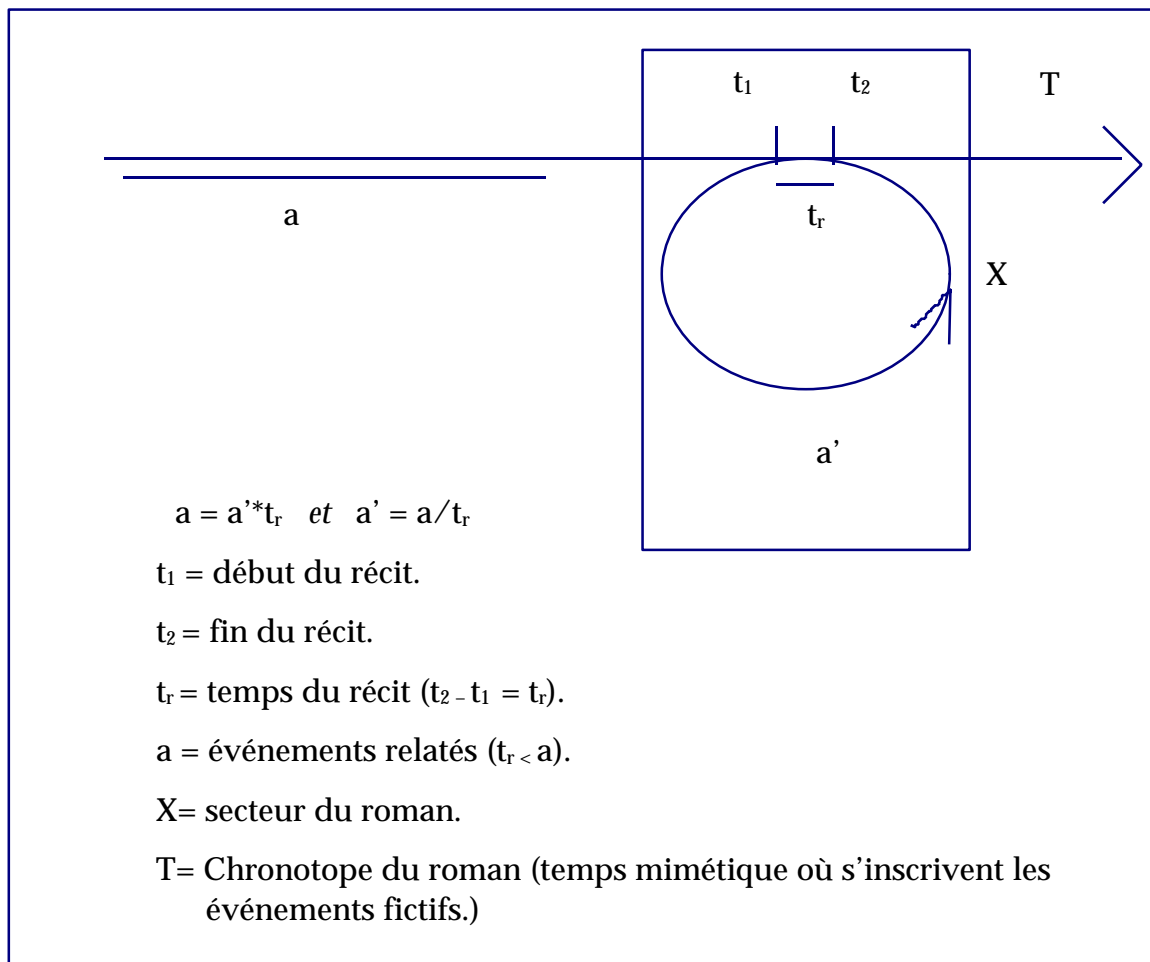
⁴⁸²*Caliste* fait suite aux *Lettres de Lausanne* et commence par une « dix-huitième lettre ».

⁴⁸³Diderot, *Oeuvres*, Paris, Laffont, « Bouquins », 1994, tome II, page 806.

⁴⁸⁴*Lettres réunies par Sykes*, page 338.

d'« illusion » bien supérieure à celle qu'engendre tout autre système diégétique.

Par opposition, le récit rétrospectif implique que l'instance narrative – le personnage qui raconte – ait traversé les événements racontés et qu'il nous les communique *a posteriori*, alors que tout est consommé : c'est le principe même de ce type particulier d'anachronie constituée par l'analepse narrative totale (pour reprendre la terminologie de G. Genette). Le fil narratif s'appuie ainsi sur un « récitant » qui relate son expérience, la communique à un destinataire (factice) ; le lecteur, placé en retrait, devient le spectateur passif de cette relation artificielle de communication (alors qu'au contraire, en lisant un roman épistolaire, il « interceptait » directement une parole ouverte, sans qu'un relais soit nécessaire).

Type narratif fondé sur le récit rétrospectif :

Dans le type de roman dont Sophie conteste le fonctionnement narratif, l'analepse constitue à elle seule l'essentiel du récit. Pour notre écrivain, ce type d'anachronie trouve sa place de façon bien plus naturelle à l'intérieur d'une séquence de lettres, le principe de la lettre étant de relater des événements antérieurs, ou immédiats au moment de l'écriture ; un personnage nouveau, rédigeant une lettre, pourra faire le récit de son existence passée, cela ne présage pas de l'issue du roman et

l'effet de suspension – nous dirions le suspens – se trouve préservé. Le scripteur de la lettre insère son récit dans une continuité dynamique car les lettres s'inscrivent dans une succession (elles forment une séquence ordonnée par des indices personnels et chronologiques : adresses et dates d'expédition). Ainsi, même si la lettre prend la forme d'une analepse, la fin de cette lettre (t_2L) ne constitue pas (généralement) la fin du roman (t_2R) ; elle fonctionnera comme une analepse complétive⁴⁸⁵. De la sorte, selon Sophie, l'intérêt du lecteur n'est pas sacrifié dans la mesure où l'avenir narratif demeure ouvert (la distance $t_2R - t_2L$ est plus ou moins grande et échappe au scripteur). Le roman de Mme de Charrière ne lui suggère ainsi aucune critique négative en ce qui concerne les structures internes et les procédés narratifs mis en oeuvre, ses seules critiques portant sur la psychologie des personnages ; en revanche, si *Atala* fait l'objet de commentaires élogieux concernant essentiellement l'idéologie et les sentiments des personnages, sa composition induit une gêne. L'on peut essayer de raisonner sur la nature de cette gêne : ne résulterait-elle pas de l'impression que sous le narrateur fictif perce un auteur omniscient ; puisque tout est joué au moment où s'effectue le récit (les événements ont eu lieu) le narrateur opère, par rapport aux faits objectifs qui forment le tissu de sa narration, de constants réglages qui sont autant de jugements *a posteriori*. Le narrateur est amené à « reconstruire » les événements qu'il a traversés, ce qui leur confère un aspect factice. Quelle est donc cette voix qui parle, cette instance narrative qui raconte ? Qui se cache derrière elle, sinon un écrivain-démiurge, maître de ses effets, pilotant totalement la

⁴⁸⁵ « La première que j'appellerai analepses *complétives*, ou « renvois » comprend les segments rétrospectifs qui viennent combler après coup une lacune antérieure du récit, lequel s'organise ainsi par omissions provisoires et réparations plus ou moins tardives, selon une logique narrative partiellement indépendante de l'écoulement du temps. Ces lacunes antérieures peuvent être des ellipses pures et simples, c'est-à-dire des failles dans la continuité temporelle. » Gérard Genette, *Figure III*, Paris, Seuil, 1972, page 92.

narration ? Cela entache de soupçon la fable en lui restituant trop visiblement les caractéristiques d'une habile invention.

Le roman épistolaire efface ces aspects : la lettre est originellement un écrit ; elle passe directement, dans sa matérialité d'objet, au sein du roman, sans aucun travestissement, sans nulle transformation perceptible. Comment mettre en doute que le prétendu scripteur n'en soit l'auteur véritable.

En revanche, le roman fondé sur un récit rétrospectif est censé transcrire une histoire orale, c'est-à-dire transposer une parole. Le lecteur lisant une lettre incluse dans un roman épistolaire lit un écrit destiné à être lu ; en lisant un récit rétrospectif, il lit une parole destinée à être écoutée, ce qui l'oblige à un effort d'imagination situationnel et brise le charme.

Ces remarques nous semblent importantes parce qu'elles reflètent à la fois une évolution des techniques narratives, mais aussi la difficulté qu'éprouvent les lecteurs à intérioriser de nouveaux procédés. Il va sans dire qu'au XIX^e siècle, lorsque le genre romanesque aura trouvé sa maturité, le lecteur aura intégré parfaitement un ensemble de procédés narratifs qui pouvaient heurter le goût du public des dernières années du XVIII^e siècle.

Dans sa réponse à Sophie Cottin, Devaines se montre fort critique quant à la manière dont les romancières traitent les caractères masculins : l'héroïne, aussi bien dans *Malvina* que dans *Caliste*, détient plus de force que son partenaire, falot et sans consistance véritable ; notons que la façon de s'y prendre, de la part de Devaines, pour faire passer ce qu'il considère comme un défaut fondamental à l'égard du roman de Mme Cottin est relativement habile : « ...vous avez été inexcusable, dans *Malvina*... Quant à l'homme, Mme de Charrière a eu tort de... » Cette mise en parallèle évite de faire sentir à Sophie que son

oeuvre peut être inférieure à celle de Mme de Charrière : bien au contraire, les romancières sont tombées toutes deux dans le même travers, donner une image affadie du tempérament masculin. La remarque est pertinente dans la mesure où elle insiste sur la fausseté d'une représentation : cette vision déformée, commune aux oeuvres écrites par des femmes, dénote une méconnaissance du sexe opposé. Au premier abord, cette critique peut sembler négligeable dans la mesure où Devaines plaide certainement pour sa chapelle : il souhaite suggérer qu'en tant qu'homme, il est plus digne de confiance que les personnages de papier, sans épaisseur, issus de l'imaginaire féminin. Donc, Mme Cottin n'aurait-elle pas intérêt à mieux l'étudier en tant que sujet afin de mieux apprécier ses mérites personnels ? Mais en fait, comme le démontre un autre passage de cette correspondance, ces conseils ne sont pas totalement intéressés : Devaines a perçu que l'attente du public avait changé et que l'écrivain devait s'attacher davantage, désormais, à une peinture élaborée de la psychologie des personnages. C'est un indice révélateur de l'évolution de l'horizon d'attente et aussi du fait que le roman, en tant que genre autonome, cherche à se démarquer d'une esthétique de type théâtral : pour être totalement crédible (c'est-à-dire accepté / acceptable par le lecteur) le personnage cessera d'être un simple porte-parole, une marionnette que l'auteur enfile tel un gant. Devaines, qui prend à coeur son rôle de conseiller littéraire, incite donc Mme Cottin à mieux dessiner les caractères :

« Prenez garde que, lorsqu'on dessine un caractère, il faut, si l'on veut être vrai et s'emparer du lecteur, laisser apercevoir quelques défauts et peut-être quelque contradiction ; car si le portrait est parfait, on se méfie du peintre. Le beau idéal qui appartient aux arts, à un poème épique, aux ouvrages dramatiques, n'étant pas dans la nature, ne doit pas entrer dans un roman qui, étant une histoire, a sans cesse besoin, pour produire son effet d'une vraisemblance rigoureuse. ⁴⁸⁶»

⁴⁸⁶ *Cor.*, page 341.

La « vraisemblance rigoureuse » dont parle Devaines résulte donc d'une imitation de la nature. Mais cette nature, justement, n'est pas ressentie comme parfaite : ce serait dénaturer sa représentation que de l'embellir, de lui faire subir une transformation. Sans doute, la peinture, la sculpture, la poésie épique et la tragédie ont-elles la liberté, sinon le devoir, de s'approcher au plus près des formes parfaites du « monde idéal » platonicien dont les objets terrestres ne sont que le pâle reflet. Ce n'est point la mission du roman ! Voilà qui est clair dans l'esprit du public à l'orée du XIX^e siècle, voilà un résultat de première importance que nous pouvons déduire des analyses critiques que Devaines prodigue à Sophie Cottin. Le lectorat souhaite désormais reconnaître (identifier) dans l'univers personnel que l'auteur projette dans son oeuvre l'univers collectif (référentiel) réel. Les événements historiques récents ont, d'autre part, mis en évidence l'instabilité des caractères des êtres humains, les mobiles contradictoires qui les poussent à agir, cette mouvante complexité intérieure qui détermine des actes imprévisibles. Copier la nature nécessitera désormais de tenir compte de ces constats immédiats ; ce sont les nouveaux « objets » qui font leur entrée dans le champ des représentations sociales et qui modifient la perception du public.

4. L'apprentissage de la littérature :
--

Devaines consacrera, à chaque occasion, un long passage des lettres qu'il écrit à Sophie, à des considérations littéraires, ce qui se

justifie naturellement si l'on tient compte de la place éminente que sa destinataire occupe à ce moment dans le champ littéraire. En tant que critique de renom, Devaines publie des notices concernant les romans de l'époque ce qui permet à Sophie de prendre position par rapport à ces analyses :

« Passons maintenant à l'article des romans. J'ai lu vos notices avec intérêt, non pas tant à cause des choses que vous dites, qu'à cause des réflexions qu'elles ont fait naître sur votre caractère. Je vous crois flatteur avec les femmes, soit que leurs faibles talents ne vous semblent même pas dignes d'une critique, soit que, voulant leur plaire, vous croyez n'y réussir que par ce moyen. Lorsqu'il est question d'elles, on ne reconnaît plus ce goût pur, ce jugement exquis qui distingue tous vos autres ouvrages : non seulement vous manquez alors de sévérité, mais même de justesse et, qui plus est de justice. Il y a un tel excès de partialité à mettre *Les Chevaliers du cygne* au-dessous de la médiocrité, et à élever *Clémence de Villefort* jusqu'au talent que, si tout autre que vous m'eût dit que vous étiez l'auteur de ces deux articles, je ne l'aurais pas cru. En lisant votre critique du premier, je me disais : - Il a raison, il est sévère, il l'est jusqu'à l'amertume. - Mais, en lisant l'apologie du second, je n'ai plus su que penser de vous ni de votre franchise... Cependant, ne vous effrayez pas, la réflexion m'a rendue plus indulgente. Je conçois qu'avec un coeur aimant, un homme ne juge l'ouvrage d'une femme que selon l'intérêt que l'auteur lui inspire. Mme de Genlis est vieille, laide et intrigante ; voilà son procès fait, elle ne peut rien écrire de bon. L'auteur de *Clémence* est, sans doute, jeune et aimable : son talent est assuré. Ce jugement me paraît fort ingénu, fort naturel et très pardonnable, mais j'en conclus que *telle* femme, assez heureuse pour vous avoir inspiré de l'attachement, doit se défier de vos éloges ; qu'en persévérant à ne point croire aux vôtres, malgré vos protestations, son instinct l'a bien servie ; et qu'enfin, elle doit se résigner à ce que l'homme sur l'amitié duquel elle compte le plus, et en qui elle reconnaît le goût le plus éclairé, sera celui dont l'opinion lui sera vraisemblablement le moins utile...⁴⁸⁷ »

Tout l'intérêt de cette lettre réside dans le fait que Sophie y constate la partialité du jugement des critiques littéraires. On y trouve aussi des allusions précises aux auteurs féminins qui occupent alors une

⁴⁸⁷ *Cor.*, page 343.

place privilégiée dans le champ littéraire. *Clémence de Villefort* est un roman de Clémence Caze de la Bove (dame B. Ducos), publié en 1799. Si l'autre ouvrage est plus ancien, puisqu'il date de 1795, son auteur, la « vieille, laide et intrigante » comtesse de Genlis, née en 1746, poursuivra néanmoins sa carrière de femme de lettres jusqu'à 84 ans, en 1830, date de sa mort, traversant ainsi toute une période riche en changements et en évolutions. Son père, M. du Crest, s'était rendu acquéreur d'un marquisat qu'il n'avait pas réussi à payer. Parti chercher fortune à Saint-Domingue, il avait laissé sa famille vivre d'expédients, n'ayant d'autre ressource que de vivre en parasites du grand monde. Or, le père, capturé par les Anglais, eut pour compagnon de captivité un jeune gentilhomme, Charles Brulart de Genlis. Ce dernier s'éprit à la passion du portrait de la fille de M. du Crest, peint sur une tabatière et, libéré, ne songea plus qu'à épouser Félicité, malgré l'opposition d'une famille qui voyait d'un mauvais oeil cette union avec une demoiselle de mince noblesse, de réputation douteuse et de fortune inexistante. Sous l'ancienne monarchie, la jeune femme occupera des fonctions de préceptrice auprès des enfants de la duchesse de Chartres, tout en publiant des ouvrages consacrés à l'éducation, thème qui, depuis l'*Émile*, est au coeur du champ littéraire. Elle met en pratique, par ailleurs, ses théories pédagogiques, inaugurant un système d'éducation original sur les élèves qui lui sont confiés. Son influence sur le futur Louis-Philippe sera déterminante. Elle attache une importance essentielle au développement physique de ses élèves qui sont astreints à toute sorte de travaux et d'exercices destinés à redresser le dos, fortifier les muscles et donner de l'aisance dans la démarche. Notamment, elle leur fait porter des semelles de plomb, progressivement plus épaisses, jusqu'à peser plusieurs livres. Ils doivent porter des hottes ou charrier des cruches de plus en plus lourdes, se laver à l'eau froide. Les multiples péripéties de la vie romanesque de Félicité de Genlis sont trop

longues pour être relatées ici. Son époux, qu'elle avait délaissé pour d'autres intrigues, est guillotiné en 1793 ; Mme de Genlis, qui a émigré, parcourt alors l'Angleterre, la Belgique, la Suisse et l'Allemagne, ne rentrant en France qu'en 1802. Bonaparte lui allouera une pension de 6000 Fr. en échange d'une « Correspondance régulière de littérature, de morale, et de politique » et lui octroie un logement à l'Arsenal, source d'inénarrables chamailleries entre elle et le conservateur jusqu'à ce qu'elle quitte cette demeure pour commencer, à travers Paris, un vagabondage qui lui fera occuper plus d'une vingtaine de domiciles, entre 1811 et 1830 ; elle sera nommée dame inspectrice des écoles primaires. À l'Arsenal, elle tient un salon brillant et si ses nombreux romans se vendent parfois mal, ils sont traduits à l'étranger, lui assurant une réputation internationale. Écrivain proluxe, on lui doit plus de 80 volumes !

Sophie s'inquiète, tout naturellement, du manque d'objectivité de Devaines. En fait, celui-ci tombe dans le travers caractéristique de toute « critique d'humeur » qui consiste à prodiguer ses éloges non point en fonction des qualités intrinsèques d'un ouvrage, mais en fonction d'une certaine représentation que l'on a de son auteur. Comme il s'agit ici d'oeuvres produites par des plumes féminines, Devaines est soupçonné de se conformer à ses sympathies personnelles et de se montrer trop indulgent lorsque les agréments physiques de l'auteur l'y incitent. Sophie peut-elle, dans ces conditions, croire aux compliments que multiplie son correspondant à son égard ; les jugements qu'il porte sur ses oeuvres ne se trouvent-ils pas naturellement faussés par les sentiments amoureux qu'il nourrit pour elle ? Il y a ici une réaction fort naturelle de la part d'un écrivain qui espère toujours voir son oeuvre reconnue hors de toute contingence, de façon absolue. Toute production écrite est un reflet de l'univers personnel du scripteur et donc peut difficilement être évaluée directement par celui-ci : il ne peut la

juger/jauger qu'au travers des jugements et du regard des autres. Quelle déception que de constater que ce regard peut-être partial !

Cependant, Devaines prouvera son objectivité parfaite par rapport aux écrits littéraires de Mme Cottin. Depuis peu de temps, l'occasion lui en est offerte car Sophie lui a donné à lire le manuscrit de son troisième livre, *Amélie Mansfield*. C'est ainsi qu'il participe directement à l'élaboration du manuscrit, multipliant les remarques critiques tant sur le fond que la forme. Il fait voir à son amie comment introduire une scène essentielle en ménageant ses effets. Il lui fait retarder l'identification du faux Henri Semler dont Sophie, fort malhablement, avait dévoilé l'identité dès la première entrée en scène. Il l'interroge sur des points de détail : « Êtes-vous bien sûre de votre topographie ? Connaissez-vous les lieux ? Il est important de ne pas se méprendre sur les couleurs locales. » Quant aux paroles que prononcent les personnages, il faut les rendre conformes au caractère de ceux-ci ; Amélie ne doit pas rapporter directement les paroles grossières de son oncle dans ses lettres. « Songez qu'Albert a une vertu douce et Adolphe une vertu sévère, signale-t-il, qu'on ne puisse pas les confondre, ils doivent avoir un langage différent. » La sévérité de Devaines est telle qu'il a renvoyé le premier volume du roman à son amie avec cette remarque déplaisante : « il est tout à refaire, il est vide, froid, mal écrit. » Par la suite, il n'hésite pas à reprendre un certain nombre de lettres du roman qu'il corrige, voire rédige, personnellement, proposant à Mme Cottin des brouillons complets.

Cette période durant laquelle Sophie Cottin fréquente Devaines, entre 1801 et 1803, correspond à une phase importante de l'existence de la romancière : l'apprentissage de procédés littéraires, de même que son inspiration personnelle, procèdent directement des lectures qu'effectue Sophie ainsi que de ses conversations suivies avec le vieil homme de lettres.

Cette période, du point de vue historique, correspond à un retour à l'équilibre de la France. La paix d'Amiens a permis de conclure une trêve avec la grande rivale anglaise. Grâce aux radiations collectives effectuées par Bonaparte, puis au Concordat, on peut dire qu'à l'exception de 4 à 5000 obstinés, la masse des exilés qui avait fui la Révolution regagne ses pénates. Un autre point mérite d'être souligné, l'afflux de touristes britanniques, curieux de constater si les effets de la Terreur sur les Français corroboraient les images grotesques qu'en donnaient les fameux caricaturistes londoniens. Les 16 000 Anglais qui débarquent sont tous frappés de découvrir un peuple revenu à son naturel là où ils imaginaient des hordes avinées de sans-culottes buvant dans des crânes en troussant des tricoteuses... Il n'est pas inutile de relever cette présence étrangère sur le sol national qui favorise assurément le passage d'oeuvres littéraires d'un bord à l'autre du *Channel*.

Dans une autre lettre, nous trouvons des éléments qui permettent de repérer les traces des influences qui, à cette époque, s'exercent sur l'art de Mme Cottin. Nous avons vu qu'elle pratiquait la langue anglaise. Aussi s'appliqua-t-elle à traduire un ouvrage qui avait retenu son attention, on ne sait pour quelle raison : il s'agissait, en la circonstance, de *S^t Léon, a tales of the Sixteenth Century* de William Godwin, ouvrage publié à Londres en 1799. Dans ce roman d'apparence fantastique, il est question de la pierre philosophale et de l'élixir d'immortalité. Le manuscrit fut remis à Devaines qui déplora évidemment le choix d'un tel roman dont l'intrigue lui paraissait sans queue ni tête ; il trouvait certes très supérieure l'adaptation qu'en donnait Sophie Cottin, mais lui conseillait de davantage s'écarter de ce modèle afin de faire oeuvre originale et personnelle :

« Je vous avoue que je vous verrais avec peine consumer un talent qui n'est pas fait pour cette servilité, sur un canevas aussi ingrat. Mais si vous trouvez à placer, dans une composition à vous, le caractère de la

femme, je crois que vous feriez bien : il me semble fort beau ; c'est de la force, de la sagesse, de la résignation, de l'adresse, une angélique douceur mises toujours en action par un sentiment d'amour. ⁴⁸⁸»

Maradan, auquel fut proposé le manuscrit dont il est question, repoussa poliment une telle publication. Il est assez amusant de constater que dès la fin de l'année 1800, le libraire pourvoyait régulièrement notre romancière en ouvrages divers, qu'il lui facturait bien évidemment, ayant trouvé dans son interlocutrice une cliente naturelle, pourvue d'un solide appétit de lectures⁴⁸⁹. Maradan manifestait néanmoins son refus de publier *St Léon* en prétextant qu'il en existait déjà une traduction dont le public semblait satisfait pour l'instant (qu'à dire vrai il ne parvenait pas à écouler). Il procurait à Mme Cottin les *Lettres sur la Suisse* de William Coxe et les tomes 8-9 et 10 du fameux *Cours de Littérature* de La Harpe. Le cousin Lemarcis ne servait plus d'intermédiaire dans ces transactions et le libraire avait lié des rapports plus directs, au moins épistolaires, avec la romancière à laquelle il devait ses plus belles réussites. Au début de 1801, les lectures de Sophie prirent un tour édifiant car, outre *Les mères rivales* de Mme de Genlis, elle se faisait livrer, chez Julie, les *Cours de morale religieuse* de Necker et, surtout, la *Bible* (Maradan lui proposant celle de Sacy).

On peut voir ici à quelle sources s'enrichit l'inspiration des auteurs de cette période : face à un genre dont la tradition n'est pas encore solidement établie, l'écrivain doit trouver chez ses concurrents les éléments constitutifs les plus appropriés, ceux qui assurent le meilleur fonctionnement de l'oeuvre littéraire. Il opère des réglages successifs par rapport aux autres écrits en circulation, y puisant des « objets » qui seront ensuite intégrés à sa propre machine. Par ailleurs,

⁴⁸⁸ *Cor.*, page 349.

les écrivains concurrents redoutent de trouver dans les romans de leurs rivaux des allusions critiques à leurs propres créations. Dans cette phase particulière où se met en place le roman moderne, l'écrivain se trouve confronté à la nécessité de circonscrire le lectorat-modèle : la seule manière d'y parvenir consiste à épier la production littéraire dans son ensemble en cherchant à y repérer ce qui a pu déterminer les faveurs du public. Or, il se trouve que la lecture de *Malvina* semble bien avoir indisposé Mme de Staël qui, en dépit de la réputation dont jouissaient ses oeuvres, avait le plus grand mal à vendre, contrairement à Sophie Cottin, le tirage initial de ses propres productions. Sophie, cela est clair, n'a nullement cherché à blesser Mme de Staël dont elle ne souhaitait nullement se faire une ennemie ⁴⁹⁰:

« Lorsque vous me dites pour la première fois que Mme de Staël avait cru voir une critique directe d'elle et de ses romans dans une note de *Malvina*, je fus vraiment affligée : et si cette peine s'effaça promptement, c'est qu'il me sembla impossible qu'une supposition si fautive, et que mon caractère et mon jugement démentaient également, pût avoir de durée. Cependant, j'aurais dû penser, je crois, que les apparences étaient contre moi ; que Mme de Staël ne pouvait deviner que, si j'eusse cédé au très vif désir d'écrire une note sur elle, je n'aurais fait qu'un éloge. »

En quoi consistait au juste cette malheureuse affaire ? En un chapitre qui, dans la première édition de *Malvina* se situait au tome II, pages 82-90 ; intitulé « Une Préface », il s'intercalait entre « Nouvelle connaissance » et « Curiosité non satisfaite ». Notons que, dès la seconde édition, Sophie le supprimera afin de mettre un terme à cette polémique. Dans ce chapitre, Mistriss Clare, femme-auteur, justifie le fait qu'elle a choisi une telle profession : sa situation personnelle, identique à celle de Mme Cottin, l'y a obligée. Cependant, elle ne veut pas que les épouses et les mères suivent son exemple (il est intéressant de relever ici que

⁴⁸⁹ *Cor.*, page 400.

Sophie adopte pleinement le système de représentation social en vigueur quant à la profession de femme-de-lettres, légitimant ainsi clairement les structures oppressives qui veulent interdire le champ littéraire au sexe féminin). Pour Mistriss Clare, les femmes-auteurs ne doivent s'engager que dans la voie du roman car leurs talents ne sont bons qu'à *peindre la tendresse* : « Peut-être pourra-t-il y avoir des exceptions un jour, mais, jusqu'à présent, je n'en ai connu aucune. » Cette remarque s'accompagne de la note suivante qui, bien sûr, a été perçue comme une attaque cinglante par Mme de Staël :

« Non, aucune, pas même cette Sapho toujours citée par les défenseurs de la gloire littéraire de notre sexe ; car, lors même qu'elle ne devrait pas sa célébrité autant aux malheurs de sa passion qu'à l'éclat de ses talents, il n'en résulterait pas moins que ses talents se sont bornés à peindre avec chaleur ce qu'elle éprouvait, et certes, je suis loin de refuser celui-là aux femmes. Mais qu'on m'en cite une qui ait tracé un ouvrage philosophique, une pièce de théâtre, enfin, une de ces productions vastes qui demandent une méditation longue et réfléchie, et qui puisse se mettre au niveau de nos littérateurs de la seconde classe ? Je me tairai, et je conviendrai que cette femme peut ressembler aux hommes ; et j'en serai bien fâchée pour elle, parce que, selon moi, elle aura beaucoup perdu ; car il m'a toujours semblé que l'équitable nature, en dispensant ses dons entre les deux sexes, avait tout fait pour l'esprit de l'un et tout pour le coeur de l'autre... »

Cette dernière remarque montre assez que Mme Cottin fait reposer toute la différence entre les sexes sur ces deux caractères spécifiques : l'homme est doté de l'intelligence, il use de son raisonnement, de son aptitude à rationaliser, de son sens pratique, de son esprit de géométrie – son organe est le cerveau ; la femme est dotée de cette fameuse sensibilité qui lui fait sentir autrement les choses, percevoir des qualités plus que des quantités, *peindre la tendresse*, éprouver davantage que mesurer – son organe est le coeur. Non qu'elle considère ses consoeurs comme inférieures à proprement parler ; mais

⁴⁹⁰Pour toutes les citations qui suivent : cf. *Cor.*, pages 349-351.

elle doute que la femme puisse élaborer des systèmes complexes, brasser des idées, élaborer « une de ces productions vastes qui demandent une méditation longue et réfléchie ». Tout repose, pour Sophie, sur des capacités différentes, fonctionnelles, qui imposent aux deux sexes des modes de perception opposés, mais complémentaires. Mistriss Clare restreint ainsi le champ d'activité des femmes au seul roman ; mais n'est-ce pas, en quelque sorte, déprécier ce genre – lui assigner une position inférieure dans cette échelle qui mesure la dignité des pratiques littéraires ? Le théâtre, on le voit, conservant une dignité particulière dans cette typologie inconsciente, puisqu'aucune femme n'a pu égaler Corneille ou Racine. Or, Mme de Staël, on le sait, multipliait les essais, notamment politiques, et, jusque dans ses romans, assumait des positions idéologiques ; à l'ombre que lui faisaient les succès de librairie de Mme Cottin, les apparences ajoutaient maintenant une critique directe qui semblait manifester l'intention d'occuper sa place dans le champ littéraire. Il appartenait à Devaines, qui fréquentait les salons, de rétablir la vérité :

« Je vois que je n'ai pas une idée bien claire du mot *philosophique*, et mon premier tort, sans doute, est d'avoir parlé trop légèrement d'une chose que je n'entendais pas. Je n'aurais pas donné ce titre au premier ouvrage de Mme de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur*, là où toutes les réflexions sont des sentiments, où tout semble partir du cœur, où j'ai été si souvent émue, attendrie. Je me sentais trop avec une femme pour croire être avec un philosophe, et l'enthousiasme que j'ai éprouvé alors, enthousiasme qui ne s'est point affaibli, car celui qu'inspire le talent de Mme de Staël est un état durable, doit lui prouver que, si je n'ai point compris son ouvrage sous le titre de *philosophique*, c'est que j'ai cru qu'il valait mieux. »

Les arguments que Mme Cottin met en avant sont d'une extrême faiblesse et il est fort douteux qu'ils soient recevables pour une Mme de Staël dont la visée philosophique ne fait nul doute et qui se glorifie sans vergogne de marcher sur les brisées d'un sexe rival qu'elle entend bien

surpasser ! Sophie persiste dans son erreur en affirmant que la féminité de Mme de Staël était par trop perceptible pour qu'on puisse se croire avec un philosophe ; l'abondance des éloges qu'elle lui prodigue masque mal, en réalité, un sentiment mal défini qui se teinte d'une certaine jalousie :

« Lorsque celui sur *L'influence de la littérature* a paru, *Malvina* était chez l'imprimeur, et j'avais oublié la note. Si je m'en étais souvenue, très certainement je l'eusse supprimée, et non pas tant parce que je la trouve fautive, que pour éviter toutes les applications. Je conviens que Mme de Staël a fait un ouvrage philosophique où elle a déployé une grande supériorité de talent, et *j'en suis bien fâchée pour elle*. L'immense disproportion d'elle aux autres la met dans une classe à part ; tout être *seul* n'est pas heureux, et Mme de Staël ayant, je crois, trop un cœur de femme pour ne pas préférer un jour de bonheur à une éternité de gloire, sa grande célébrité doit l'importuner, et l'éclat de son nom lui être à charge. »

Voilà qui évoque très indirectement une certaine querelle concernant Rousseau : ce « tout être *seul* n'est pas heureux » sonne malencontreusement et risque d'attiser, plus que d'éteindre, le mouvement d'humeur de Mme de Staël. Faut-il relever dans ce texte une série de piques subtiles que Sophie décoche à sa rivale sous le masque d'un mièvre *mea culpa* ? Le recours systématique à des procédés d'atténuation peut paraître très maladroit :

« Ne dit-elle pas elle-même, dans ce chapitre si touchant où, en peignant les malheurs attachés à ses talents, elle fait presque repentir du plaisir qu'on a trouvé à en jouir ? Mme de Staël m'intéresse trop pour que je ne préférasse pas qu'elle fût restée obscure, si elle avait dû être heureuse, et c'est assurément le plus grand sacrifice que je puis lui faire. »

Un écrivain peut-il réellement à ce point se méprendre sur les désirs profonds d'un autre représentant de sa profession : qui pourrait préférer le bonheur à la gloire littéraire ? Qui voudrait échanger la plus sordide des existences, semée des pires embûches, des pires souffrances, d'attaques unanimes, mais couronnée des lauriers de la

renommée, contre un destin anonyme mais heureux ? Les chants les plus beaux ne sont-ils pas les plus douloureux ? Se plaindre de l'incompréhension de ses contemporains est un *topos* pour quiconque jouit d'un talent supérieur. Voilà ce que Sophie veut ôter à Mme de Staël : lui arracher une corde de sa lyre, lui dénier le droit de se poser en victime de la société, donc de se singulariser en affirmant sa supériorité. Mme Cottin enveloppe tout cela dans un discours moralisateur dont il est difficile de percevoir l'intention véritable : suggérer une position personnelle où vertu et renoncement sont les gages d'une attitude où le désintéressement prédomine ? Comment pourrait-on, dès lors, la soupçonner de vouloir faire ombre à sa rivale ?

« Vous savez combien j'aime la lecture des livres saints. Hier, avant de me coucher, je lisais l'*Ecclésiaste* en pensant à Mme de Staël. Je n'ai pas pu m'empêcher de faire un parallèle entre elle et Salomon : elle a épuisé la gloire comme lui le plaisir, ils ont été, chacun dans leur genre, aussi loin qu'il est donné à l'homme d'aller, ils n'ont plus rien de nouveau à voir sous le soleil, et tous deux finissent par dire : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité et rongement d'esprit. » Vous savez qu'après la peine d'avoir fâché quelqu'un, rien ne peut m'en faire davantage que l'idée de l'avoir fait volontairement. Si vous croyez que cette lettre peut détruire le soupçon de Mme de Staël, montrez-la lui, mais ne la lui donnez pas. »

L'on peut effectivement se demander si, en définitive, Devaines ne s'est pas simplement contenté de rapporter oralement la position de son amie car cette lettre recelait (du moins à notre avis) trop de marques qui eussent pu être prises pour de l'hypocrisie par Mme de Staël. La comparaison entre elle et Salomon était-elle de nature à la flatter ? Profondément vaniteuse – c'était le moindre de ses défauts – considérait-elle réellement ce bas-monde avec les yeux du sage ? La citation de l'*Ecclésiaste* ne semble pas avoir été de nature à lui plaire assez pour que Devaines lui fasse lire ce billet ; la dernière précaution de Sophie, « montrez-la lui, mais ne la lui donnez pas » souligne assez

qu'elle ne souhaite pas voir se retourner contre elle un texte qui, soumis à une analyse approfondie, risquerait de devenir une arme.

L'on peut se demander si ce malentendu fut effectivement dissipé car, probablement, Devaines fut empêché de rencontrer Mme de Staël par la maladie qui devait l'emporter. Déjà se manifestaient les signes, très douloureux, d'une affection mortelle⁴⁹¹. Malgré la dégradation rapide de sa santé, il trouvait encore l'espoir d'un soulagement dans les sentiments qu'il éprouvait à l'égard de Sophie et laissait parfois échapper des mots doux : « À demain 1 h., n'est-ce pas, mon cher ange ? C'est toujours le moment que je regrette et que je désire. » Mais les furtives rencontres étaient trop brèves ; parfois une visite annoncée n'avait pas lieu. « Ainsi, ce n'est pas le motif que vous avez imaginé qui m'a privé de vous, mais l'impossibilité d'articuler une parole, après une recrudescence de douleur. », signalait le pauvre homme, après un rendez-vous manqué. Cet aspect de sa maladie l'inquiétait car il craignait par dessus tout de souffrir : « Si ma fin n'est pas éloignée, comme je le crois, je voudrais au moins que les douleurs aiguës me fussent épargnées. » Il avait joué un rôle essentiel dans l'élaboration d'*Amélie Mansfield*, le troisième roman de Sophie. Au mois de mars 1802, flanqué de l'inévitable Lemarcis, il avait âprement marchandé la somme versée à l'auteur, jugeant les propositions de Maradan trop timides. Mais Sophie s'était contentée des quatre mille francs offerts par l'éditeur. Le livre venait d'être publié⁴⁹² et sans doute, l'honorable Devaines, tint-il entre ses mains le nouvel ouvrage de sa protégée. Le 22 janvier 1803,

⁴⁹¹Une série de billets sans dates indiquent l'évolution rapide du mal. *Cor.*, pages 351-352. Les douleurs dans la région du foie sont révélatrices soit d'une maladie cardiaque évolutive, ce qui cadrerait assez bien avec les sensations d'étouffement, mais il est possible que la maladie de Devaines soit un cancer des voies biliaires ou du pancréas.

⁴⁹²Décembre 1802 ou janvier 1803.

l'Institut venait de l'accueillir. Cependant le vieil homme déclina rapidement et à la fin de février ou au début du mois de mars, il lui adressa un dernier billet : « Mon amie, j'ai eu deux étouffements la nuit et pourtant assez de sommeil, mais c'est toute la matinée où mes souffrances sont inouïes. Les médecins s'accordent, mais je ne crois que trop que la maladie ne cédera pas aux meilleurs remèdes. C'est maintenant qu'il faut nous dire un long adieu. » Dès lors, un secrétaire fidèle prit le relais et informa consciencieusement Mme Cottin de l'évolution de cette maladie jusqu'au 11 mars : « M. Devaines a éprouvé cette nuit, à plusieurs reprises, une grande difficulté à respirer avec augmentation de douleurs à la région du foie... » Le 16 mars 1803, Devaines mourait. Les méchantes langues – ou encore les biographes en mal de romanesque – n'ont pas manqué d'impliquer de diverses manières Mme Cottin dans ce décès ; c'est le cas de Benjamin Constant et donc, fort probablement de Mme de Staël. Ces derniers pouvaient difficilement admettre la parfaite honnêteté des relations de Sophie et de Devaines. Ainsi, considérant l'âge du soupirant, l'on a suggéré que c'est la passion du vieillard qui a accéléré l'usure de son cœur. Allégations ridicules si l'on s'en tient à cette correspondance qui montre assez combien son affection pour Sophie Cottin a pu offrir à Devaines l'illusion d'un ultime printemps, une dernière consolation. Une légende tenace, colportée par Sainte-Beuve⁴⁹³, va jusqu'à le faire périr par le poison : « amoureux apparemment aimé » Devaines s'empoisonna « ne se sentant plus capable d'être heureux. » Devaines aurait ainsi absorbé le fameux poison de Cabanis dont Condorcet lui avait transmis le secret. L'on voit quels mythes se constituèrent autour d'une liaison dont nous avons souligné qu'elle fut déterminante dans l'évolution de Sophie Cottin parce qu'elle lui permit

⁴⁹³ *Causeries du lundi*, t.XI, page 488, cité par L.-C. Sykes.

de prendre conscience d'un certain nombre de problèmes techniques qu'impliquait la construction d'un roman.

Le succès d'*Amélie Mansfield*, tout aussi retentissant que celui des précédents romans, fut une bien piètre consolation pour la tendre Sophie. Elle avait perdu un ami précieux. Dans une lettre adressée à Mélanie Lemarcis, l'épouse de son cousin, elle dévoila l'étendue de son chagrin⁴⁹⁴. Elle y constatait la peine infinie qui résultait du décès de Devaines. Certes, dès le début de leurs relations elle avait eu conscience que l'âge et l'état de santé de son ami conduirait inéluctablement à une telle séparation, infiniment douloureuse. Mais elle se trouvait devant le fait accompli, essayant de se raisonner : « Je savais bien que j'étais destinée à ce malheur [...] Aussi ma peine est-elle bien plus profonde que vive. Je suis résignée, je ne murmure point [...] » Elle se sentait privée à la fois d'un père et d'un mentor : « Il étendait sa sollicitude sur ma vie entière : affaires, écrits, jusqu'aux moindres démarches de la société, il surveillait tout pour m'épargner un chagrin, pour prévenir une faute. » Sans doute sentait-elle que les bonnes âmes, jalouses de ses succès littéraires, avaient tiré prétexte de cette liaison pour jaser, aussi tenait-elle à réaffirmer, au fil d'une phrase, la totale transparence de ses rapports avec le vieil homme : « Et cette tendresse si vive et, quoi qu'on en ait dit, si pure, qu'il avait conçue pour moi, et qui remplissait si doucement ma vie, où retrouver jamais un pareil bien ? » Cette mort avait engendré un chaos moral, une vacuité intérieure, dont les dangers effrayaient Sophie : elle se trouvait confrontée à un gouffre : « Continuer ma même vie, et la continuer sans lui, me jetterait, j'en suis sûre, dans une mélancolie qui dégènerait en dégoût universel [...] » Seule la fuite pouvait la sauver de cet abîme. Elle avait songé à la Suisse : un pèlerinage dans la patrie de Rousseau, ce beau

⁴⁹⁴ *Cor.*, page 352.

pays où vivait Mme de Charrière, lui paraissait idéal pour se ressourcer ; n'avait-elle pas depuis longtemps rassemblé une documentation précise (pour reprendre un terme actuel), demandant à Maradan, comme nous l'avons vu, *Le Voyage en Suisse*, par William Coxe : quoi de plus romantique que le spectacle de ces cimes couronnées de nuages orageux, des mers de glace prisonnières des vallons ? Le peintre Caspar-David Friedrich a donné de splendides représentations de scènes qui, à cette époque précise, viennent meubler le paradigme esthétique, suggèrent que l'âme humaine ressent un impérieux désir d'éther, d'espace et d'infini. La contemplation de la Nature semble devenir le refuge du paradigme religieux puisqu'elle devient un moyen d'accéder à Dieu, non au travers de la raison, mais au travers d'une sensibilité que la réalité politique a rejeté du domaine social, banni aux marches de la Cité. Sophie se met à envisager un séjour en Suisse en compagnie du brave André Cottin qui s'est proposé comme guide. Les préparatifs sont en bonne voie. Las, le jeune homme fait défection au dernier instant ! Ce projet avorté, le besoin impérieux de fuir se faisait sentir avec la même acuité.

Nous avons vu que l'absence de Julie posait un problème de datation : pour notre part, nous avons suggéré, sur la foi d'une lettre, qu'elle a séjourné à Nice, le temps de se remettre de sa courte maladie, puis est revenue, reprendre sa place à Champlan. L.-C. Sykes, le meilleur biographe de Mme Cottin, n'est guère explicite à ce sujet : un fait est assuré, au printemps de l'année 1803, Julie se trouve à Paris, en compagnie de son mari, le vieux M. Verdier. L.-C. Sykes suggère qu'elle est revenue de Tonneins en sa compagnie. Il faut donc supposer que durant son absence Julie a voyagé de Tonneins à Nice (ou le contraire), qu'elle s'est réconciliée avec son irascible époux : est-elle revenue en sa compagnie après une si longue absence qu'elle paraît bien peu plausible si l'on considère les liens profonds qui l'unissaient à sa cousine ? Sont-ils

revenus à Paris, assez rapidement ? Julie, réconciliée avec son époux, est-elle revenue la première ? Voilà autant de questions qui ne sont pas clairement résolues pour le moment. Il semble douteux, cependant, que Julie se soit absentée au-delà de six mois. Aussi est-il vraisemblable qu'elle ait rencontré Devaines. C'est elle, par ailleurs, qui a recopié toute la correspondance de ce personnage, presque religieusement, ce qui laisse supposer que le souvenir de cet homme lui était cher, non seulement au travers de sa cousine...

M. Verdier, pour sa part, semble guéri des désordres psychologiques dont la cause essentielle, à notre avis, provenait de son incarcération sous la Terreur. La France a désormais retrouvé une stabilité sociale grâce à Bonaparte et l'ordre y règne à nouveau ; l'Empire n'est point encore proclamé mais les structures de pouvoir qui le caractériseront sont en train de se mettre en place. Les routes sont redevenues sûres, la situation des individus s'est améliorée : celle des émigrés se trouve réglée. Un nouvel état d'esprit règne qui rend ses droits à la vie. Verdier voudrait montrer ses filles à ses amis et parents de Tonneins ; la cellule familiale, détruite par les événements, se restructure. Souhait de vieillard aussi, car Verdier n'est plus de prime jeunesse : ce voyage au pays natal représente quelque chose d'essentiel pour lui. L'ultime bonheur. L'impression de donner un point d'orgue à son existence, d'en montrer à tous l'accomplissement, au travers de ses enfants et de l'harmonie de son ménage. Sophie, qui ne veut plus quitter sa chère Julie, s'enthousiasme pour ce projet : revoir les paysages de son enfance, lieux de ses souvenirs les plus doux, n'est pas sans charmes ; à cette époque, les sauvages Pyrénées concurrencent les Alpes suisses et, comme le prouve abondamment l'iconographie, attirent déjà une foule de touristes hardis. Or, ces montagnes sont toutes proches de Tonneins. Autrefois la jeune Sophie les avait franchies avec son époux en quête d'un asile à l'étranger. Voilà ce qui détermine Mme Cottin : d'ultimes

démarches permettent de trouver une place à la troisième fille de Julie, Mathilde, dans une pension de Versailles (sans doute est-elle jugée trop jeune pour une pareille aventure) ; la mairie de Champlan délivre le nécessaire passeport le 4 mai 1803. C'est le départ, enfin. Le séjour durera longtemps : Mme Cottin et sa cousine ne retrouveront pas Champlan à l'automne, comme prévu initialement, mais durant l'été suivant.

La petite troupe a atteint Tonneins vers la fin mai, profitant de chaque étape pour visiter des sites célèbres : « Nous avons été respirer l'air de la chevalerie dans l'antique château d'Amboise , nous avons gémi sur les ruines de divers célèbres monuments ⁴⁹⁵», racontera Sophie qui, à l'instar de ses contemporains, partage le goût romantique pour les ruines et s'intéresse au Moyen Âge qui servira de cadre à son prochain roman. C'est s'inscrire dans le feuillet de réceptivité de cette époque que de se tourner vers l'Histoire : cette caractéristique est primordiale et témoigne chez Mme Cottin d'une parfaite adéquation aux thèmes qui sont en train d'investir le champ littéraire. Certes, considérer Amboise comme un château médiéval peut sembler anachronique : mais ni Scott, ni Michelet, ni Viollet-Le-Duc n'ont encore donné les assises nécessaires à l'étude scientifique de cette période. L'honorable Michaud est un précurseur en ce domaine dont nous mesurerons l'influence sur les écrits de Sophie Cottin. Mais pour l'heure Michaud a d'autres amours en tête ; l'attachement de Sophie pour Devaisnes lui a fait rechercher un autre objet. Joubert, le 5 juillet – date à laquelle Sophie court les routes – écrit au poète Chénedollé : « Pardonnons à ce pauvre Michaud, il m'a avoué que sa tête était obsédée par Mme de Krudener. Il avait samedi, rendez-vous avec elle, il s'en souvint tellement bien qu'il vous oublia, m'oublia et oublia le

⁴⁹⁵ *Arnelle*, page 143.

monde entier... Ce Michaud ne dit jamais tout ; je trouve qu'il ressemble assez à un bouillon froid. Assez bon, assez onctueux, peut-être même assez substantiel (en affaires), mais il n'a pas l'apparence d'un solide.⁴⁹⁶» – Portrait peu amène d'un personnage pourtant attachant et qui a la malchance d'être tombé dans l'oubli parce qu'il eut le défaut d'être un précurseur.

Les jeunes Delphine et Élisa remportent un franc succès dans la société tonneinquoise et Sophie en fait part à Mme de Pastoret avec laquelle elle ne manque pas de conserver des relations épistolaires : « M. Verdier est si fier de pouvoir montrer ses filles, Mme Verdier si fière de leurs succès, Delphine et Éliza si charmées de tant de parties de campagne, de bals dont elles sont les reines, et tous nos anciens amis, si tendres et si reconnaissants de ce que nous sommes revenus les voir, que si mon coeur au milieu de tant de biens n'avait pu être content, il m'aurait donné bien mauvaise opinion de lui.⁴⁹⁷» Sophie, qui s'est attelée à son quatrième roman – le livre le plus ambitieux, le plus difficile, de son oeuvre : *Mathilde* – cherche à conserver l'anonymat ; à ces bals où elle accompagne ses nièces, elle se fait passer pour leur gouvernante. Mais sa célébrité est telle qu'on la reconnaît parfois à un simple détail, connu du public : la robe de soirée couleur feuille morte qui la caractérise, par exemple. Alors, on la fête, un cercle se forme. L'anecdote en dit long sur l'immense prestige dont jouit la romancière et sur la notoriété que lui procurent ses succès littéraires ; le pathétique dont elle a fait le ressort de ses oeuvres est un élément où se reconnaissent les contemporains.

Tonneins était le berceau de l'amitié des deux cousines, le lieu de ces nuits propices aux rêveries durant lesquelles les chants des bateliers

⁴⁹⁶Cité par G.Castel-Çagarriga, *art.cit.*, page 131.

⁴⁹⁷*Arnelle*, page 145.

berçaient les illusions, les promesses d'un avenir qui paraissait se dessiner radieux : les années avaient passé. Que restait-il ? La célébrité, certes, mais aussi la présence constante d'une fatalité qui semblait accompagner chaque pas de Sophie, suivre ses traces comme un animal familier. Tous ceux pour lesquels elle avait ressenti quelque sentiment, avec lesquels la jeune femme avait espéré trouver quelque bonheur, avaient disparu. La solitude était son lot depuis longtemps. Quelles compensations pouvait-elle désormais attendre de la vie ? Le climat du midi, cette affection dont on l'entoura, ces fêtes où elle sut se départir de sa réserve naturelle, tout cela lui donna davantage d'assurance. Avant la fin de juillet, les deux cousines, abandonnant M. Verdier à Tonneins, partirent avec les deux filles pour Bagnères-de-Bigorre ; la santé de Julie tout autant que celle de Sophie devaient bénéficier de cette cure dans une station thermale réputée. Pour P. de Gorsse⁴⁹⁸ ces lieux, qu'il décrit comme une « succursale de la capitale », offraient des plaisirs mondains qui, à notre avis, n'étaient pas ceux, précisément, que recherchait la romancière :

« Les tripots étaient achalandés et on y jouait gros jeu : "On voyait les parvenus de la fortune donner la main à de grandes dames et les mener souper à la campagne dans des voitures somptueusement attelées. De jeunes montagnardes, frisées et poudrées, poursuivaient publiquement de leurs agaceries de grands faquins de laquais." Merveilleuses et muscadins s'y adonnaient aux jeux de l'amour et du hasard ; plaisirs, bonne chère, champêtres équipées occupaient les loisirs que laissait la cure. »

Le prétexte d'une cure était excellent pour se fixer en ce lieu idéal dont Arnelle décrit les beautés d'une plume qui n'est pas sans évoquer le ton du guide touristique :

« Bagnères étend sur la rive gauche de l'Adour ses maisons blanches coiffées d'ardoises, se détachant sur la verdure des jardins. Elle s'adosse aux premiers contreforts, le Bédât, le Monné, dont la masse rocheuse est

⁴⁹⁸P. de Gorsse, *art. cit.*, page 110.

maintenant voilée d'un manteau de hêtres. Le soleil a disparu depuis longtemps derrière leurs sommets, baignant d'une ombre froide les allées Maintenon à mi-hauteur, qu'il réchauffe encore la partie opposée de la vallée. De là le panorama s'agrandit du massif de Lhéris avec son célèbre casque de pierre. Au fond se dresse la haute montagne, l'Arbizon, le Pic du Midi qui domine la chaîne dentelée, séparant la vallée de Lesponne, de Barèges et de Saint-Sauveur. C'est dans ses flancs hérissés de sapins, que dort le lac de Peyralade, émeraude dans sa coupe de granit rose, et aussi le lac Bleu, le plus grand et le plus profond des Pyrénées. À droite, le Montaigu profile sur le ciel sa cime élancée et ses neiges presque aussi éternelles que celles du Pic. Dans la plaine émaillée de villages groupés autour de leur clocher neuf, le camp de César sur la route de Tarbes semble en garder l'entrée, et l'horizon s'éloigne dans un lointain bleuâtre qui rappelle la mer. La vallée de Campan, avec ses cabanes aux toits moussus, se relève au milieu de bouquets d'arbres et de tapis de velours vert jusqu'à la ligne sombre des forêts de Hount-Blanquo. Tout au bas, l'Adour roule, en des rives calmes, les débris de rocs arrachés des hauteurs de ses sources, qu'il amène en bonds désordonnés au travers des cascades du Tourmalet et de Gripp, en conservant jusqu'à Bagnères ses allures de torrent. Mais la promenade favorite des Bagnerais est le Bédât, dont le versant méridional se dore au printemps de touffes de narcisses jaunes, de tulipans sauvages. Suivant une tradition immémoriale, les habitants de la ville vont les cueillir le lundi de Pâques. ⁴⁹⁹»

C'est dans ce cadre enchanteur que Mme Cottin s'installa avec sa cousine dans un appartement de six pièces. La maison, située sur la place d'Uzer, appartenait à une famille réputée, celle des Soubies. Son propriétaire, le commissaire national du Tribunal de l'Adour, François-Marie Soubies, y résidait également, avec sa femme, quatre enfants en bas-âge et une soeur célibataire, âgée de quarante-deux ans, Fanny. Cette dernière conquiert facilement l'amitié de Sophie.

La veine poétique de notre écrivain pouvait se donner libre-cours car les paysages se prêtaient admirablement à la rêverie et à l'inspiration, l'âme sensible retrouvant en ces espaces sa patrie naturelle, source de plénitude ; au sein de ces montagnes, l'oeil

⁴⁹⁹ *Arnelle*, pages 147-149.

percevait différemment le monde, passant de la vision horizontale du citadin à une vision verticale, étagée des cimes enneigées aux plus basses vallées. Cette vision, tour-à-tour ascendante et descendante, mettait l'âme en communication directe avec la transcendance, c'est-à-dire avec la divinité car elle donnait à voir les degrés, sorte d'échelle de Jacob, d'un univers régi par le divin. Ces sensations merveilleuses, Sophie aurait voulu les faire partager à André Cottin, resté à Guibeville. Aussi lui dépeignait-elle le sublime panorama où l'esprit retrouvait une pureté originelle :

« Mais ce qui fait l'objet de mon envie, c'est une cabane située sur le sommet d'un pic verdoyant et dont le toit azuré perce à travers les massifs de tilleuls ou de châtaigniers ; une cascade jaillit auprès, un sentier tournoyant y conduit, et plus bas une fileuse en capuchon rouge conduit ses vaches dans de gras pâturages. Il me semble que s'il y a du bonheur sur la terre, il doit se trouver dans ces charmantes solitudes⁵⁰⁰ »

Le monde visible se muait en composition picturale, en tableau saisi sur le vif par un regard avide de sensations pures, ensemble d'objets naturels, colorés et remarquables, qui, se fondant, engendraient, par échange réciproque d'informations, un spectacle harmonieux. Que l'on était loin ici des passions cupides agitant les méprisables coeurs !

« On se tourmente à Paris pour avoir de l'argent pour acheter son plaisir, ici il se trouve sans frais et sans peine. À une demi-lieue de Bagnères, à l'entrée de la vallée de Campan, une femme ruinée est venue s'établir avec son mari et sa nombreuse famille ; à l'aide d'une source abondante et vive, ils ont construit un moulin à soie, un moulin à bled, un moulin qui blanchit le fil et la toile ; ces établissements les occupent et les font vivre en grande abondance. Leur maison est propre et jolie, leur jardin plein de fleurs, de légumes et coupé de ruisseaux ; un peu plus loin, ils pêchent des truites dans un bassin naturel et limpide dont la source vient d'une profonde grotte de marbre blanc, où on entre à travers des guirlandes de fleurs sauvages et des festons de lierre. Ils sont

⁵⁰⁰ *Arnelle*, page 152.

encore riches d'un beau verger, de plusieurs prairies et d'un groupe de cinquante arbres, les plus magnifiques que j'aie vus de ma vie.⁵⁰¹»

Sophie nourrit toujours les mêmes illusions, celle d'un paradis retrouvé, d'un Éden pacifique, où des mains industrieuses recomposent une société à la mesure du monde, où l'autarcie est le maître-mot, où l'homme profite des fruits de la nature, très loin de ces cités perverses par le luxe et le jeu social, là où la vanité et la corruption règnent sans limites.

En cela, si elle s'inscrit dans la lignée rousseauiste, elle témoigne aussi du besoin intime d'arrêter le cours du temps, la fuite des années, de trouver enfin son repos, une quiétude méritée : tant de malheurs, de deuils, liés à la folie collective, aux bruits et aux fureurs de l'Histoire, et rien, nul hâvre, aucun point fixe. Ces vallées, qui, au fil des mois, offrent le spectacle renouvelé des saisons, communiquent à l'âme l'idée de l'éternité ; à flanc de pente, les eaux courent, si fraîches en été, presque tièdes à la mauvaise saison ; des églises construites en pierre franche, rustiques, offrent leur refuge à celui qui y vient bénir la divinité de tant de grâces prodiguées à profusion. Sophie va à Salut suivre sa cure. La source jaillit dans une gorge encaissée où tombent de petits torrents qui courent vers les prés riants des alentours. On accède à la source par un parc planté de tilleuls et de platanes. Dans les files de buveurs on devise en attendant son tour. Le soleil joue sur les parterres fleuris, sur les murs rocheux qui surplombent la station thermale. Sophie se plonge dans une vaste baignoire de marbre jaune jaspé où un dauphin de marbre noir crache un jet liquide bouillonnant ; les eaux ferrugineuses naturellement tempérées apaisent les douleurs, calment les nerfs. Ce sont ensuite des excursions par les chemins pentus, le

⁵⁰¹ *Arnelle*, page 153.

grand air des cimes, le charme des paysages. Telles sont les occupations de la jeune femme et de sa cousine. Le soir, la maison de la place d'Uzer se remplit à mesure que la nouvelle de la présence de la romancière à Bagnères se répand ; tous les beaux esprits accourent. M. de Jaula, parent des Soubies, ancien maire de Bagnères - Ramond de la Carbonnière, écrivain, ancien secrétaire du cardinal de Rohan - le comte Russel, le *Saussure*⁵⁰² des Pyrénées - les docteurs Dumoret et Borgella - le peintre Jalon - les frères *de Ségur* : l'aîné avait accompagné La Fayette en Amérique et le cadet, ancien maréchal de camp, se vouait aux lettres - le jeune comte Molé, futur pair de France - le chevalier de Parny, poète fort réputé à cette époque - le consul général d'Espagne à Paris, le très noble Don José de Lugo et son frère Stanislas qui avait épousé la comtesse de Montijo⁵⁰³ - le gendre de cette dernière, Palafox, marquis de Lazan. Cette liste suffit à montrer quel intérêt suscitait la présence de Mme Cottin dans la célèbre ville thermale. Elle serait incomplète si l'on n'y ajoutait pas le nom de cet étrange personnage auquel Michel Baude a consacré sa thèse, le philosophe Pierre-Hyacinthe Azaï dont le rôle dans la vie de Sophie Cottin allait être de la plus haute importance.

5. Le philosophe ridicule :

Pierre-Hyacinthe Azaï était né à Sorrèze dans l'Aude, au pied de la montagne Noire. Il avait vu le jour le 1^{er} mars 1766, quatre années avant Sophie. Son père, musicien médiocre, qui enseignait cette discipline au collège des Bénédictins, eut le malheur de perdre sa

⁵⁰²Le géologue Horace-Bénédict de Saussure qui fit l'une des premières ascensions du mont Blanc en 1787.

⁵⁰³La grand-mère de l'Impératrice Eugénie.

femme alors que son fils n'avait que deux ans et demi. L'enfant passa donc ses premières années, de 1772 à 1782, dans le collège où exerçait son père, s'intéressant à la nature, aux sciences, et apprenant le violon, instrument qui, durant sa vie entière, sera sa consolation. A seize ans, il partit rejoindre son père à Toulouse : ce dernier s'y était remarié, mais vivait dans une telle gêne que l'adolescent préféra se tourner vers l'état ecclésiastique auquel semblait l'avoir prédestiné une enfance où il n'avait connu que l'ambiance sinistre d'une pension et la présence des religieux. Il souhaitait se faire Chartreux, mais il ne put entrer que chez les Doctrinaires où il fit son noviciat ; or, les frères de la Doctrine Chrétienne s'aperçurent vite du peu de solidité de cette vocation et l'évêque, bon enfant, lui rendit sa liberté. Son père voulut alors lui faire faire une carrière de magistrat, mais Pierre-Hyacinthe était trop instable, trop épris d'idéal pour se laisser enfermer dans une telle carrière : il avait pris goût à l'espace et au grand air ; le jeune homme se fit agréer comme organiste à l'abbaye de Villemagne, près de Béziers. Sa réflexion personnelle l'avait amené à embrasser des idées conservatrices, à se méfier idées nouvelles ; était-ce la fréquentation constante des ecclésiastiques qui lui faisait tant priser le passé, l'ordre, les valeurs morales ? Méditatif et solitaire, il aimait par dessus tout les sentiments qu'inspire la nature, cette religiosité ambiguë que provoque la contemplation des spectacles grandioses. Homme aux semelles de vent, il se prit à parcourir les sentiers, prisant par dessus tout ces longues promenades qui lui permettaient de se sentir près du Ciel, libre de soucis matériels. Sorte de Julien Sorel avant la lettre, mais d'un genre austère, il quitta les moines pour une place de précepteur à Saint-Gervais, dans le Languedoc. Le châtelain, M. du Bosc, avait remarqué ce naïf adolescent sérieux et lasoer de ce gentilhomme, la baronne Séré de Rivière(s), éprouva aussitôt pour lui une forte sympathie. Cette dernière devait rester une amie fidèle et prodiguer ses conseils au

philosophe, toute sa vie durant. Azaï s vécut dans cette compagnie jusqu'à ce que la Révolution vienne disperser les membres de cette famille aristocratique. Lui-même trouva refuge chez son père, en 1791, à Bagnères-de-Bigorre ; celui-ci en était à son troisième mariage. Pierre-Hyacinthe se mit à parcourir les sentiers : le spectacle de cette nature primitive le bouleversait ; la société humaine semblait vouée à l'horreur et au mal, au meurtre et à la corruption. Azaï s conçut une explication du monde physique et moral. Après le 9 thermidor (27 juillet 1794) il devint un temps secrétaire général du district de Bagnères. C'était la période où les royalistes relevaient la tête et fondaient de nouvelles espérances. Mme de Rivière, sa protectrice, lui trouva un poste de directeur de pensionnat à Gaillac, puis à Albi. La publication d'une brochure, *Le Législateur de l'an V*, eut un effet des plus malheureux : le 18 fructidor (4 septembre 1797) le retournement imprévu de la situation politique le désigna comme ennemi de l'État ; à l'instar de Michaud, Azaï s se retrouva sur la liste des proscrits condamnés à la fameuse « guillotine sèche ». Ses amis lui trouvèrent des cachettes et il put échapper ainsi à la déportation en Guyane. D'abord il se réfugia chez un ingénieur de Tarbes, puis à l'Hôpital, chez les soeurs de la Charité, dans une soupente ; il s'occupait des registres des religieuses et commença à tenir un journal. Durant dix-huit mois, terré le jour, ne sortant que la nuit, Pierre-Hyacinthe s'abreuva de pieuses lectures : François de Sales, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon. La spiritualité du XVII^e siècle alimenta ainsi les réflexions que provoquaient en lui d'autres lectures, scientifiques celles-là. Le système génial que le jeune philosophe avait entrevu, durant ses longues rêveries méditatives en montagne, prit corps enfin.

Azaï s élaborait sa théorie : *Des Compensations dans les destinées humaines*. Cela allait gérer toute sa vie personnelle, lui servir à supporter les innombrables vicissitudes de l'existence, avec sérénité et courage.

Peu favorisé par le sort, Pierre-Hyacinthe avait acquis la certitude que le Créateur était d'une parfaite justice avec ses Créatures, que dans sa balance divine, la part du malheur équilibrait parfaitement celle des injustices et des souffrances ; aussi, se réjouissait-il d'avoir eu à subir autant de disgrâces et de peines durant cette brève existence. Il s'appliquait de façon jubilatoire à détailler tous les malheurs qui l'avaient accablé jusqu'à ce jour ! La théorie des compensations lui permettait de calculer l'immense quantité de bonheur thésaurisé avec avarice par Dieu ; tôt ou tard, cela allait lui être restitué comme un héritage consigné à un banquier honnête – et avec des intérêts dont il n'osait évaluer l'étendue. Cette perspective seule suffisait à lui donner le vertige...

En 1800, Pierre-Hyacinthe, après un court passage à Saint-Sauveur, opéra un retour discret à Bagnères. Il trouva une autre protectrice, Fanny Soubies qui, comme Mme de Rivière, éprouva une vive sympathie pour ce naïf rêveur dont l'enthousiasme débordant et le lyrisme naturel allaient parfois jusqu'à l'extravagance. Les femmes se trouvaient souvent irrésistiblement attirées par cet étrange individu : cela était arrivé avec deux jeunes religieuses dont il avait failli s'éprendre, puis, à Tarbes, avec deux autres jeunes filles auprès desquelles il avait joué un rôle ambigu. Vieille fille, Fanny Soubies espéra trouver un mari en Azais. À vrai dire, celui-ci ne s'intéressait à elle que dans la mesure où, grâce à sa fortune, elle aurait pu le mettre définitivement à l'abri du besoin ; Pierre-Hyacinthe rêvait de pouvoir consacrer toutes ses énergies à son oeuvre. Il avait certes retrouvé des fonctions de précepteur et consacrait ses temps libres à ses chères promenades. De son passage à Saint-Sauveur, il avait rapporté le manuscrit d'*Un mois de séjour dans les Pyrénées*⁵⁰⁴ consacré aux

⁵⁰⁴Publié en 1809.

descriptions des montagnes. Cela suffisait à faire illusion dans ce microcosme, loin de Paris, dans le salon des Soubies où, nous l'avons vu, les beaux esprits du temps, en villégiature, venaient chercher l'agrément d'une conversation.

Il se trouve qu'un tendre sentiment s'établit entre Pierre-Hyacinthe et Sophie. On évoque souvent l'existence décosue et le comportement bizarre d'Azaïs pour s'étonner de cette réciproque attraction ; Michel Baude, étudiant le journal intime du philosophe, remarque avec beaucoup de justesse qu'un trait important de ce caractère était la timidité⁵⁰⁵. Cela revient à toucher du doigt l'élément commun qui rapprocha Sophie et Pierre-Hyacinthe ; discrets et embarrassés, silencieux, ils souffraient d'un identique complexe. Au sujet d'Azaïs, Sophie Cottin notait fort pertinemment : « J'aime beaucoup à l'entendre dans certains moments, mais dans la société, où il parle peu et mal, il m'est tout-à-fait indifférent de le rencontrer.⁵⁰⁶ » Remarque significative dans la mesure où elle donne la mesure du potentiel d'effacement de ces deux êtres. Qu'on leur manifestât une quelconque bienveillance et chacun de ces deux personnages pouvait s'animer, discourir, faire preuve de qualités telles que l'assistance, éperdue d'admiration, applaudissait, charmée. En terrain inconnu, leur mine s'assombrissait, leur démarche était empêtrée, tant qu'ils n'avaient pas reçu l'approbation du groupe. Pour Sophie, cela tenait davantage à l'intériorisation d'un habitus féminin car son éducation lui avait inculqué qu'une femme de qualité se devait d'être discrète et réservée. D'où une certaine affectation dont elle se départissait avec difficulté. Azaïs, orphelin de mère, n'avait côtoyé que des religieux. Petit, le visage grêlé, pompeux, renfermé, il pouvait changer de manière météoritique et tomber dans l'excès contraire, devenant

⁵⁰⁵ Michel Baude, *Le Moi à venir*, Paris, Klincksieck, 1993, pages 51-54.

insupportablement bavard, mobile jusqu'à l'agitation : soulignons que le paradigme social de l'époque admet facilement ces attitudes vaticinatoires que nous jugerions délirantes et qui étaient souvent perçues, en ce temps-là, comme les traits du génie.

Les biographes de Sophie Cottin ont fait preuve de beaucoup de sévérité à l'encontre d'Azai lorsqu'ils jugent doté d'une « âme bourgeoise et vaniteuse » (Arnelle) ou d' « une forte dose d'égoïsme et de vanité » (L.-C. Sykes) ; sans conteste, le personnage était profondément imbu de lui-même, mais comment pourrait-il en être autrement en un temps où les esprits qui se distinguaient tant soit peu de la masse amorphe se sentaient élus, et aspiraient à une reconnaissance de leurs pairs, sinon de l'Humanité ? Si un Chateaubriand manifeste d'identiques défauts, le fait d'avoir réussi lui épargne le ridicule qui entache la destinée de Pierre-Hyacinthe, éternel perdant. Épigone de Jean-Jacques, éduqué dans les sucreries d'un catholicisme crispé*, Azai s'épouse une idéologie – rétrograde, voire réactionnaire – qui se trouvera invalidée, totalement évacuée du champ littéraire, après 1850. Pour le jauger correctement encore faut-il chausser les bésicles du temps, c'est-à-dire se placer dans le feuillet de réception où se développent son oeuvre et sa pensée. Pour Mme Cottin, les aspects romanesques de l'existence de Pierre-Hyacinthe ne pouvaient manquer de paraître séduisants : nouveau Diogène mâtiné d'« homme sauvage », il avait « demeuré de longues époques seul dans une caverne », mimant physiquement le mythe platonicien ; d'un tel séjour au désert ne pouvait surgir qu'un homme renoué, ayant accédé aux vérités cachées, prophète et illuminé. Désormais, Pierre-Hyacinthe entretenait des rapports avec l'invisible, passant ses nuits à « méditer sur le plus haut pic du midi⁵⁰⁷ » devenu son

⁵⁰⁶ *Cor.*, page 355.

⁵⁰⁷ *Sykes*, page 57.

Sinaï ... Sa parole enflammée signalait qu'il avait été touché par un doigt invisible ; il suffisait de le mettre devant les gouffres et les sommets pour le rendre loquace : « Sur le haut de la montagne, en face de la nature, son éloquence s'enflamme, sa tête s'exalte [...] et quand il traite les sujets si grands de Dieu et de l'immortalité de l'âme, son ton a quelque chose d'irrésistible. » L'enthousiasme de Sophie trouve à s'exercer en direction d'un personnage qui semble appartenir à un autre univers ; elle éprouve de la sollicitude pour cet être qui n'a pas les pieds sur terre.

Ce génie paraît promis à un avenir mirifique ; à l'instar de Jean-Jacques, sorti du peuple, il a construit, dans la plus totale des solitudes, un vaste système philosophique destiné à éclipser toutes les ingénieuses constructions du cerveau humain depuis l'Antiquité – avec constance et un héroïsme digne d'admiration. Tout naturellement, il lui suffira de paraître dans la Capitale pour occuper une place éminente dans le champ culturel et aller s'asseoir sur « le trône vacant » du philosophe maître de son siècle !

L'on peut trouver d'autres raisons à l'engouement de Mme Cottin pour ce chétif intellectuel : bon musicien, cet Orphée de salon la charme par un art qu'elle chérit par dessus tout. Jouant du violon et du piano, Azais composait des romances et des symphonies. De plus, Sophie s'intéressait de manière étroite à ce qui relevait du plan philosophique ; les idées morales, métaphysiques et une réflexion religieuse approfondie, occupaient ses pensées. *Mathilde* est un roman où ces problèmes éthiques ont une importance capitale. Le champ culturel était favorable à de tels débats car Bonaparte s'employait à réconcilier la République avec la Religion, persuadé qu'il était qu'on ne pouvait construire l'unité de la Nation contre une large partie de la population encore attachée à ses croyances. Chateaubriand le dit bien dans la *Préface* qu'il ajoute au *Génie du Christianisme* lors de la réédition de son ouvrage en 1826 : « Les fidèles se crurent sauvés par l'apparition d'un livre qui

répondait si bien à leurs dispositions intérieures : on avait alors un besoin de foi, une avidité de consolation religieuse, qui venait de la privation même de ces consolations depuis de longues années. ⁵⁰⁸»

Or, le manuscrit que Chateaubriand portait sous le bras le 8 mai 1800 en débarquant à Calais venait d'être publié le 14 avril 1802, juste après la signature du Concordat ; le plan politique intervenait directement dans la publication, on le sait, puisque l'oeuvre du génial vicomte, soutenue par le « ministre de la culture » de Bonaparte, Fontanes, s'inscrivait dans un projet global de prise en main du champ religieux. La sensibilité qui se manifeste au coeur du feuillet de réception pour ce qui relève de la religion est un facteur précis, repérable, et lié intimement à l'horizon d'attente du public ; rétrospectivement, en 1826, Chateaubriand perçoit cette caractéristique comme liée au moment historique – il n'a point tort ! Un jugement de la duchesse de Broglie, formulé dans une lettre, le 22 août 1820, indique dans quelle désuétude sont tombées les représentations mentales de la génération précédente : « Je relis le *Génie du christianisme*. Cela me semble bien l'oeuvre la plus frivole, la plus légère qu'on puisse lire. C'est le produit d'une société toute factice et il n'y a rien pour une âme sérieuse... ⁵⁰⁹» Nous constatons ici combien le paradigme social s'est modifié entre le début du siècle et la Restauration, jusqu'à faire paraître factices les oeuvres qui, lors de leur publication, étaient parfaitement en adéquation avec le feuillet de réception. Chateaubriand, comme Sophie Cottin, subit cet effet de délitement, de désaffection. La pensée d'un Azai s perd son apparente absurdité si on consent à la prendre en compte en fonction de la sensibilité particulière de ses contemporains, des objets qui sont au centre immédiat de leurs investigations.

⁵⁰⁸ *Le Génie du christianisme*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, page 44.

⁵⁰⁹ *Le Génie du christianisme*, page 21 (Introduction de Pierre Reboul.).

Mélanie Lemarcis, l'épouse du cousin diligent, est la première informée de la rencontre avec Azaï s; durant le mois d'août 1803, Sophie lui adresse plusieurs lettres. Pierre-Hyacinthe y est présenté en les termes que nous venons d'exposer : « En un mot, souligne Sophie en évoquant son amitié pour Azaï s, l'homme qui l'inspire ayant des moeurs plus pures, des principes plus religieux et une morale plus austère, doit me communiquer de meilleures pensées.⁵¹⁰» Paradoxalement, si Sophie fait un éloge démesuré des capacités morales et intellectuelles d'Azaï s, elle relève l'absence de prestance de celui-ci : « l'impression qu'il me fait [...] est nulle.⁵¹¹» Le philosophe, toutefois, parvient à l'éblouir en lui faisant lire ses aventures : « Il m'a confié l'histoire de sa vie en 47 petits volumes ; j'en ai dévorés 19 : l'intérêt, la curiosité me poussent avec une inexprimable vivacité. »

Sans doute s'agit-il du premier journal d'Azaï s perdu en grande partie, dont une copie, comme l'indique Michel Baude⁵¹², se trouve à la Bibliothèque de l'Institut, à Paris. Le texte qui a été conservé ne commence que le 20 mai 1799, à la date où, traqué par la police du Directoire, le philosophe se cache à Tarbes. Sans aucun doute Sophie eut-elle accès à l'intégralité de ce manuscrit, qui commençait en fait le 4 septembre 1798 (18 fructidor an VII) et s'ouvrait peut-être par des généralités concernant les origines de Pierre-Hyacinthe.

⁵¹⁰ *Cor.*, page 355.

⁵¹¹ *Cor.*, page 356.

⁵¹² *Op.cit.*, page 31. Le mérite revient à Michel Baude d'avoir étudié le second journal d'Azaï s déposé à Sorèze et d'avoir ainsi fait connaître la figure de ce personnage surprenant. Cet étrange journal en dit long sur les structures mentales de Pierre-Hyacinthe. Entre 1811 et 1844, Azaï s s'applique à tenir avec application le journal de chaque journée de l'année : il établit ainsi des éphémérides qui lui permettent de rapprocher les événements d'un même jour, de les comparer et d'en déduire des éléments qui informent et confirment sa théorie des *Compensations*. Le 31 décembre 1810, Azaï s met en place le fonctionnement de son « journal des anniversaires » et, dans ce texte, fait allusion à son amitié pour Fanni (Fanny Soubies).

Après Mélanie, ce fut au tour d'André Cottin de recevoir les confidences de Sophie. Azaï sfaisait des progrès graduels dans l'estime de la romancière :

« La première fois que cet homme me parla de son système, c'était sur les bords d'un torrent à l'ombre des sapins ; il s'exprima avec une chaleur, une éloquence si extraordinaire que je fus émue de surprise et d'admiration, et que je ne pus m'empêcher de m'écrier que s'il n'était pas un insensé, il était un homme sublime. Depuis, je l'ai vu souvent, et chaque fois m'a confirmée dans cette dernière opinion ; je n'ai point été initiée encore dans le secret de la grande science universelle, mais il m'a fait lire toutes les réflexions qui l'y avaient amené, et je ne connais que Pascal qui ait d'aussi belles pensées et qui les exprime avec cette noble simplicité.⁵¹³»

Leurs liens se renforcèrent si rapidement qu'Azaï s servit de guide à Sophie dans de longues promenades où il dévoila enfin ses vues sublimes : dans l'univers chaque être contribuait au plan de Dieu en se perfectionnant pour mériter l'immortalité par la sagesse ; les âmes vicieuses chutant de degré en degré retombaient dans le néant de l'incréé ; en revanche, les âmes vertueuses s'incarnaient selon un mouvement ascendant, sur diverses planètes successivement, jusqu'à atteindre le bonheur. Les forces qui géraient l'univers, *expansion* et *concentration*, s'équilibraient parfaitement : la Création était en somme une gigantesque balance, en équilibre – l'oeuf de Colomb pour tout dire ! En lisant certains passages des écrits d'Azaï s, l'on peut imaginer de quelle manière, emporté par une fièvre d'éloquence, il pouvait, sur le ton aigu du fausset, subjuguier Sophie Cottin ; les accents de sa voix roulés par l'écho rebondissaient des murailles granitiques jusqu'au fond des torrents, comme en un vaste théâtre antique : « cette loi de succession, de retour, d'équilibre, embrasse nécessairement tout ce qui, n'étant pas éternel, s'accroît, s'arrête, se dégrade et se détruit. Ainsi, le sort

⁵¹³Arnelle, page 169.

des sociétés humaines, et plus généralement encore, de toutes les institutions humaines, est figuré par le sort des individus. Pour l'observateur attentif et impartial, la loi des compensations est la clef de l'histoire.⁵¹⁴» Julie, pour sa part, se moquait volontiers de ce nain⁵¹⁵ morne atteint de logorrhées soudaines qui, à l'évidence, lui paraissait fou ; cette douce monomanie se devinait bien trop facilement dans les phases d'exaltation du bonhomme chez lequel le pathologiste moderne devinerait aisément une tendance maniaco-dépressive. Pour Sophie, il en allait autrement. Pierre-Hyacinthe était de la même trempe que Pascal et Rousseau. Digne d'occuper une place égale aux regards de la Postérité... André ne s'en laissa pas conter et répondit sur un ton aigre et négatif : le rustre qui tentait de s'insinuer dans les bonnes grâces de Sophie n'en attendait-il pas un quelconque bénéfice ? Sophie se récria : « Non, cet homme n'est ni un fou, ni un insensé, mais un homme sage et raisonnable...⁵¹⁶» Cela revenait à contredire le jugement de Julie ; suivait un long panégyrique où Sophie égrenait la biographie de Pierre-Hyacinthe :

« Né sans fortune, dans une classe peu élevée, mais avec une grande fierté et indépendance d'âme, un talent supérieur et des passions vives, il a su être juste au milieu de cette grande agitation révolutionnaire, il s'est toujours efforcé de soutenir ce qu'on voulait abattre. Il a parlé en faveur des nobles qu'il ne voyait pas, des rois auxquels il ne demandait rien, il a combattu avec énergie les tyrans qui s'élevaient sur les débris des mœurs, il en a été victime ; errant, fugitif, il a passé plusieurs années

⁵¹⁴Michel Baude, *op.cit.*, page 99.

⁵¹⁵Selon la description qu'en fait G. Castel-Çagarriga (*art.cit.*, page 132) : « Il avait échoué dans Bagnères après une vie d'échecs et de déboires ; cet homme d'âge mûr, de taille exigüe dont le visage était marqué de petite vérole et la mise négligée, n'avait rien dans son extérieur qui pût séduire. » Azaï s'était petit, tout comme Chateaubriand : on se souvient qu'à ses ennemis qui le qualifiaient de « nain bossu » ce dernier rétorquait avec indignation qu'il avait simplement une épaule plus haute que l'autre ! On trouvera chez Michel Baude (*op.cit.*), page 66, un amusant parallèle entre ces deux personnages.

⁵¹⁶Arnelle, page 177.

caché dans les Pyrénées, il a étudié la nature et je crois qu'il a surpris tous ses secrets [...].⁵¹⁷ »

Du point de vue littéraire, les manuscrits que Pierre-Hyacinthe confiait à Sophie exerçaient probablement une influence sur son écriture car, dans sa lettre à André, elle se montrait admirative pour la simplicité naturelle du style du philosophe : « un style aussi beau qu'élevé pour parler de la religion, un style enchanteur pour peindre la nature, un style animé et vrai pour peindre les passions⁵¹⁸ » ; religion, nature et passion n'étaient-ils pas les objets essentiels – véritables matériaux élémentaires – ingrédients fondamentaux que brassait l'univers romanesque ? Précisons qu'il faut nuancer cette tirade enthousiaste, dictée davantage par l'aveuglement amoureux que par une saine appréciation du style d'Azaï s ; un court passage d'*Un mois de séjour dans les Pyrénées* témoignera du caractère prétentieux et, surtout, imbu de sa personne, du solitaire des montagnes :

« Je vais marcher entouré de masses en ruine ; le plus petit déplacement de ces corps suspendus sur ma tête peut occasionner ma mort... Mon Dieu, recevez d'avance l'hommage de mon épouvante... L'horreur me pénètre... Me voici au cirque de Gavarnie, au centre du plus beau monument qu'ait pu dresser la puissance de celui qui fit la nature. Superbe ouvrage, je te salue ! Grand Dieu, que c'est beau, mais je frémis, je tremble, je n'y puis tenir !⁵¹⁹ »

Ce niais qui joue à se faire peur et mesure son courage aux terribles risques qu'il encourt de recevoir un gravillon sur l'occiput, n'affiche certes pas une sensibilité aussi développée que celle de Sophie.

Pour mieux faire gober l'individu à un beau-frère décidément hostile, il convient de trouver les bons arguments : politiquement, Azaï s n'avait rien à se reprocher. Il appartenait au même bord que le

⁵¹⁷ Arnelle, pages 177-178.

⁵¹⁸ Arnelle, page 178.

clan familial et André ne pouvait nullement reprocher à Sophie de lui avoir accordé son amitié. Elle profitait de l'occasion pour affirmer son intention de prolonger son séjour à Bagnères afin de travailler. *Mathilde* surpasserait tous les écrits précédents par l'ampleur de ses vues.

À Mme de Pastoret, en septembre, Sophie faisait part des sentiments que lui inspiraient les paysages des montagnes, en usant des mêmes stéréotypes⁵²⁰ que Pierre-Hyacinthe : « j'étais frappée par ces beautés qui transportent, ou par ces sublimes horreurs qui font crier d'admiration ou de surprise » ; elle lui décrivait les « torrents qui mugissent et s'élancent au sein des antiques sapins » avec l'espoir secret que sa grande amie vienne partager sa villégiature dans cette nature sauvage qui procurait à l'esprit de si « grands effets »⁵²¹.

Ce décor sublime lui infligeait une telle commotion des sens qu'elle s'avouait en proie à un état d'agitation : il lui venait des larmes de bonheur, des mouvements d'exaltation soudains ; si Azaï sn'était point nommé, Sophie révélait à sa correspondante que les « imposantes horreurs » des montagnes avaient changé sa perception des phénomènes : son univers personnel subissait un réagencement total car elle avait eu accès à des vérités supérieures qui modifiaient totalement sa vision intime. Elle lui avouait : « Je ne me suis point élevée si haut toute seule, ma pensée n'a point assez de force pour aller jusque-là, si elle n'avait été aidée par l'esprit le plus profond et le plus lumineux, l'âme la plus pure, la plus

⁵¹⁹Paul de Gorse, *art.cit.*, page 111.

⁵²⁰L'étude de l'*objet* « montagne » comme *élément meublant* du paradigme collectif ferait appel à une analyse structurelle des connotations et des stéréotypes convoqués laissant apparaître les thèmes suivants :

(Création)	[(Créature)]
MONTAGNE >Horreur > (frémir/trembler)>	[commotion des sens]>	sensation esthétique	
	Présence du (Créateur)		âme
[Terrible]	Signe - Preuve		[Beauté]

⁵²¹Arnelle, page 181.

noble, digne en un mot d'atteindre à la sublime intelligence. » Le dithyrambe visait à l'évidence Pierre-Hyacinthe.

Les mois suivants, Sophie revenait à la charge auprès d'André qui jugeait la situation avec une tête froide et s'épouvantait de l'engouement démesuré de sa parente pour un individu sans position sociale : « Peut-être ai-je de l'enthousiasme, j'avoue même que je serais fâchée de ne pas en avoir. Qui pourrait m'en inspirer si ce n'est de hautes vertus et de grands talents et surtout quand de si beaux dons s'enveloppent dans l'obscurité, se cachent dans la retraite et se revêtent d'une telle simplicité qu'il faut beaucoup aimer la vertu, la sagesse et l'éloquence qu'elles donnent pour aller les chercher sous de pareils dehors.⁵²² » Sophie met constamment en avant cette « nullité » physique d'Azaï s comme s'il s'agissait de proclamer que le sentiment qu'elle éprouve à son égard n'est pas ambigu, qu'il est purement intellectuel. Azaï s fait figure de ces silènes dont parle Rabelais, boîtes hideuses et grotesques, mais dont l'intérieur recèle des trésors inestimables... Changeant de sujet, Sophie déclare à André que les plus illustres familles aristocratiques des Pyrénées lui ont fait bon accueil ; son orgueil s'en est trouvé flatté : « Mais l'amour-propre satisfait ne m'a pas empêchée de voir que, semblable à un cadre magnifique qui ne renfermerait qu'une petite miniature moderne, ces illustres noms n'étaient soutenus d'aucune des vertus dignes de les étayer, et qu'une âme commune sous un souvenir de gloire paraît plus commune encore.⁵²³ » Du point de vue littéraire, l'image est assez belle pour être citée. Il est intéressant de constater que pour un individu du début du XIX^e siècle, l'association du moderne et de l'ancien puisse engendrer une sensation inesthétique. Si l'on se place du point de vue de Sophie, il s'agit évidemment de faire passer le caractère roturier de Pierre-Hyacinthe en

⁵²² *Arnelle*, page 192.

⁵²³ *Arnelle*, page 193.

prouvant au beau-frère inquiet que les meilleures familles n'offrent point tant de garanties que ce personnage sublime : dans cette affirmation, l'on peut déceler une transformation du paradigme social. Désormais, ce ne sont plus les mérites du sang qui placent l'individu au-dessus de ses semblables, mais les mérites individuels : une vision nouvelle s'instaure dans la société qui substitue aux anciennes élites une classe dont la noblesse est la vertu. Ce mot vertu, tant galvaudé durant la période qui nous occupe, chemine étrangement depuis que les philosophes des lumières l'ont lancé dans le champ culturel ; s'il participe, comme nous l'avons vu, de cette vision néo-antique qui simule tous les attributs de la civilisation romaine, il prend, selon le parti qui l'investit de ses propres valeurs, un sens fort différent. C'est au nom de la vertu que la guillotine a purifié le sang national – mais la vertu d'Azaï s est d'avoir résisté aux persécutions à l'instar des chrétiens des catacombes, d'avoir gardé sa foi intacte. Une foi nouvelle destinée à alimenter le paradigme du monde rénové qui surgit au terme de cette apocalypse : « On m'explique en ce moment-ci le système dont je vous ai entretenu, système qui, pour être religieux, n'est pas pour cela plus chrétien, qui abat au contraire toutes les religions révélées, mais dont le but est entièrement conforme à ce que vous exigez : *il éloigne du mal, attire vers le bien, ennoblit notre être, offre au présent des consolations et plus que des espérances à l'avenir.*⁵²⁴» Une histoire des utopies au XIX^e siècle prendrait assise ici, avec Azaï s, que l'on peut considérer, chronologiquement s'entend, comme le premier « utopiste à système » de ce siècle fécond : certes, il conviendrait de distinguer soigneusement deux lignées, l'une spiritualiste dont l'aboutissement le plus exotique serait Kardec, l'autre, sociale, allant jusqu'à Marx, ces deux voies/voix se mêlant occasionnellement (Lacordaire). Pour Sophie, il s'agit avant

⁵²⁴Arnelle, page 195.

tout de rassurer André Cottin : non, elle ne s'est point convertie à cette nouvelle religion car les valeurs chrétiennes sont enracinées au plus profond de son cœur : « l'évangile des Pyrénées ne pourra pas l'emporter dans mon cœur sur les mystères de l'Évangile du Christ.⁵²⁵». Son enthousiasme apparent n'a point occulté son esprit rationnel aussi ne doit-on pas s'inquiéter : « Mais, tandis que mes lettres me peignaient à vous une femme exaltée *qui rêve des histoires sur le bord des torrents et qui est en prière dans les cavernes sombres*, les personnes qui me voyaient habituellement à Bagnères me peignaient comme une femme pleine de raison, de sens, de réserve.⁵²⁶» Elle s'attache ainsi à opérer un partage entre ces attitudes rhétoriques, purement formelles, qu'il ne faut pas prendre à la lettre, et la vraie vie, différente de la littérature, établissant une frontière précise entre deux pratiques. Espère-t-elle berner le brave André par un ton mesuré ? Elle le remercie d'avoir mis la main (pour elle) sur la maison, rue Saint-Lazare : le propriétaire voulait la vendre ce qui en aurait fait perdre la disposition à Sophie. Ce retour à des problèmes de vie pratique suffit-il à démontrer qu'elle garde les pieds sur terre ? Rien n'est moins sûr !

Les neuf mois durant lesquels Mme Cottin séjourne à Bagnères ne sont pas entièrement occupés par sa relation avec Pierre-Hyacinthe. Ce sont aussi des mois de labeur : chaque jour, la jeune femme se lève avant sept heures et se met à sa table de travail. « Vous voulez savoir où je me promène ? confie-t-elle à André, en Palestine. Ce ne sont point les Pyrénées qui m'inspirent, ce sont les Croisades et les grands intérêts de la chrétienté.⁵²⁷» Elle écrit devant une fenêtre d'où l'on aperçoit les cimes des monts où le soleil verse ses rayons matinaux au fil des heures,

⁵²⁵Arnelle, page 202.

⁵²⁶Arnelle, page 197.

colorant la roche et les sommets de teintes changeantes : le vert de la végétation se marie avec les ocres et les bruns, le blanc des pics rosit sous les caresses de l'aube. Les ultimes éclats des étoiles se ternissent dans le bleu du jour triomphant. C'est l'époque de l'année où le matin tarde. À neuf heures, le café est servi avec un petit déjeuner, après lequel Sophie donnait des leçons d'anglais et de musique à ses nièces. Jusqu'à l'heure du dîner (ce terme désignant à l'époque le repas de midi), on passait ainsi le temps. L'après-midi, Sophie se remettait à son roman ou écrivait des lettres tandis que sa cousine tricotait. Azai s le « solitaire des Pyrénées », venait souvent donner des leçons de grammaire et d'arithmétique aux deux filles. Parfois l'occasion d'une promenade emmenait ce petit monde en excursion dans les parages : si Delphine profitait du grand air, elle se montrait timorée, alors qu'« Éliza [...] gravi(ssait) la montagne comme un lézard et la descend(ait) comme une avalanche. ⁵²⁸»

Les soirées étaient animées par la présence des amis des Soubies ; si le géologue-explorateur Ramond de Carbonnières choquait Sophie par son athéisme affiché, il fascinait son public par l'étendue de sa culture. Ce personnage, né à Strasbourg en 1755, y avait été lié, durant ses études de droit et de sciences, aux jeunes écrivains allemands, notamment à Lenz, qui lui avait présenté Goethe ; une idylle avec une amie d'enfance, Sophie-Catherine Larcher s'était mal terminée ; le père de la jeune fille l'avait mariée à un magistrat. À la différence de Werther, qui avait choisi le suicide dans des circonstances similaires, Ramond s'était exilé en Suisse, dans la haute montagne, pour y retrouver la paix du cœur. Son aventure strasbourgeoise lui inspira deux de ses plus belles oeuvres, un drame qui n'est pas sans annoncer

⁵²⁷ Arnelle, page 212.

les meilleures créations du théâtre romantique, *Les dernières aventures du jeune d'Olban* (1777) et un recueil poétique, les *Élégies* (1778). C'est à Ramond que l'on doit la traduction des fameuses *Lettres de William Coxe sur la Suisse*⁵²⁹. Intime et confident du Cardinal de Rohan, Ramond partagera le sort de ce dernier lors de l'Affaire du Collier. Il voyage dans les Pyrénées dont il rapporte les *Observations* (1789). La Révolution lui donne l'occasion de s'engager aux côtés des constitutionnels, avec son vieil ami Malesherbes dont nous avons dit le sort tragique. La Terreur, en effet, obligera Ramond à se cacher au coeur des Pyrénées. Après le 9 thermidor, il devient professeur de sciences physiques à l'école centrale de Tarbes, jusqu'au Consulat. Sa carrière, par la suite, sera brillante : élu député des Hautes-Pyrénées (1800-1806), il devient Préfet du Puy-de-Dôme (1806-1813), Baron de l'Empire en 1811 ; rallié à la Restauration comme nombre des personnages que fréquente Sophie, il finira conseiller d'État. Azai § quant à lui, trainait à sa suite un disciple fasciné, Suriray⁵³⁰, jeune Américain qui buvait ses paroles, persuadé d'avoir rencontré le prophète d'une nouvelle religion. Sans doute consolait-il tous ces auditeurs qui avaient subi l'exil et les persécutions en proclamant bien haut que la somme des malheurs est compensée dans l'univers par une somme égale de bonheur ! Vers les huit heures, Delphine se mettait au piano pour un duo avec le philosophe qui chantait en s'accompagnant sur son alto. Éлиза entonnait le *Stabat* de Pergolèse. Puis, à neuf heures, la compagnie soupait avant de se quitter. Tous les samedis, les demoiselles de Bagnères se réunissaient pour danser, faire de la musique et goûter avec les nièces de Sophie. L'existence avait trouvé un rythme agréable et serein.

⁵²⁸Arnelle, page 184.

⁵²⁹Dont le titre exact est *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse, traduites de l'anglais et augmentées des observations faites par le traducteur dans le même pays* (1781).

⁵³⁰Surmey (selon une lecture différente du texte manuscrit).

Sophie Cottin s'exilait parfois dans une ferme de Cot-de-Ger qui jusqu'en 1910 conservera l'appellation d'*Élysée Cottin* ; elle y emportait son écritoire et son manuscrit. Pendant la belle saison, elle était allée deux fois par semaine au Vauxhall avec ses nièces pour les distraire, non que les bals fussent pour elle des lieux agréables car il fallait y faire bonne figure : mais cela faisait partie de l'éducation des deux jeunes filles ; « nous avons des enfants qui veulent vivre, s'amuser⁵³¹ » constatait-elle. Puisque Julie ne supportait plus les longues veillées, il revenait à Sophie de traîner cette progéniture exubérante à tous les mauvais concerts, aux spectacles les plus exécrables.

Si les journées étaient plus courtes à mesure que l'année 1803 allait vers son terme, la saison eut des douceurs incomparables. Le 28 novembre, « le soleil brillait de tant d'éclat, que la chaleur a presque nui au plaisir de notre promenade⁵³² » confiait Sophie à André. Elle était sensible aux transformations successives qui, au fil des semaines, lui avaient permis d'observer cette riche nature dans tous ses états. Du point de vue de son évolution personnelle, l'écrivain prenait conscience de l'importance d'un décor et brossait en touches rapides un tableau de la vallée de Campan : « dont les prairies distribuées en amphithéâtres de collines, les unes au-dessus des autres, présentent la verdure la plus brillante et sont couronnées maintenant de bandes de neige d'une éclatante blancheur. Le contraste de ces deux couleurs a un charme inconnu dans la plaine, où tout est toujours ou également vert ou également blanc.⁵³³ » Alors qu'elle s'attendait à voir sévir les intempéries les plus extraordinaires, l'hiver fut d'une douceur inespérée ; le 25 décembre⁵³⁴, elle décrivait le paysage d'une plume lyrique à André :

⁵³¹ *Arnelle*, page 171.

⁵³² *Arnelle*, page 207.

⁵³³ *Arnelle*, page 208.

⁵³⁴ *Arnelle*, page 214.

« Représentez-vous des masses énormes, couvertes de la base au sommet d'une neige éclatante de blancheur dans la vallée, brune et sombre dans les cavités, et sur les pics exposés au soleil transparente d'or et d'azur. Plus de fleurs, il est vrai, au bord des ruisseaux, mais des cristaux de toutes les formes et de toutes les grandeurs, taillés en facettes, en girandoles, en globes, en éventails et brillants de toutes les couleurs du prisme, et au milieu de ce calme universel, entendez-vous cette eau qui court toujours avec le même bruit et d'un mouvement si rapide que le froid ne peut le saisir et le frapper de mort comme l'eau de nos plaines. Mais voici que tout à coup le soleil s'est armé de rayons plus ardents, la neige se précipite en masse liquide, va grossir le fleuve et découvre à nos yeux l'éclatante verdure des prairies et les marguerites émaillées qui commencent à poindre de tous côtés.

On se hâte d'aller respirer l'air, et une vieille habitude d'hiver nous fait choisir l'heure de midi ; la chaleur est accablante, on cherche l'ombre, il n'y en a point, on étouffe, on boit de l'eau des fontaines pour se rafraîchir et il nous semble que le mois de décembre, tout surpris de l'espèce de reproche qu'on lui fait, devrait être tenté de dire au mois de juin : "Mon frère n'est-ce pas de toi qu'on parle ?".»

Voilà une description mouvementée, alerte et naturelle qui n'est pas sans évoquer le style d'une Colette, autre figure marquante de la littérature féminine.

Bel exercice de style qui mérite d'être cité *in extenso* et où l'auteur s'emploie à donner à voir à son interlocuteur l'hiver pyrénéen : la vision passe du tableau d'ensemble que forment les montagnes, macro-structure dont le soleil accentue la majesté, à ce niveau inférieur que constituent les cristaux de glace, assimilés à des gemmes par le biais du lexique de la taille du diamant (« facettes » et « girandoles ») ; l'effet de mouvement, propre aux eaux courantes, est accentué par les sonorités ([u] – [r]) et par cette longue phrase descendante (« Plus de... l'eau de nos plaines. ») qui rebondit comme un ruisseau, de pierre en pierre, sur des voyelles claires (répétitions de « mais » et de « et » qui ne sont pas des maladresses). Si la place nous fait défaut pour une analyse stylistique développée, nous retiendrons l'effet que tire Mme Cottin de l'utilisation

du « on » indéfini dans la seconde partie de ce passage : cette chaleur accablante, le jour de Noël, au milieu de la glace, confond les esprits humains, rendus hagards par cette canicule hivernale. Ce texte montre bien les qualités de plume de notre romancière, le charme de son écriture, son art personnel ! Il serait injuste d'en décrier l'attrait. Mme Cottin est dotée d'une sensibilité poétique incontestable.

Après cet hiver d'une douceur inhabituelle les mois passèrent ; à la fin de mars 1804 Sophie s'avisa du trop long silence de Mme de Pastoret qui ne lui donnait plus guère de nouvelles et lui écrivit, le 25, une lettre où elle s'exclamait, à plusieurs reprises : « je suis heureuse. » Le ton de cette missive reflétait bien une exaltation de l'esprit due à un envahissant sentiment religieux. Était-ce l'effet des paroles d'Azaï sou de cette paisible retraite au coeur de paysages apaisants qui opérait cette métamorphose de l'âme ? Un éloge pour « l'ami si estimable, si cher, si révééré » trouvait naturellement sa place dans ces confidences. Jusqu'alors Mme Cottin n'avait jeté sur le monde qu'un regard effrayé, n'y distinguant que ténèbres et confusion. Ici elle semblait avoir découvert un ordre immanent, le témoignage d'une force supérieure guidant les hommes, régissant leur destin : intervenant même ! Delphine avait failli périr dans un accident de cheval : la monture s'était dérobée alors que la jeune fille cheminait sur un sentier à bord de précipice et seul un miracle avait évité une chute mortelle dans cet abîme. Ne fallait-il pas voir dans cet événement une preuve de la bienveillance divine ? À Mme de Pastoret, Sophie adressait une invitation : elle espérait l'accueillir à Champlan, bientôt, et songeait à la petite Mathilde demeurée à Versailles. Les événements politiques paraissaient à mille lieues : cette nuit où, à la lueur des lanternes, le duc d'Enghien venait d'être jugé par un tribunal d'exception, et où, alors que l'aube n'avait pas paru, on le fusillait précipitamment dans les

fossés de Vincennes, était si proche que la terre jetée sur le cercueil restait encore fraîche. Le milieu royaliste que fréquentait Sophie, les Soubies et les invités qui participaient à leurs soirées n'ont pas dû taire leurs sentiments, faire éclater leurs positions ; certes, en tant que femme, Sophie n'aborde point ce domaine qu'est la politique, réservé à cette époque à la gent masculine. Mais la fracture que provoque cette exécution, le 21 mars 1804, dans la société française, est trop flagrante, trop brutale⁵³⁵, pour qu'on puisse la passer sous silence : on sait qu'elle dimension elle prit dans l'imaginaire d'un Alfred de Vigny⁵³⁶, alors à peine enfant. Ce moment représente une ligne de partage des eaux : les « tièdes » qui voyaient en Bonaparte une sorte de Monck, solution intermédiaire et provisoire, doivent désormais choisir leur camp ; on sait que Chateaubriand claquera la porte avec fracas. D'autres, non des moindres, basculeront en faveur du tyran : l'instant est d'ailleurs proche où Bonaparte se coiffera des lauriers impériaux et déjà, en coulisse, l'on apprête l'or et la pourpre. Les Pastoret, à Paris, se trouvent concernés par ces changements rapides. Mais rien ne transparait.

Sans doute, dans sa réponse, Mme de Pastoret (que les « bondieuseries » de Mme Cottin ont incommodée) manifesta apparemment une gêne à l'égard d'une piété exclusive, ennemie des sentiments humains. En réponse, le 14 avril, Sophie lui adressait une prédication pour le moins curieuse, vantant les mérites de la religion ; que faut-il retenir de ces « homélies prolixes » pour reprendre les termes par lesquels L.-C. Sykes désigne ces deux lettres adressées à Mme de

⁵³⁵Nous nous plaçons, bien sûr, dans le cadre du milieu que fréquente Sophie Cottin, composé de personnes plutôt favorables à la royauté. L'historien André Latreille, (*L'ère napoléonienne*, Paris, Armand Colin, « collection U », 1974) remarque que personne ne s'est élevé publiquement contre Napoléon, la démission « platonique » de Chateaubriand ne constituant qu'un épiphénomène. Pour A. Latreille, cette exécution ne sera imputée comme un crime à Napoléon qu'à partir de la Restauration.

⁵³⁶*Servitude et grandeur militaires* l'exprime de façon symbolique.

Pastoret ? L'influence de Rousseau, certes, dont l'empreinte ne cesse de marquer les esprits à l'orée du nouveau siècle. L'idée, soulignée par Arnelle, que la liaison entre Sophie et Azaïs demeura platonique, et qui se fonde sur cet aveu postérieur de Sophie au sujet de cet amour : « L'innocence n'eut point à rougir, il fut pur, irréprochable... ». On peut facilement le constater si on analyse les propos de la romancière : « Les sentiments honnêtes sont plus profonds et plus tendres que les autres [...] l'orgueil nous dit : sois aimé ; la tendresse nous dit : aime ; celui qui aime se contente du sentiment qu'il éprouve, des penchants qu'il sacrifie, du bien qu'il fait, des heureux dont il s'entoure ; toutes ses satisfactions sont hors de lui, elles sont vastes et infinies comme l'univers ; tandis que celui qui veut être aimé, rapportant tout à lui, resserre ses satisfactions dans l'étroite limite de lui-même. [...] Mais ces mouvements généreux, madame, il n'y a guère que la piété qui les donne [...] ⁵³⁷ » Dans un style marqué à l'évidence par la tradition pieuse des sermonnaires du XVII^e siècle, elle condamnait l'*amour-propre* comme source de tous maux. Les sentiments qu'elle évoque sont purement spirituels et n'ont rien de commun avec les passions dévorantes qu'éprouvent les héroïnes de romans. Sous l'influence probable d'Azaïs, Sophie espère la récompense de ses peines ; c'est dans la perspective précise d'une vie future que se place notre romancière : elle affirme que les souffrances terrestres préparent au monde céleste. À sa correspondante, préoccupée par les problèmes liés à la pédagogie et qui s'inquiète de l'évolution de Delphine sous de tels auspices, elle affirme que la religion est indispensable à l'éducation des enfants : « En mettant sa vie sous cet arbre sacré, Delphine en recevra tous les biens avec reconnaissance, et ils seront doublés ; toutes les infortunes avec reconnaissance encore, car sans le malheur il n'y aurait point de vertu et sans les vertus point de récompense ; elle saura bien qu'elle se prépare pour la

⁵³⁷ Arnelle, page 230.

fête du ciel, mais elle saura aussi qu'on n'y arrive qu'après avoir voyagé et bien voyagé sur la terre.⁵³⁸» Ainsi, l'existence terrestre se trouve assimilée à une pérégrination difficile parmi les aléas d'un monde hostile, ligué contre l'être vertueux, et c'est au terme d'une vie vécue comme un combat que le juste trouve la suprême récompense. Tel est le système métaphysique qui nourrit le plan philosophique de l'univers personnel de Mme Cottin : convaincue d'avoir percé le mystère ultime – elle a découvert le sens de l'existence – ses illusions la plongent dans un état d'euphorie béate. Faire partager ses vues à son entourage est une tentation trop évidente. Cette exaltation spirituelle résultait de divers facteurs : l'influence des paysages romantiques sur son psychisme et surtout les discours de Pierre-Hyacinthe dont le pouvoir de suggestion est indéniable puisqu'il s'exercera constamment, par la suite, sur des publics divers⁵³⁹. Mais c'était aussi l'aboutissement naturel d'une vie passée à chercher une assiette, une stabilité constamment compromise par les événements et les accidents.

Maintenant le printemps faisait renaître la végétation des montagnes : l'hiver s'était à peine manifesté que déjà tout refleurissait : « les violettes et les pervenches tapissent les prairies et les rochers, le rhododendron couvre des espaces à perte de vue et comme il ne se trouve que sur les hauteurs, ses fleurs rouges contrastent de la manière la plus éclatante avec les sapins et les neiges.⁵⁴⁰» Sophie, au terme d'une journée passée à

⁵³⁸ *Arnelle*, page 232.

⁵³⁹ Comme le précise Michel Baude, Azai s'assurera une renommée grâce à des cours publics où la foule se presse, avide de se laisser subjugué par la parole de cet orateur brillant. Épuisé, il retombe ensuite dans un état d'atonie après avoir fait preuve d'un génie sublime ; de ces cours, il ne reste probablement rien, puisqu'il ne préparait pas ses interventions et que l'on n'a pas retrouvé, à l'heure actuelle, d'éventuelles notes prises par des étudiants attentifs. Ce personnage avait le talent de l'improvisation et savait mobiliser de manière convaincante de vastes idées. On peut en déduire que Sophie se trouvait dans un état proche de la suggestion.

⁵⁴⁰ *Arnelle*, page 235.

courir les montagnes, écrivait à André, le 22 avril, une lettre charmante où elle désirait lui communiquer l'envie de rejoindre le petit groupe dans ses périples ; elle avait formé le projet de faire la route de Toulouse à Agde sur le canal du Languedoc : cette promenade touristique de six semaines devait commencer aux premiers jours de juin. André se laisserait-il tenter ?

L'absence prolongée de Mme Cottin avait-elle fait découvrir au brave Michaud l'étendue de ses sentiments à l'égard de la jeune femme ? Sans doute pour se rappeler à son bon souvenir, il lui avait adressé, en deux exemplaires, le dernier roman de Mme de Genlis, *Mme de la Vallière*. Le salon des Soubies s'en était trouvé transformé en cabinet de lecture puisque tout Bagnères s'inscrivait pour emprunter l'ouvrage... « Si Mme de Genlis savait cela, elle ne me reprocherait plus, j'espère, d'être son ennemie », constatait Sophie, non sans ironie.⁵⁴¹ La remarque est révélatrice des rivalités entre romancières à l'intérieur du champ de réception à l'époque impériale. Au passage, Sophie décoche une pique à sa rivale : la description, dans ses *souvenirs*, de la vallée de Campan est fausse.

Au début du mois de mai, Julie Verdier dut se rendre à Toulouse avec Delphine pour affaires. Sophie, de son côté, avait été invitée par un admirateur, le baron de Cardaillac qui possédait une magnifique propriété à Lomné, au pied des Pyrénées : « Le maître est un jeune homme d'une grande naissance, d'un bon caractère et d'un esprit assez aimable ; garçon et faisant à merveille les honneurs de chez lui.⁵⁴² » Cette lettre à André se voulait rassurante car Sophie soulignait qu'elle ne se trouverait point en tête-à-tête avec un célibataire : en l'absence de Julie,

⁵⁴¹ *Arnelle*, page 237.

⁵⁴² *Arnelle*, page 240.

les convenances étaient respectées grâce à la présence de la soeur du jeune baron, mère de famille. En attendant le moment de partir, Sophie reprit ses promenades dans la région, avec un entrain renouvelé, en compagnie de Fanny Soubies : « Nous avons monté plus de six montagnes et parcouru autant de vallées. ⁵⁴³» La jeune Éliza s'était attachée à un petit chien qu'elle traînait partout. Julie, cependant, prolongeait son absence au-delà des huit jours prévus : « il est bien certain que je ne pourrais vivre sans toi, tu me manques beaucoup. » soupirait-elle à l'égard de sa cousine. Le 14 mai, comme aucune réponse de Julie ne lui était parvenue, Sophie s'inquiéta ; elle décrivait ses dernières escapades sur les sentiers escarpés : un M. Rousse accompagnait le petit groupe. Ce personnage lourd qui marchait à pas de tortue, en soufflant, suivi de ses chiens crottés, faisait regretter le vaillant Azaï s « *cet ami si cher, si vénéré* », retenu ailleurs, qui avait habitué Sophie à un rythme plus sportif. Levée à cinq heures, elle était montée à Roc Mouli avant de redescendre par la vallée de Baudéan. À Julie, elle fait cet étrange aveu : « loin de toi, j'ai senti le besoin de m'entourer de plus de femmes, et de femmes qui ne fussent pas comme la bonne Fanny, l'amie intime du philosophe. ⁵⁴⁴» Cette Fanny qu'Azaï s vénérait était-elle devenue si pesante pour Sophie, si indiscreète, au point d'arracher, quelques lignes plus loin, à Mme Cottin, cette remarque désabusée : « Mlle Soubies a diné avec moi, enfin il me semble que, privée de ton appui, je suis beaucoup plus éveillée sur les apparences. ⁵⁴⁵» ? En fait, il s'agissait pour la romancière d'être attentive aux bienséances, de ne point se compromettre avec cette petite cour masculine qui s'était formée dans le sillage de Fanny : « J'évite autant que je le puis, de me trouver seule avec nos trois habitués. » Cependant l'atmosphère restait détendue : toute la compagnie, revenue moulue de

⁵⁴³Arnelle, page 242.

⁵⁴⁴Arnelle, page 244.

cette longue journée de promenade, dînait en devisant ; Éliza dévorait avec appétit la salade et le caillé des montagnes. Nous pouvons noter que ce qui déplaît à Sophie ce sont les discussions oiseuses, sans profondeur : « j'aimerais mieux m'entretenir du monde et de sa fin, que des histoires de Bagnères. » Ces préoccupations hautement philosophiques qu'affiche la romancière prouvent assez que l'influence de Pierre-Hyacinthe persiste. Parmi les personnages qui se trouvent attablés, seule Fanny Soubies trouve grâce aux yeux de Sophie : nul commérage ne sort de sa bouche. « Elle me conte ses propres histoires, et la simplicité, la franchise, la vraie sensibilité de cette bonne fille m'intéressent et me touchent infiniment plus que tout l'esprit du monde...⁵⁴⁶» À son sujet, Sophie opère une distinction entre les gens réputés aimables qui ont appris à sentir dans les livres, et qui reproduisent machinalement, par imitation, ces comportements factices, et les gens qui ont des sentiments naturels, véritables et profonds.

Le 16 mai arrache à Sophie ce cri du coeur – si la plaie s'est refermée elle a laissé une cicatrice que vient raviver cet anniversaire : « Aujourd'hui quinze ans que je me mariaï... ». Mais très vite, elle reprend le dessus. Le baron de Cardaillac est là et dans deux jours, Sophie prendra la route de Lomné. Elle informe Julie qu'un cabriolet passera la prendre à son tour, à Saint-Gaudens, le 19 ou le 20 : il lui tarde de la retrouver : « C'est donc dimanche que je te reverrai, que je t'embrasserai, ma tendre, ma plus chère amie.⁵⁴⁷» Ainsi, durant ce mois de mai 1804, les deux cousines furent invitées dans cette magnifique propriété avant de retourner à Bagnères, pour une courte durée. C'était un adieu avant le départ définitif : le 16 juillet, le maire de Bagnères délivrait un

⁵⁴⁵ *Arnelle*, page 245.

⁵⁴⁶ *Arnelle*, page 246.

⁵⁴⁷ *Arnelle*, page 248.

passaport pour Barèges et le 22, les passaports des deux cousines étaient visés à Tonneins.

Ces dernières semaines à Bagnères furent décisives. Azaï s sans nul doute, ouvrit son coeur à la romancière qui écouta ses aveux ; quel effet fit cette déclaration, préparée par une longue familiarité avec le philosophe ? Quels furent les projets élaborés ? Mme Cottin ne doutait pas que le génie d'Azaï s ne conquière instantanément Paris Grâce aux relations de sa bien-aimée, Pierre-Hyacinthe, de son côté, escomptait pénétrer directement le champ culturel et triompher dans toutes ses entreprises : c'était une vision bien naïve et qui faisait peu de cas des réalités, de l'imperméabilité des milieux littéraires. Surtout, l'état dans lequel se trouvait Sophie au sommet des pics sauvages où l'aigle installe son nid, risquait de se dissiper bien vite dans la Capitale, au ras du sol : tout y était tourné vers les préparatifs des fastes du couronnement et les esprits avides de plaisir s'y souciaient bien peu des récompenses promises dans l'au-delà aux ascètes vertueux. Julie considérait avec épouvante les projets matrimoniaux de sa cousine. Sans doute entreprit-elle un patient travail de sape destiné à renverser l'idole pyrénéenne, tout comme André qui trouvait ce parti bien médiocre. Lors de son arrivée à Champlan, Sophie fut accueillie par une vieille connaissance : « J'entre dans la cour, je vois une personne s'avancer. C'est M. de Vaublanc, un de mes plus chers amis ; mon coeur débordait d'émotion et de tendresse. Je me jette dans ses bras qu'il me tend. Amitié sainte ! Consacrée par le temps et de grands et mutuels services.⁵⁴⁸» Elle rapportait de son séjour à Bagnères le manuscrit de *Mathilde*, en bonne voie, et voulait le faire lire à Michaud. Ce dernier, qui avait connu bien des vicissitudes en raison de ses engagements politiques, avait renoncé à attaquer le pouvoir ; il s'occupait désormais d'édition, et avait fondé avec son frère et Giguet

⁵⁴⁸G. Castel-Çagarriga, *art.cit.*, page 134.

une maison d'imprimerie. Nous avons vu dans quelles conditions Michaud était entré dans l'intimité de Sophie ; cet homme de plume, qui avait produit un compte rendu élogieux d'*Amélie Mansfield*, avait sans doute compris durant l'absence de Mme Cottin combien la présence de celle-ci lui était chère. Le fait qu'il avait commencé à lui écrire, à lui envoyer des livres, dénote ou révèle chez lui ce besoin impérieux de retrouver l'ambiance sereine des veillées de Champlan. Malheureusement, Michaud était malade. Son état, semble-t-il, résultait d'un vide dans son existence, vide qu'aucune présence féminine ne venait combler. Sophie l'accueillit à Champlan tout l'été car il n'y avait pas meilleur remède à ce mal que le « bon air », « un régime sain » et « les soins de la bonne amitié ». *Mathilde* nécessitait probablement la présence attentive d'un censeur avisé capable de formuler un avis circonstancié sur une oeuvre dont l'aspect historique était important. À Mme de Rivière, elle aura l'imprudence de signaler la présence du bon Michaud dans la propriété: « J'ai passé tout l'été avec un homme aimable, son esprit me plaît, sa société m'est douce [...] j'avoue que le tendre intérêt que je lui inspire, sans m'émouvoir jamais, m'a touchée quelquefois. ⁵⁴⁹» De tels aveux avaient mécontenté le futur époux qui n'ayant pu, pour le moment, monter à Paris, manifestait une jalousie certaine.

À l'automne 1804, Sophie avait écrit à Pierre-Hyacinthe une lettre assez révélatrice où il était facile de constater l'entière ferveur de ses sentiments profonds. Nul doute qu'elle était éprise et que sa passion éclatait sous sa plume :

« Tous les enthousiasmes sont revenus se placer dans mon coeur. Est-ce votre amour qui les a produits ? Est-ce à vous que je dois cette plénitude de vie qui quelquefois m'opprime jusqu'à crier, jusqu'à mourir ?

⁵⁴⁹G. Castel-Çagarriga, *art.cit.*, page 134. Voir aussi *Cor.*, page 363 : L.-C. Sykes rectifie une manipulation maladroite de cette lettre par Arnelle. Elle serait datée du 16 janvier 1805 et adressée à Mme de Rivière, la protectrice d'Azaïs. À cette date, Sophie montre un réel attachement pour le philosophe des Pyrénées.

Comment vous expliquer ces instants où mon cœur se gonfle d'une joie dont il ignore la cause, mais qui mêle quelque chose de divin à tous les sentiments qu'il éprouve ? Je bénis le ciel de ce que ma jeunesse s'en va, car sans cela je serais effrayée de tout ce qu'on me dit et des efforts que j'aurais à faire pour proportionner l'expression de mes sentiments dans le monde [...] Je suis à vous comme le monde est à Dieu, je suis votre ouvrage et votre propriété.⁵⁵⁰ »

Rien de plus explicite. C'est un cri d'amour presque impudique. Pour la première fois ! Loin de tout *pathos* littéraire. Aucun sacrifice ici à une rhétorique qui polirait les sentiments, donnant de l'effet à l'expression. Sophie éprouve enfin des émotions qui la dépassent et qu'elle sent au plus profond de son être, une émotion difficile à définir par des mots, mais si puissante qu'elle abolit toutes les peines passées, tout ce qui a été... Est-ce le seuil, pour elle, d'une vie nouvelle ? Il y a la distance qui les sépare, les jours qui s'écoulent, l'attente de retrouvailles bénies. Durant l'hiver, elle écrit à Fanny, l'amie commune : « Oh ! que ne donnerais-je pas pour être à votre place !⁵⁵¹ » car Mlle Soubies peut consoler Pierre-Hyacinthe, lui prodiguer son affection, voir l'aimé chaque jour : « Ah ! Ma chère amie, laissez-moi vous parler de mon ami, vous en parler encore, ne jamais finir et cependant ne jamais épuiser ma tendresse, ni lasser votre amitié. Mon cœur en si plein qu'il déborde. Sans doute, il est impossible d'aimer plus. » Cette plénitude qu'elle éprouve lui rend tangible enfin un sentiment qu'elle n'avait jusque-là éprouvé qu'au travers de ses héroïnes de papier : contentement intérieur qu'apporte une féminité éprouvée, ressentie, enfin, au bout d'un long cheminement semé d'embûches et de désillusions : « Ô mon ami, ici même, dans cette lettre qui n'est pas pour vous, je ne puis parler que de vous, je ne puis parler qu'à vous.⁵⁵² » La plainte rappelle les plus belles voix de la littérature

⁵⁵⁰ *Cor.*, page 363.

⁵⁵¹ *Arnelle*, page 252.

⁵⁵² *Arnelle*, page 253.

féminine, celle de Louise Labé notamment. Les feux qui travaillent notre romancière lui laissent-ils entrevoir l'espérance d'un bonheur proche qui comblera ses sens, la rendra enfin à la vraie vie ?

« Chère Fanny, que de jours j'ai perdus ! Que ne les ai-je pas passés près de vous, dans cette chambre chérie [...] Cette porte au travers de laquelle j'entendais des voix si chères, cette porte est toujours devant mes yeux, mais, semblable à ces ombres qui fuient avec le jour, elle échappe à mes mains qui se tendent pour la toucher. Chère Fanny, s'ouvrira-t-elle encore cette porte, volerai-je encore dans vos bras, dans ceux de mon ami ?⁵⁵³»

Cet huis, on le sait, va se fermer à jamais. Est-ce Julie, est-ce André ? On ne sait qui prend l'initiative de raisonner Sophie. De lui montrer les ridicules d'une telle passion. À son âge, l'on n'est plus une adolescente qui s'amourache du premier bellâtre venu. Ne s'est-elle point entichée d'un intrigant qui veut avant tout profiter de sa renommée, rustre mal léché qui jettera le discrédit sur sa réputation ? Tout Paris fera des gorges chaudes d'une pareille union, tous ses ennemis prêts à participer à un unanime hallali vont fondre sur elle : la vieille Genlis et la jalouse Staël la couvrant d'opprobre et de quolibets. Peut-être. Ces idées si elles ne lui ont pas été déclarées fermement ont sans doute été instillées à petites doses dans son esprit. Cependant, elle possède suffisamment d'énergie pour résister et décider de son propre destin : n'a-t-elle pas manifesté, jusqu'à présent, une remarquable indépendance ? L'hiver qui s'écoule l'incite à réfléchir, à jeter un regard sur son existence passée. Elle a trente-quatre ans, bientôt trente-cinq ; pour l'époque, c'est déjà l'âge d'une maturité conquise, une sorte de frontière qui met un terme définitif aux espérances d'une femme.

Or, une récente lettre qu'Azaï s vient d'adresser à Sophie éveille soudain de terribles angoisses. Pierre-Hyacinthe n'a qu'un seul souhait : fonder une famille et s'assurer une progéniture. Il s'imagine père, si

possible d'une nombreuse descendance. Peut-être lui peint-il les douceurs d'un foyer où il s'imagine entouré d'enfants. L'aveu de Sophie tombe alors comme un couperet fatal - aveu d'un courage exemplaire. La lettre que la romancière adresse au philosophe, en avril 1805⁵⁵⁴, mérite d'être entièrement citée :

« Vous remplissez mon coeur, mon imagination, le monde, l'espace. Je ne vois rien qu'à travers votre pensée, je n'aime rien qu'après vous avoir aimé, je n'éprouve pas un sentiment qui ne se rapporte à vous, je n'écoute pas une conversation que je ne vous y appelle, je ne réponds qu'à votre esprit, je n'agis que d'après vos directions ; en un mot, je vis toute en vous, au point que je me figure quelquefois qu'il y a autant de vous à Paris que dans les Pyrénées où vous êtes. Oh ! mon ami, qu'un tel amour serait dangereux si vous n'en étiez pas l'objet !

Mais les devoirs, ne disons pas qu'ils sont faciles, car j'en ai un à remplir envers vous qui me coûte sensiblement. C'est la seule pensée qui, relative à moi et m'occupant continuellement, vous est demeurée cachée jusqu'à ce jour.

Dans le commencement de nos liaisons, n'osant pas vous le dire, j'aurais voulu le confier à Mme de Rivière. Vers la fin de mon séjour à Bagnères, cette pensée, qui est une crainte désolante, avait disparu. Je l'ai retrouvée ici et c'est votre dernière lettre qui m'apprend que c'est pour moi un devoir indispensable de vous le dire. Mais comment m'y prendre ? Comment entrer dans ces détails dont la modestie a tant à souffrir ; ah ! que ma bien-aimée Fanny n'est-elle ici ! J'épancherais tous mes secrets dans son sein, et sa délicatesse trouverait peut-être l'art de vous faire deviner sans vous le dire. Mon ami, détournez-vous et écoutez-moi.

Je lis dans votre dernière lettre : - *Sans l'espérance de voir naître une famille, ce serait un devoir pour nous de ne pas nous unir sur cette terre.* - Mon ami, mon tendre ami, je ne l'ai pas cette espérance. Voilà le motif qui doit m'excuser à vos yeux d'avoir, si jeune, renoncé au mariage. Dans les premiers moments où je vous parlai de cette résolution, vous n'y étiez pas intéressé encore. Vous la blâmâtes ; je vous dis que si vous en connaissiez les motifs, vous me justifieriez peut-être. Voilà le principe, voilà la cause de mon silence, chaque fois que vous me parliez de ce bonheur bien plus doux que notre union même. Voilà la raison secrète

⁵⁵³ *Arnelle*, page 254.

⁵⁵⁴ Le 23 avril 1805, selon les remarques de L.-C. Sykes qui sont très judicieuses lorsqu'il s'agit de vérifier la date attribuée aux lettres.

qu'appuyaient toutes celles que je vous donnais pour vous regretter. Ah ! si j'avais eu l'espoir d'être mère !

Je l'ai eu un moment ; c'est alors que j'ai osé redemander de l'amour à votre coeur et que je me suis engagée à vous appartenir. J'ai dû au long séjour à Bagnères, à son air, à ses eaux, à ses bains, un rétablissement de ma santé auquel j'avais renoncé depuis longtemps. Dès l'hiver dernier, j'avais retrouvé ces symptômes qui donnent aux femmes l'espérance du plus grand bonheur.

Comme mon coeur a palpité de joie dans ce temps-là ! comme il a su vous aimer, comme il s'enivrait à la pensée de s'unir à vous et de vous donner tous les biens ! Mon Dieu, mon Dieu, aimer un être qui vous aurait dû l'existence ! Ah ! mon ami, où aurais-je trouvé assez d'amour pour l'aimer assez ? Non, non, je ne suis pas destinée à une telle félicité.

Depuis mon retour ici, j'en ai perdu toute espérance. Cet accident, particulier à ma santé, existait au moment de mon mariage ; je lui ai dû le malheur de n'avoir point d'enfants. Il a duré presque constamment, jusqu'à mon voyage à Bagnères. Lorsqu'il cessa, je crus que Dieu lui-même me montrait qu'il m'avait amenée là pour me donner à vous.

Depuis mon retour, il a bien fallu changer de pensée. Je méditais dans une silencieuse mélancolie sur ce que je devais faire. Partout, dans votre journal, je voyais vos vœux pour une famille ; c'était bien plus une famille qu'une compagne que vous désiriez... Mon coeur se brisait ; le devoir me commandait bien de vous parler, mais j'étais sûre que vous alliez m'aimer beaucoup moins quand j'aurais parlé et je ne pouvais me décider à rompre le silence. Pour en avoir la force, il fallait que je m'exaltasse jusqu'à préférer le devoir à votre amour.

J'ai combattu longtemps et la victoire n'est pas complètement gagnée... Cependant, il y a des moments où je m'élève jusqu'au courage de ne vouloir que ce qui m'est dû, et c'est dans cette disposition que je commence ma lettre. Maintenant, en m'appuyant sur les délices d'être à vous, mon âme a repris sa faiblesse et je n'aurais plus la force peut-être de recommencer mon aveu, mais j'aurais celle de l'envoyer.

Oh, mon ami, si je vous connais bien, cette lettre va nous séparer, même dans votre volonté. Tout en gémissant, tout en m'aimant, vous allez renoncer à moi, et, je vous l'avoue, quoique avec un coeur déchiré, soit fierté, soit tendresse, je n'ai voulu risquer une telle résolution que sûre de pouvoir la supporter. Non, je ne succomberai pas à ma peine ! Je vous aime pourtant d'un sentiment passionné, mais n'importe, je ne succomberai point.

Déjà depuis longtemps, je tourne mon coeur vers Dieu ; sans doute la seule amitié y laisserait un vide, mais Dieu pourra peut-être le remplir, et vous, mon ami, n'y resterez-vous pas aussi ? Vous que j'ai tant aimé, que j'aime tant encore ! Ah ! croyez que si j'étais plus jeune, je

n'abandonnerais pas mes espérances, je calculerais qu'après quelques années consacrées à votre ouvrage, nous pourrions retourner à Bagnères, et que là, en retrouvant le bienfait de ses eaux, je pourrais me livrer à l'espoir de toutes les félicités. Mais de pareils calculs, de telles attentes ne sont permises qu'à la jeunesse ; ma jeunesse est passée. Ah, mon ami, si je la pleure, c'est de regret de ne pouvoir vous la donner. »

Si le talent de Sophie réside essentiellement dans le pathétique, cette lettre en constitue le sommet : à quels aveux extrêmes la contraint la situation ! Sa pudeur naturelle se trouve soumise à dure épreuve : les détails qu'elle expose sont d'une intimité telle – pour une femme et à cette époque – qu'il convient de mesurer le talent avec lequel elle se dévoile totalement. Pouvait-elle donner une réponse différente à la lettre d'Azaiï s lui taire la vérité ; Pierre-Hyacinthe était-il si naïf en matière de physiologie féminine pour négliger cet élément flagrant qu'était l'âge de celle qu'il voulait épouser : si une maternité tardive n'était point impossible, chez une femme primipare de plus de trente-cinq ans, elle n'était point dépourvue de risques.

L'aménorrhée dont souffrait Sophie avait très probablement une étiologie psychologique et force est de constater que le retour à une situation normale, du point de vue hormonal, résultait bien d'un changement de cadre, d'une rupture quasi-totale avec son existence ordinaire : ni le grand air, ni le changement de régime n'expliquent, à eux seuls, le miracle physiologique que Sophie avait cru constater. Cette lettre, par ailleurs, permet bien d'éclairer, de manière rétrospective, la relation de Sophie avec le sexe opposé : vivant psychologiquement sa féminité de façon trouble et incomplète, elle intériorisait profondément ce manque ; l'indifférence relative que lui manifestait autrefois son époux devait lui communiquer une impression d'abandon. On peut se demander, par ailleurs, si cette indifférence résultait de la faiblesse physique de Jean-Paul, ou bien de la situation de son épouse. Quelle

qu'en soit l'explication, Sophie devait certainement se sentir responsable, voire fautive, sinon coupable.

Aussi, si l'on admet que le cas relève bien de la psychanalyse, l'on peut y deviner, de la part de cette jeune femme, un refus d'assumer sa féminité, refus qui peut être lui-même lié à certains aspects de la condition féminine telle qu'elle se présentait à cette époque ; il est certes difficile de déceler les traumatismes psychologiques qui ont pu affecter Sophie durant son enfance : nous avons fait allusion à cette soeur mystérieuse, tenue à l'écart, décédée dans des conditions mal établies. Le prétendu rigorisme de l'éducation protestante est un bien mauvais argument, insuffisant à notre avis, surtout à une époque où, en terre française, le catholicisme fait preuve d'un dogmatisme bien supérieur à celui de la religion de Calvin ; dans le milieu social où naît Sophie, dans la riante Aquitaine, l'on est bien loin de l'austère Genève. Cependant, cette impossibilité de vivre avec plénitude sa vie de femme a probablement joué, – nous y reviendrons –, un rôle déterminant dans l'élaboration des situations romanesques que l'écrivain a construites. Nous verrons en effet que ses héroïnes se trouvent généralement confrontées à l'impossibilité de vivre leur amour et que seule la mort, dans la plupart des cas, constitue une issue.

Cette lettre et l'évolution ultérieure des rapports de Sophie avec Pierre-Hyacinthe amènent la plupart des commentateurs à condamner l'égoïste personnage. Cet aveu ne met pas un terme définitif à leurs relations. Il paraît clair, néanmoins, qu'il constitua une sorte de coup de grâce anéantissant les espérances du malheureux ; celui-ci, fort opportuniste, aurait toutefois profité du mieux possible de la protection de son amie afin d'avancer ses pions, gardant avec elle de précieux rapports aussi longtemps que cela lui était utile. Il ne fait pas de doute qu'Azaï souhaitait par dessus tout s'assurer une postérité ; la lettre

qu'il adresse peu de temps après le fatal aveu à sa bonne « mère », Mme de Rivière en témoigne assez : « Ne jamais communiquer l'existence à des êtres qui puissent me remercier de ce présent ! [...] Si j'ai perdu tout cela, j'ai perdu tout ce qui pouvait m'attacher à la terre.⁵⁵⁵ » Mais comme l'on ne possède pas l'intégralité du document, il est difficile de juger si, par ailleurs, Azais y manifestait des sentiments moins égoïstes ; ce passage témoignait du cruel dilemme qu'affrontait le philosophe. Sa résolution de ne point épouser Mme Cottin fut-elle prise sans autre forme de procès ?

Michel Baude, dans la courte notice qu'il consacre à Sophie Cottin dans une note de sa thèse, signale que « (l)orsque le libraire Allardin [...] demanda [à Azais] d'écrire ses mémoires, l'une des raisons qu'il avança pour refuser fut la crainte de révéler ses liens avec diverses personnes, notamment Mme Cottin : \$Mes rapports d'affection avec Mme Cottin, note-t-il le 2 août 1832, devaient rester ensevelis avec elle et moi, jusqu'à l'entière disparition de la famille qui avait empêché notre mariage.\$⁵⁵⁶ » Cette affirmation, bien qu'écrite plus d'un quart de siècle après les événements qui nous concernent, montre que les choses ne sont peut-être pas aussi simples que le prétendent les biographes, généralement hostiles à Azais. Certes, ce dernier, qui aimait à se donner le beau rôle, a pu, à distance, transformer les choses, les embellir, se créer un mythe personnel bien plus satisfaisant que la réalité (auquel, par ailleurs, il aurait fini par adhérer mentalement). Mais l'attitude d'André, tout comme celle de Julie – qui avait tout à perdre dans un mariage de Sophie – peuvent laisser libre-champ à des hypothèses différentes. Il faut noter que Pierre-Hyacinthe est bien persuadé que ce sont les parents proches de Sophie qui ont fait obstacle à leur union.

⁵⁵⁵ *Cor.*, page 365.

⁵⁵⁶ *Op.cit.*, page 34.

Cependant, Sophie conservera à l'égard de Pierre-Hyacinthe une tendresse profonde, blessée, mais solide : dans une lettre, elle l'incite à venir occuper la place qui lui revient dans le champ littéraire parisien : « Je suis sûre que beaucoup de dévôts vous attendent avec impatience, espérant que c'est à vous qu'il appartient de porter le dernier coup au parti philosophique ; que diront-ils quand vous paraîtrez ?⁵⁵⁷ » L'affirmation peut sembler ridicule, mais s'inscrit parfaitement dans un cadre qui est celui de la rechristianisation de la France, voulue par Napoléon. Dans cette même lettre, Sophie semble s'amuser des bruits qui circulent à son sujet dans tous les salons ; son idylle à Bagnères avec un mystérieux ermite des Pyrénées a conforté l'idée de sa conversion au catholicisme ! Le public attend avec impatience la sortie de *Mathilde* dont les journaux ont commencé à parler en termes élogieux, dévoilant en partie les péripéties et l'intrigue : le bouche-à-oreille fait le reste ! Ces pratiques que nous évoquons sont révélatrices du fonctionnement du champ de réception au début du XIX^e siècle et de la véritable préparation publicitaire dont fait l'objet la vente d'un nouveau roman. Cette idée que Sophie ait pu se convertir est évidemment un ingrédient important au travers duquel s'opère la construction d'un auteur-modèle. « Si je me hâtais de faire taire ces bruits d'abjuration, je nuirais à mes jeunes filles ; je suis donc décidée, à l'époque de leur première communion, de les suivre au temple et de me joindre à elles dans toutes les cérémonies de notre culte ; je leur dois cela, car comment les conduirais-je dans la route de la piété, si elles ne me voyaient pas y marcher avec elles ?⁵⁵⁸ » L'allusion à la communion de Delphine et Éliza n'est guère un argument solide. Ce n'est qu'un glissement

⁵⁵⁷ 12 mai 1805, *Arnelle*, page 281 : L.-C. Sykes fait preuve d'une très grande méfiance quand à la datation d'une correspondance qui comporte d'énormes lacunes et dont le classement est sujet à caution.

⁵⁵⁸ *Arnelle*, page 282.

rhétorique qui permet à Sophie de se montrer (de se donner à voir) accomplissant des fonctions de mère. Le regard extérieur que l'on porte sur ses actions, ses comportements, ses prises de position – son « paratope » – est évidemment soumis à ce qu'elle laisse percer au dehors : de ce fait elle ne peut directement s'impliquer dans la promotion des idées d'Azaï s qui contredisent les dogmes établis. « Mon ami, depuis que je pratique, autant qu'il m'est possible, le devoir de mère, je sens presque que ce sera une nécessité, une loi impérieuse pour moi de ne pas adopter hautement vos idées, jusqu'au moment du moins où elles seront adoptées généralement. C'est surtout pour les femmes que c'est un devoir de première nécessité de croire à la foi de leurs pères et de ne pas la changer contre la foi d'un seul homme. Que d'abus si on lui donnait une pareille licence ! mon ami, dois-je en donner l'exemple, je vous le demande, moi malheureusement trop connue par mes ouvrages et presque mère de famille ? ⁵⁵⁹» Est-ce inconsciemment que Sophie met ces deux éléments sur un plan identique : mère et créatrice, mère par délégation, d'enfants, mais aussi d'ouvrages qui sont des substituts de maternité. Elle ne peut investir une pensée qui ne lui appartient pas (du point de vue psychanalytique, elle ne peut assumer la paternité de l'oeuvre d'Azaï s, pas davantage que la maternité des enfants virtuels du philosophe).

Mme Cottin s'emploiera à faire profiter Azaï s de tous les appuis qu'elle peut lui trouver à Paris, lorsqu'enfin, en février 1806, il se déplacera de sa province : elle le présentera au sénateur Garnier qui le mettra en rapport avec des savants comme Lacépède, Valentin Haüy, Cuvier qui l'accueilleront avec bienveillance. En revanche, Laplace le prendra en haine dès le premier abord. Grâce à Sophie, Azaï s publiera une ébauche de son système, *l'Essai sur le monde*, qui lui assurera une petite notoriété.

⁵⁵⁹ Arnelle, page 283.

Ces relations permettront à Azaï sde décrocher un poste de maître d'étude, puis de professeur de géographie au Prytanée militaire de Saint-Cyr, mais il est évident qu'une telle situation, convenant peu à son génie, lui faisait ressentir un mortel accablement : « (...) j'étais affaissé, découragé, je ne prenais plus même intérêt à la propagation de mes pensées. Telle était ma désolante situation à Saint-Cyr (...)»⁵⁶⁰

6. Une éthique personnelle :

Mme Cottin écrivit encore à Azaï s: elle conservera pour lui, jusqu'à la fin, un sentiment de tendresse teinté de bonté, mais digne. Le philosophe aura probablement joué un rôle dans l'évolution spirituelle de la romancière, lui permettant de prendre conscience pleinement d'une dimension qui est la seule où l'esprit de la jeune femme pouvait se ressourcer : la consolation qu'elle trouve dans ce plan spirituel l'amène naturellement à intérioriser une forme de stoïcisme chrétien où l'esprit de sacrifice apparaît comme une valeur à la fois essentielle et supérieure. Voilà quels sont les termes exacts de ce que l'on pourrait définir comme la dimension éthique de la pensée de Mme Cottin ; ces éléments viennent alimenter le système de représentation collectif car les oeuvres de notre romancière connaissent un succès véritable : l'image de la femme – la position du féminin –, telle que se la représente la société, se nourrit de ces termes. Le modèle de femme que crée la romancière est conforme à la femme-modèle que la société a intégrée comme objet. Nous pouvons y déceler une des raisons du triomphe des romans de Sophie : dans un modèle de société où la place

⁵⁶⁰Michel Baude, *op.cit.*, page 41.

de la femme est de plus en plus menacée – (le *Code Napoléon* constituant un « tour d'écrou » significatif dont l'effet est de figer la condition de la femme⁵⁶¹ dans une position qu'il sera, pour longtemps, difficile de faire évoluer) – le type féminin que Sophie donne à voir fournit la seule issue possible à une situation close. Ce modèle de femme était peut-être le seul possible à cette époque : son défaut était probablement de ne pas proposer de solution pratique pour un « ici-et-maintenant », immédiat, – et de renvoyer aux calendes, dans un monde meilleur, dans un au-delà problématique, improbable, la récompense suprême. Il n'était nullement contestataire comme le seront d'autres modèles, au sortir de la Révolution de Juillet, jusqu'à la seconde guerre mondiale ; il se conformait simplement au terrain, au feuillet de réception, c'est-à-dire à l'horizon littéraire, non sans conférer à l'héroïne une qualité tragique qui l'élevait au dessus de sa condition. N'ayant pu réaliser son désir de bonheur inné, Sophie Cottin pouvait-elle entrevoir d'autres issues que le sacrifice ?

Mathilde, nous le verrons, est assez révélateur, à ce point de vue. L'on doit se reporter au début de l'année 1805 pour retracer l'historique de ce roman. Maradan, qui avait assuré la publication des trois premiers ouvrages de Mme Cottin, avait fait faillite. Cependant, la réputation de l'écrivain l'autorisait à trouver sans difficulté un nouvel éditeur et nombreux étaient ceux qui s'étaient proposés, offrant des sommes considérables à la talentueuse romancière. Michaud, tout naturellement, fut préféré bien que son offre de quatre mille cinq cent francs – pour un

⁵⁶¹André Latreille, *op.cit.*, page 113 : « la puissance maritale, qui oblige la femme à habiter avec son époux et lui interdit de faire sans son autorisation aucun acte juridique ou aucune transaction financière ; la puissance paternelle, qui maintient sous sa tutelle les enfants mineurs [...]. L'incapacité de la femme mariée, qui procède d'une longue tradition où se combinent l'influence du droit romain et celle de l'Église, et qui fait d'elle une mineure jusque dans la vie économique, reste donc inscrite fortement, en dépit des bouleversements révolutionnaires, dans notre société qu'elle marquera jusqu'à nos jours.»

tirage à quatre mille exemplaires de *Mathilde* – fût très inférieure à ce que pouvait espérer Sophie. Michaud et ses associés prirent en charge l'oeuvre de Mme Cottin, achetant la propriété de *Claire d'Albe* et le droit de faire une deuxième édition de *Malvina* et d'*Amélie Mansfield*, pour sept mille francs. Il assumaient aussi les dettes de Maradan à l'égard de Sophie Cottin, deux billets à effet de mille francs chacun qui n'avaient pas été réglés à échéance en raison de la faillite de l'éditeur. Ces sommes, qui sont loin d'être négligeables, suffirent à prouver le succès des romans de Mme Cottin.

Le 28 février 1805, M. Verdier mourut et Julie dut repartir à Tonneins, le 9 mars, afin d'y régler la succession de son défunt époux. Détails matériels. Il fallait vendre la maison, ramener à Champlan des objets usuels, une batterie de cuisine, un service en porcelaine. Le transport serait peut-être plus cher que leur valeur, mais quel plaisir de conserver ces assiettes qu'il serait possible de transmettre aux filles en cadeau de mariage !

Pendant ce temps, Sophie prenait soin des trois filles que le décès de leur père rendait tristes : elle les emmenait en promenade, leur faisait confectionner de nouvelles robes. Mme Jauge venait régulièrement à Champlan rendre visite à sa belle-soeur. Le jeune Théodore Jauge était amoureux et cela préoccupait Sophie puisque l'élue n'était autre que la charmante Delphine. Sophie écrivait de longues lettres à sa cousine pour lui donner des nouvelles des enfants, dissertant sur la meilleure éducation possible. Les plaisirs naturels de la campagne surpassaient l'éducation factice reçue en ville, la complétant intelligemment : « Ces jeunes Dufai[?]⁵⁶² pour lesquelles on a tant dépensé, tant sacrifié, sauront peindre et jouer du piano, mais voilà tout, et quand on ne sait que cela, c'est

⁵⁶²Illisible.

bien peu.⁵⁶³» D'ailleurs, le spectacle des cités n'était guère favorable à l'acquisition des vertus fondamentales qui sont propres à une femme : « une femme aimable, douce, instruite et pieuse ne se forme pas au milieu du monde et des maîtres de Paris. » Tous les plaisirs de la capitale se résumaient en un seul mot, l'« amour-propre », c'est-à-dire, selon une acception plus moderne que celle que ce mot avait au XVII^e siècle, à une forme d'égoïsme ; Sophie acceptait de sacrifier une moitié de l'année à ces conventions, au « paraître », tyrannie sociale qu'un écrivain réputé ne devait point négliger. Mais aux jeunes filles dont elle supervisait l'éducation il fallait d'autres spectacles : celui des malheureux, des pauvres, vers lesquels porter leurs soins, pour qu'elles ne vivent pas uniquement retranchées dans un univers doré, coupé de la réalité. Elles devaient aussi apprendre à connaître les habitants des environs de Champlan car déjà – soit qu'il s'agisse d'une funeste prémonition, soit d'une préoccupation attendrie – Sophie entrevoyait le jour où le domaine reviendrait en héritage à ces trois enfants : « Champlan leur appartiendra [...] je voudrais qu'elles y fussent considérées comme les jeunes maîtresses qui doivent nous succéder.»

Cependant, Michaud avait révisé le manuscrit de *Mathilde* avec un soin dont Sophie était incapable. Il avait demandé à son amie l'autorisation d'écrire une préface dans laquelle il ferait « un résumé historique des trois premières croisades, comme pour servir d'introduction à l'ouvrage⁵⁶⁴» C'est l'un des mérites, non des moindres, de Sophie Cottin que d'avoir encouragé la vocation d'historien de Joseph Michaud puisque cette préface, augmentée à chaque édition successive, servira de point de départ à la célèbre *Histoire des Croisades* où l'on peut voir le point de départ de cette école historique du XIX^e siècle dont Michelet

⁵⁶³ *Cor.*, page 389.

⁵⁶⁴ *Sykes*, page 66.

sera le plus illustre représentant. Michaud était devenu le confident de Sophie : « Jusque dans le fond de mon coeur et de ma conscience, je suis parfaitement contente de moi avec M. Michaud, et il me semble que je suis toujours avec lui dans cette route si difficile à voir et bien plus difficile à prendre, où on ne plaît que ce qu'il faut pour faire de l'amitié et rien de plus.⁵⁶⁵»

À Julie, elle écrivait que la paix à laquelle elle aspirait n'était pas celle qui résultait d'un total détachement des choses terrestres, mais de « l'absence des passions tumultueuses, des mouvements coupables et des funestes égarements qui en sont la suite.⁵⁶⁶» Ainsi Michaud lui permettait-il de trouver une douce compensation aux orages pyrénéens qu'Azaï s'avait mis dans son âme, aux dérives psychologiques, aux souffrances pénibles ; comme un lac troublé par la tempête retrouve lentement la transparence de ses eaux, l'âme de Sophie s'apaisait lentement :

« Je voulais te parler de M. Michaud : c'est un aimable caractère, doux, négligé, piquant, un coeur affectueux, mais rien qui fasse craindre qu'il s'attache trop ; je crois que ce n'est pas en lui de le pouvoir. Aussi cette amitié me convient-elle beaucoup : elle est commode, tranquille ne s'inquiétant de rien, s'accommodant de tout, contente de ce qu'on lui donne, n'en demandant jamais davantage, pleine de sécurité et de paix, et y laissant tout ce qui l'approche.⁵⁶⁷ »

Effectivement, ce personnage était tel qu'elle le décrivait, doté d'une délicatesse qui lui faisait écrire : « J'aurais voulu que vous fussiez ma soeur, que vous me fussiez quelque chose. Je suis plus heureux quand je suis auprès de vous ; je ne vous ai jamais quittée sans vous regretter ; j'aurais voulu que toute ma vie pût se passer sous vos yeux.⁵⁶⁸»

⁵⁶⁵ *Cor.*, page 392.

⁵⁶⁶ *Cor.*, page 391.

⁵⁶⁷ *Cor.*, page 390.

⁵⁶⁸ *Cor.*, page 373.

Nous sommes bien loin de relations telles que les donnent à voir certains articles malveillants⁵⁶⁹ qui font de Michaud l'amant de Mme Cottin ; bruit que fort acide Sainte-Beuve lancera, bien après. En fait, cette amitié calme et fidèle, rassurante, platonique, convenait parfaitement à une femme qui, sa vie durant, avait cherché une protection affective, quasi-paternelle, de la part des hommes qui avaient croisé son chemin ; du point de vue de la psychanalyse, le fait mériterait d'être étudié, mais l'on ne connaît pas suffisamment les événements intimes qui ont concerné directement Sophie jusqu'à son adolescence. Sa pudeur naturelle, par ailleurs, lui aurait probablement fait censurer des faits trop personnels, ce qui laisse dans l'ombre une partie des faits qui ont construit sa personnalité psychologique.

Michaud, érudit, homme de plume polygraphe, maintenant à la tête d'une entreprise d'édition prospère, était bien introduit dans les milieux journalistiques : pour ces diverses raisons, le lancement de *Mathilde* releva d'une stratégie habile. Le *Bulletin de l'Europe* du 9 juillet 1805, par exemple, l'annonçait en termes élogieux. Quand le roman parut, le 2 août, la renommée de son auteur suffit à lui assurer d'emblée la première place : l'ancienne société de Pauline de Beaumont en fut émue. Si Mme de Genlis se montrait d'une jalousie acerbe à l'égard de Sophie, elle déclarait que Mme Cottin était supérieure à Marivaux et ses héroïnes supérieures à l'immortelle Manon ! Mme de Staël, quant à elle, qui s'avouait obsédée par *Amélie Mansfield*, admirera, non sans envie, *Mathilde*, écrivant son enthousiasme pour « ces beaux récits des temps de la Chevalerie⁵⁷⁰ ». En cette période, l'évolution du statut de l'écrivain était manifeste : les éléments déjà en place au siècle précédent prenaient

⁵⁶⁹Le plus récent qui traduise encore cette vision erronée figure dans le *Dictionnaire des femmes célèbres*, récemment publié par les éditions Bouquins-Laffont.

⁵⁷⁰G. Castel-Çagarriga, *op.cit.*, page 134.

une importance aiguë, notamment tout ce qui relevait du domaine économique, concernait le nombre d'exemplaires vendus, la réputation d'un auteur, le nombre d'articles le concernant – ces indices servaient désormais à mesurer une popularité, la diffusion des idées. Le contrat d'édition était devenu le lieu d'âpres discussions, d'enjeux sévères. Autre élément point négligeable, le commerce annexe, tout ce qui, autour de l'oeuvre, s'y référait plus ou moins directement : assiettes, papiers peints, images et pièces de théâtre ou pantomimes librement adaptées de l'oeuvre originelle. Les témoignages existent de voyageurs pénétrant en de modestes logis où sont épinglées aux murs deux gravures : *Atala mourant dans les bras de Chactas* et *Malek-Adhel expirant dans les bras de Mathilde*. C'est dire que Mme Cottin était l'égale du grand Chateaubriand et que les deux oeuvres, *Atala* et *Mathilde*, figuraient, sans conteste, les deux plus hautes réussites de la littérature française de la période impériale.

Mathilde profitait également du fait que, dans le feuillet de réception auquel nous nous référons, le Moyen Âge avait, pourrait-on dire, le vent en poupe ! L'habileté de Mme Cottin avait été de marier ce goût avec l'égyptomanie dont nous avons eu l'occasion de parler. Nombre de Français avaient combattu dans la région évoquée, la Syrie, la Palestine, et rapporté de ce déplacement la vision émerveillée des fortifications des croisés. Julie, de son côté, révèle cet engouement : est-ce l'exemple de Michaud ou celui de Sophie qui l'encourage à prendre la plume ? À Tonneins, elle rédige un article consacré aux Templiers que Michaud remarque et qu'il lit avec un vif intérêt. Il faut souligner que cette curiosité pour les mystères de cet ordre religieux alimente les courants ésotériques et les illuminés de tous bords : le 18 mars 1808, Bernard Fabré-Palaprat tentera de donner corps à un Ordre rénové du

Temple⁵⁷¹ lors d'une cérémonie ridicule, dans l'église Saint-Paul-Saint-Antoine, à laquelle participe une centaine de personnes revêtues d'habits empiro-templiers, hermines, houppes et aigrettes. Le personnage était Grand Maître de l'Ordre depuis le 4 novembre 1804. Bien que d'un grotesque achevé, une telle cérémonie participe bel et bien de schèmes qui s'implantent alors de manière profonde dans le paradigme culturel.

Si le Moyen Âge constitue bien un « objet » qui vient occuper une place dans le système de représentation social, il ne peut être découplé de cet autre élément qu'est le sentiment religieux ; période religieuse par excellence – comme le manifestaient les ruines des abbayes et des édifices religieux démantelés que l'on pouvait librement visiter depuis que la Révolution avait fait tomber les murs des couvents – le Moyen Âge était devenu la référence obligée qui se substituait progressivement aux représentations antiques en vogue, entachées de paganisme (c'est en se servant de ces représentations que la Révolution avait tenté d'éradiquer le christianisme⁵⁷²). Il est intéressant de relever que ces deux schèmes coexistent, mais sont révélateurs, pour ce qui est du champ culturel, d'une rivalité entre les Anciens et les Modernes : les Anciens restent attachés à des schémas articulés sur un système faisant intervenir l'Antiquité, sa morale, ses vertus ; ils défendent la comédie classique, celle où Talma apparaît en « costume de statue » (Napoléon est un admirateur du génial comédien) – en revanche, les Modernes se

⁵⁷¹Les trois termes que nous signalons - *intérêt pour les sectes / goût pour le Moyen Âge / retour à la religion* - participent à cette tentative grotesque de redonner vie à l'Ordre du Temple. Il ne faut pas perdre de vue que l'abbé Barruel a forgé, en 1797, la version d'un complot maçonnique qui aurait prémédité la destruction de la monarchie. Influencer la politique par l'entremise d'une secte agissante et toute-puissante constitue certainement une tentation pour certains aventuriers cautionnés par le parti catholique qui y voit l'opportunité de créer une force antagoniste aux Francs-Maçons.

⁵⁷²Fait significatif, Robespierre tombe après avoir présidé la fameuse cérémonie idolâtre de l'Être Suprême.

situent dans le camp des « médiévistes » qui préfèrent Pixérécourt à Racine. Depuis que Chateaubriand a lié l'apologie du christianisme à ce que la religion a produit en matière artistique de plus élevé – pérégrinations poétiques du Dante ou de Milton, *Orlando furioso* du Tasse, cathédrales gothiques – l'Antiquité gréco-romaine, trop rationnelle, s'est dépréciée. C'est probablement sur la fracture qui sépare progressivement ces deux continents que s'élaborent les tendances romantiques véritables⁵⁷³ : un Napoléon est certes un *Caesar* romain, *Impérator* jusqu'aux lauriers dont se coiffe son chef suprême, mais c'est bien l'épée sacrée du grand Charlemagne qu'il revendique ; s'il interdit le pont d'Arcole avec la fougue d'un Horatius Coclès, c'est déjà le chevalier Bayard qui perce sous le panache. Enfin, cette cohorte de maréchaux prestigieux, dont Napoléon est le père, évoque les Preux de l'*Empereur-à-la-barbe-fleurie* – moderne chevalerie enivrée de charges épiques, réunie autour d'un nouvel Arthur...

Ces éléments permettent aussi d'évaluer la stratégie littéraire de Sophie Cottin en d'autres termes ; il semble bien, tout d'abord, que le public habituel de Sophie, notamment le public féminin, ait été décontenancé par *Mathilde*. L'oeuvre ne correspondait pas exactement à l'image que ce public s'était construite de l'auteur-modèle, comme le signale Michaud : « Les femmes qui ne cherchent que l'amour dans un roman ont trouvé celui-ci beaucoup moins amusant que les autres, mais celles qui savent lire y ont trouvé un intérêt plus réel.⁵⁷⁴ » Sans doute est-ce révélateur d'une modification très rapide de l'horizon et du glissement, tout aussi rapide, qui s'opère, d'un feuillet de réception à un autre ; mais

⁵⁷³Chateaubriand dans le *Génie du christianisme* (II, IV, 1) vise à libérer des chaînes de la mythologie le *sentiment moderne de la nature*. « Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. » Cela caractérise, à notre avis, le subtil glissement de paradigme qui s'opère durant cette période.

⁵⁷⁴*Cor.*, page 380.

aussi, peut-on y déceler la capacité d'anticipation de Sophie Cottin, c'est-à-dire la faculté de saisir les fluctuations du champ littéraire, de s'y adapter. Michaud souligne que le dernier roman de Sophie a été particulièrement remarqué parce qu'il reflétait une évolution de l'écrivain : « Tous les journaux en ont fait le plus grand éloge, et je suis bien aise qu'ils en aient dit encore plus que moi. [...] Tous les gens de lettres, même les philosophes, ont trouvé dans *Mathilde* plus de talent, de conception et de style que dans *Malvina* et *Amélie*. Tout le monde dit que vous avez trouvé le secret de peindre l'héroïsme, et c'est beaucoup dans un siècle qui nous offre si peu de modèles.⁵⁷⁵ » En fait, cela revient à dire que la Critique a perçu que le roman pouvait accéder à une dignité supérieure, passer à un plan plus élevé ; la peinture de l'héroïsme caractérisait plutôt la Tragédie. Or, voici que « même les philosophes » trouvaient des motifs de s'intéresser à ce genre contesté et contestable qu'est le roman : ce genre pouvait – cela semble être une découverte – véhiculer des modèles ! Historiquement, nous touchons ici le point précis où le roman s'assure enfin la position de force, éminente, qui sera désormais la sienne, surtout après 1830, dans le champ littéraire – cela, grâce à Mme Cottin ; du point de vue de la stricte sociologie littéraire ce fait méritait d'être souligné. Néanmoins, le lectorat traditionnel perçoit ce déplacement perturbant qui constitue pour lui un véritable détournement de fonction : « Mme Récamier a fait demander *Mathilde*, et elle a fait dire qu'on y avait mis trop de religion. Votre amour est trop sévère pour les boudoirs, on s'intéresse bien plus aux faiblesses qu'à la vertu des amants. On se met ordinairement à la place d'une héroïne, et vous conviendrez que la place de *Mathilde* n'est pas tenable pour des gens qui mettent la volupté au-dessus de l'amour.⁵⁷⁶ » Le roman avait quitté l'espace qui lui était jusque-là

⁵⁷⁵ *Cor.*, page 380.

⁵⁷⁶ *Cor.*, page 380.

réservé, celui des boudoirs, pour se faire l'avocat d'une idéologie – événement d'autant plus perceptible qu'il rompait avec cette tradition d'identification qui permettait à la lectrice de vivre par procuration les émotions d'une héroïne. Les sentiments que peignait Mme Cottin étaient d'un registre inaccessible au commun des mortels, trop extraordinaires. Du pathétique qui était son territoire habituel, elle parvenait maintenant au sublime.

Julie regagna Champlan à la fin de l'été 1805. Sophie, semble-t-il, avait trouvé le sujet d'un nouveau roman en lisant, dans quelque journal, le récit des aventures d'une jeune fille russe qui avait entrepris un voyage à pied par dévouement pour son père. Cette anecdote la passionna assez pour qu'elle entreprenne d'écrire *Élisabeth* durant l'hiver. La saison se prêtait parfaitement aux péripéties de cette nouvelle intrigue ; Michaud, pour aider son amie, lui adressa le *Voyage de Lesseps* : « c'est là que vous serez en plein hiver. Je plains bien votre jeune fille : Mathilde a été sur le point d'expirer dans les sables brûlants, celle-ci va mourir de froid.⁵⁷⁷ » Sophie profita des conseils du frêle Michaud, toujours convalescent, qui l'informait régulièrement de son état de santé ; il la pria de donner un caractère modeste à son héroïne et une ascendance royale : « Sous le règne de Paul, on exila à Tobolsk un prince Sobieski, qui descendait des souverains de la Sibérie : votre héroïne ferait fort

⁵⁷⁷ *Cor.*, page 383.

bien d'être de cette famille.⁵⁷⁸» Il lui conseilla de ne pas alourdir ses descriptions par de nombreux détails.

Une fois encore Sophie tirait parti fort habilement d'une curiosité manifeste du lectorat : après le Moyen Âge et les étendues désertiques de l'Orient, elle convoquait, dans un roman, le lointain Empire des Tsars et les solitudes glacées de Sibérie. L'actualité gérait directement un tel choix dans la mesure où la Russie se trouvait être, à ce moment de l'Histoire, le seul pays pouvant entraver les visées de la France. Lorsque la trêve instaurée par la Paix d'Amiens fut brisée, l'armée régulière britannique dépassait à peine 35 000 hommes dans un pays qui ignorait la conscription et la levée en masse : Pitt entreprit donc une politique qui finançait grassement les adversaires de Napoléon qui consentaient à fournir la chair-à-canon nécessaire. Le Tsar Alexandre avait coupé toute relation avec la France après l'exécution du duc d'Enghien : le 11 avril 1805, une convention anglo-russe, signée à Saint-Petersbourg, prévoyait que 500 000 hommes seraient dirigés contre la France avec le concours espéré de l'Autriche.

La personnalité de ces monarques absolus, autocratiques, qui gouvernaient la Russie fascinait le public français ; la Russie était perçue comme une étendue inexplorée, livrée à la barbarie, à la fois sauvage et cruelle mais riche et raffinée, espace naturel exotique et fascinant. Cependant les deux pays avaient des liens solides. L'aristocratie russe parlait français. Le commerce des deux nations était interdépendant : les céréales d'Ukraine et les bois des immenses forêts étaient échangés contre les produits coloniaux. La littérature avait déjà manifesté un intérêt évident pour ce pays. Les adversaires de Napoléon se persuadèrent aisément que le géant russe allait balayer le nouveau maître de la France, une année à peine après le couronnement. Or, la

⁵⁷⁸ *Cor.*, page 384.

foudroyante campagne de 1805 apportait un démenti cuisant aux cassandres : Vienne occupée, ce fut Austerlitz, le 2 décembre 1805, où le vieux Koutousof (Kutuzof) se fit écraser d'une manière si inimaginable que les muscadins en avalèrent leur acrimonie. Sophie, en ayant choisi de décrire cette nation que les hasards de l'Histoire confrontaient à la Grande Armée, s'inscrivait parfaitement dans les préoccupations du temps. À Paris, la célébrité de la romancière n'était nullement remise en question puisque son oeuvre, *Amélie Mansfield* avait fourni à un jeune auteur, M. Bellin, le sujet d'un drame qui se jouait, pour la première fois, le 17 décembre. Michaud lisait attentivement les feuilles que lui adressait Sophie ; il trouvait que le style de l'écrivain surpassait désormais celui de Bernardin de Saint-Pierre. Le pathétique du récit lui avait arraché des larmes et il espérait voir enfin le jour où lui et son amie pourraient relire l'oeuvre entière.

Élisabeth ou les Exilés de Sibérie n'est qu'une longue nouvelle et cela obligea Michaud à ajouter à l'ouvrage le poème en prose biblique, *la Prise de Jéricho*. Ainsi, sa maison d'édition put-elle remplir les deux petits volumes qui constituaient l'édition originale. Le 30 avril 1806, la firme Michaud offrit 1200 francs pour une première édition ou 1600 francs pour la propriété de l'oeuvre, alléguant la brièveté du texte pour justifier un prix aussi modique. En juillet 1806, le dernier roman de Sophie Cottin fut mis en vente. L'Europe se trouvait remodelée, vaste remue-ménage : à l'Est, les campagnes militaires retenaient toute l'attention du public. Plus près, après avoir « placé » en Italie Élixa princesse de Lucques et Piombino, Eugène vice-roi, Joseph roi des Deux-Siciles, Pauline épouse du prince romain Camille Borghèse, duchesse de Guastella, Napoléon avait mis la main sur l'Italie. L.-C. Sykes affirme que la Critique manifesta peu d'enthousiasme pour *Élisabeth* ; on ne peut mettre en cause la qualité d'une oeuvre qui restera celle qui sera le plus longtemps rééditée. Mais il est plus logique

d'imaginer que les événements politiques détournaient momentanément les esprits de la littérature, que de plus en plus les lecteurs potentiels étaient engagés sur des terrains lointains, que la vie véritable manifestait sans nul doute plus d'invention que la fiction. Sophie, quoi qu'il en soit, ne nourrissait guère d'inquiétudes quant à sa réputation littéraire, définitivement acquise. Sa célébrité était telle qu'en 1805 la *Prise de Jéricho* avait fourni le sujet d'un oratorio où se distingua la voix de Mme Branchu. La même année, *Amélie Mansfield* avait servi de thème à un drame joué au Théâtre Français par Mmes Talma, Desrosiers et par l'acteur Damas. *Élisabeth* bénéficia indiscutablement d'un bon accueil de la part du lectorat puisqu'aussitôt il servit de support à une partition d'Opéra.

7. Le Voyage en Italie :

Mélanie Lemarcis était atteinte d'une affection nerveuse. Sophie se préoccupait pour cette jeune femme fragile avec laquelle elle avait établi des liens forts. Les médecins évoquèrent un voyage : le dépaysement, le changement d'air, amélioreraient de telles maladies. Mme Cottin y vit-elle l'occasion de découvertes qui changeraient sa perception du monde ? Bagnères avait été une véritable bénédiction qui l'avait à demi-guérie de cet état de marasme térébrant qu'elle traînait depuis la mort de son époux. La direction de l'Italie semblait un choix idéal en raison des motifs politiques que nous avons soulignés. Hâvre de paix, tenu en tutelle par les armées françaises, ce pays offrait ses sites renommés. Sous l'ancien régime, les voyageurs français, tel Lalande ou Dupaty, en

avaient fait des descriptions qui, popularisées par leurs livres, peuplaient l'imaginaire des contemporains. Le goût des ruines et des fouilles archéologiques contribuait à faire de l'Italie un but de villégiature. Le 27 août 1806, les deux femmes prirent la route. Elles gagnèrent Genève par Sens et Dijon, et y séjournèrent du 2 au 15 septembre. Puis elles passèrent le Col du Simplon après avoir traversé Vevey, Sion et Brigue. Le 24 septembre, les deux amies se trouvaient à Sesto, sur les bords du Tessin. Sophie y rédige une plaisante lettre dont la forme est celle d'un conte féérique consacré à l'histoire des îles Borromées⁵⁷⁹. Lieu particulièrement enchanteur, ces quatre îles, Saint-Jean, l'île des Pêcheurs, Madre et Isola Bella, jouissent d'un microclimat qui permet l'acclimatation de plantes africaines à l'ombre des Alpes : connues sous le nom d'*Insulae Caniculares* dans l'Antiquité, elles furent transformée en parc par le comte Vitaliano Borroméo, en 1671 :

« Il y avait jadis un rocher inculte et abandonné au milieu du lac Majeur ; un des aïeux de la famille Borromée le vit et conçut la charmante idée de lui donner la vie. Il fit construire sur toute l'étendue de cette plage stérile une voûte immense. Des terres, transportées de la côte voisine, la recouvrirent entièrement. Il posa, du côté du nord, le fondement d'un magnifique palais ; il entourra l'île d'une galerie et bâtit une terrasse. Au-dessus de la terrasse, il fit faire une autre voûte qui fut encore recouverte de terre, et en porta une autre, ainsi de suite, jusqu'à dix.

Quand ce bel amphithéâtre fut achevé, il songea à l'orner et la décora de citronniers, d'orangers et de cédrats. D'âge en âge, ses descendants, héritant de son amour pour cette jeune merveille, mirent tous leurs soins à l'embellir. L'un fit incruster les murs des terrasses en cailloux de diverses couleurs, pour former des mosaïques ; l'autre y prodigua les statues ; celui-ci jeta dans le palais des trésors de peinture, de dorure, de glaces et de magnificence ; celui-là arrangeait, au-dessous des appartements, dix salles en coquillages formant des colonnes avec leurs fûts et leurs chapiteaux, des corniches ornées de guirlandes rattachées

⁵⁷⁹ *Arnelle*, page 293. Cette lettre n'a pas de destinataire : il pourrait s'agir du sénateur Garnier dont Mme Lemarcis était la nièce. Il semble néanmoins que le style de ce texte en fait une « morceau choisi » qui laisse présumer qu'elle était destinée peut-être à une lecture familiale, collective, et à haute voix.

avec de grandes rosaces, des planchers faits avec des cailloux si jolis et si petits, qu'ils étaient aussi agréables à l'œil que doux aux pieds, et des plafonds si artistement incrustés qu'ils semblaient peints.

Tandis que la famille Borromée n'épargnait ni ses richesses, ni ses soins pour l'île favorite, la terre faisait aussi beaucoup pour elle. Les orangers s'élevaient, gros comme des tilleuls, et formaient des allées sombres et parfumées, les citronniers tapissaient les murs des terrasses de leur feuillage toujours vert et de leurs magnifiques pommes d'or. Des bosquets de lauriers roses, des buissons de jasmin d'Espagne se mariaient ensemble au bord de l'eau, tout enfin contribuait à l'embellissement de ce séjour enchanté. Les plus habiles ouvriers embellissaient le velours et le satin de superbes broderies d'or et de soie ; Raphaël envoyait ses tableaux ; Michel-Ange ses statues ; le goût se chargeait de les placer.

Alors l'île prit de son créateur le nom de Borromée et, de l'admiration de tous ceux qui la voyaient, celui d'Isola Bella.»

Ce texte⁵⁸⁰ gracieux donne à voir la résultante d'un processus de transformation qui opère au travers de générations successives (« Il y avait jadis... ⇒ Alors... »), processus artificiel, mais auquel la Nature vient apporter son secours : ainsi la métamorphose baroque qui, progressivement, transforme les îles Borromées en une sorte de Palais du facteur Cheval menacé par le foisonnement végétal d'un douanier Rousseau, combine une double action, humaine et naturelle. Du point de vue du système de représentation qui est celui où Sophie Cottin puise sa vision du monde, cette manière d'appréhender ces îles nous apporte un certain nombre d'informations. La beauté (Isola Bella) résulte d'un mûrissement, d'une lente élaboration, d'une bonification

⁵⁸⁰On peut comparer ce texte avec celui de Flaubert qui, lui aussi, a visité ce site (*Voyages in Oeuvres Complètes*, Paris, Seuil, « L'Intégrale », 1964, page 468) : « Isola Madre : paradis terrestre ; arbres à feuilles d'or que le soleil dorait. On s'attendrait à voir apparaître derrière un buisson le sultan grave et doux, avec son riche yatagan et sa robe de soie. C'est le lieu du golfe le plus voluptueux que j'aie vu, la nature vous y charme de mille séductions étranges, et l'on se sent dans un état tout sensuel et tout exquis. S'il durait longtemps, il ferait mal, tant il est nouveau ; puis on s'y accoutume et cela passe comme autre chose - Deux percées encadrées de verdure et voyant le lac. - Arbres de tous les pays du monde, citronniers, orangers, palmiers, hêtres, etc., dont la cime paraît le haut des monts couronnés de neige. »

(tel un vin ou une liqueur acquérant ses vertus particulières par un séjour prolongé dans des foudres de chêne). Elle nécessite une intention première, préalable. Cependant l'action industrielle de l'Homme n'est pas tout. Pour que l'achèvement surgisse, produisant l'effet esthétique attendu, la collaboration de « la terre » est indispensable (la personnification « la terre faisait aussi beaucoup pour elle » le signifie, de même que les verbes d'action « s'élevaient... formaient... tapissaient... se mariaient » qui traduisent une véritable participation active de la Nature). L'idéalisation s'opère par le biais de *topoi* : les orangers sont « gros comme des tilleuls » et produisent les « pommes d'or » de ce nouveau jardin des Hespérides. Ces doux rivages sont bien ceux où les citronniers fleurissent, comme Goethe l'a déjà chanté. Lauriers-roses et jasmins renforcent conjointement le stéréotype littéraire de la floraison parfumée. Le couronnement final provient d'un dernier apport, celui des artistes prestigieux, Raphaël et Michel-Ange, qui fournissent leurs oeuvres pour parachever ce lieu parfait, *locus amoenus*, dont l'exemplarité peut désormais démontrer à tous par quelle voie royale la Création peut être transfigurée par la Créature. Comme le note Philippe Berthier⁵⁸¹ « plus que tout autre sol, l'Italie, par excellence magasin d'archives, palimpseste de cultures, impose naturellement la métaphore archéologique pour désigner la stratigraphie d'un temps alluvial, invitant à la fouille d'un Herculaneum intérieur. » La description des îles Borromées fonctionne par étages successifs, par strates, Mme Cottin s'attachant à saisir, de manière prioritaire, une évolution chronologique qui mène à la perfection qui est offerte à sa vue. Pour cela, elle épouse la technique de superposition ou de surimpression qui, justement, a présidé à la mise en place des éléments de ce décor, l'un après l'autre : aussi, cette

⁵⁸¹P. Berthier, « Dernières italiennes » in Chateaubriand, *Les Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, SEDES, 1990 (Recueil d'articles), page 115-116.

description n'est-elle pas purement ornementale⁵⁸² malgré une évidente *mimésis* picturale. Elle contient quelque chose de plus, mais qui ressort bien du domaine idéologique, d'une volonté évidente d'amener une leçon ! La description prend ainsi valeur d'apologue. Le style rappelle bien celui des moralistes et des conteurs du XVII^e siècle.

Mais une nouvelle étape se prépare ! Milan, la ville illustre où Henry Beyle, sous son casque à plumet de sous-lieutenant de dragons, avait semé de vains soupirs sur les pas des *Dive* de *La Scala*, vibre encore des marches militaires ; six ans se sont passés depuis que le gros adolescent grenoblois était venu traîner son sabre dans la poussière de la *Corsia dei Servi*, près du *Duomo*, où il ne reviendra loger qu'en 1811 : l'espace d'un monde bouleversé. Les deux journées du 27 et du 28 septembre durant lesquelles Mme Cottin séjourne dans cette cité milanaise lui laissent-elles la possibilité d'aller au spectacle ? Il serait plaisant qu'elle ait pu entendre la Pietragrua chanter une romance, cet air de Cimarosa qui envoûtait Stendhal. Musicienne avertie, Sophie ne pouvait manquer un pèlerinage dans l'une des salles d'Opéra les plus célèbres de son temps. À moins que les fatigues d'un périple touristique si rapide, presque mené tambour-battant, ne lui aient accordé que le temps d'un repos dans une auberge. Ce qui frappe, néanmoins, dans les quelques lettres qui retracent ce voyage, c'est l'énergie dont fait preuve la courageuse romancière : sa compagne, l'infortunée Mélanie, ne songe qu'à retrouver Paris, ce qui laisse supposer que Sophie, patiente, a dû la traîner comme un boulet tout au long de ce trajet erratique. Alerte, et d'un dynamisme à toute épreuve, Sophie, tel un général romain, harangue littéralement Mme Lemarcis pour lui faire mesurer l'inestimable bonheur de se trouver sur un sol où abondent les lieux

⁵⁸²Jean-Michel Adam et André Petijean, *Le Texte descriptif*, Paris, Nathan,

prestigieux. Car Venise attire le voyageur et il faut courir vers ses canaux : du 4 au 10 octobre Sophie et son amie découvrent l'étrange univers de la ville des Doges. Chateaubriand vient à peine d'y séjourner⁵⁸³, du 23 au 28 juillet, rendant visite au traducteur du *Génie du christianisme*, le poète italien Jean-Baptiste Armani. Sans doute, à l'instar du célèbre vicomte pérégrin, Sophie loge-t-elle à l'hôtel du Lion-Blanc, près du Rialto, en face du palais Foscari. Les impressions qu'elle éprouve sont d'un grand intérêt car elle peuvent être rapprochées de celles d'autres voyageurs célèbres, la description de Venise devenant une sorte de passage obligé pour tout écrivain digne de ce nom. Le 4 octobre, la plume de Mme Cottin court sur une page blanche pour relater cette rencontre avec la Cité maritime⁵⁸⁴ :

« Cette lettre, commencée et interrompue cent fois, sera cependant, je l'espère, finie et envoyée de Venise. Nous y sommes arrivées hier ; elle m'a presque fait mourir de surprise. Je dépense une si grande quantité d'attention à la regarder et à la comprendre, que j'en suis fatiguée aujourd'hui. Lorsque nous nous sommes embarquées hier, Mélanie et moi, nous nous sommes assises hors de la gondole, pour apercevoir plus tôt cette extraordinaire Venise, et quand elle m'est apparue tout à coup, sortant du sein de la vaste mer, avec ses palais, ses clochers et ses dômes, elle nous a frappées d'une surprise aussi vive que si nous n'avions jamais entendu parler d'elle. C'était plus que nous ne pouvions croire, et cependant, comment ne pas croire ce qu'on voit ? Mon étonnement dure encore, et mon imagination ne peut comprendre comment, quand il reste un peu de place sur la terre, on vient bâtir une ville sur la mer. Quels motifs ont pu engager tant d'hommes à apporter des carrières de pierre et de marbre pour orner avec tant de magnificence de stériles rochers, où jamais leurs yeux ne peuvent être réjouis par des bocages, ni leurs oreilles entendre un chant d'oiseau ? »

Cette première lettre où il est question de Venise traduit un double mouvement : enthousiasme et surprise. La découverte de la Cité

1990, page 8 et 9.

⁵⁸³ *M.O.T. IV*, édition Levaillant, Paris, Garnier-Flammarion, 1982, page 338.

⁵⁸⁴ *Arnelle*, page 299.

s'opère par plans successifs, mais qui correspondent bien à une perception réaliste, celle de tout marin approchant d'une rive, la courbure de la terre faisant progressivement apparaître les niveaux : illusion d'une émergence (au sens étymologique du terme) qui ressemble à la découverte d'une planète autre, totalement différente. Voilà le principal motif de curiosité : « l'univers personnel » de ces gens n'est pas « l'univers propre » de cette femme habituée aux bocages, aux vertes prairies, aux chants d'oiseaux ; tout semble inversé en ce lieu où l'eau tient lieu de terre, les barques de voitures, les canaux de rues... La main de l'homme, comme dans les îles Borromées, a modifié le monde, le transformant, mais point de la même manière : ici, le roc stérile a servi de support et l'on y a déposé des matériaux somptueux, marbres et dorures. Univers artificiel où la Nature n'a pu étendre ses luxuriants bienfaits ! Mais cette lettre, destinée au Sénateur Garnier, se remplit insensiblement de niaiseries : Mélanie engraisse, Mélanie aime tous les siens... Il y a peu de place pour les enthousiasmes de l'écrivain qu'elle réserve à sa chère Julie⁵⁸⁵; la lettre adressée à cette dernière fait écho à la précédente, écrite le même jour :

« Je voulais te parler de Padoue, qui est la plus ancienne ville de l'Italie, où reposent les tombeaux de Tite-Live et de Plutarque ; je voulais te parler de Vicence et de son magnifique théâtre Olympique, de ce ciel d'Italie qui s'embellit de plus en plus, à mesure qu'on s'avance vers le midi, mais j'ai vu Venise, et je ne peux plus te parler que d'elle. Venise, qu'on s'attend à trouver si extraordinaire, et qui surpasse toutes les surprises, qui confond toutes les pensées, qui trouble toutes les habitudes, Venise qui semble être sortie toute bâtie du sein de la mer, car on ne peut comprendre comment des bateaux ont pu suffire à apporter tant de pierres, tant de marbres, tant de trésors. Et pourquoi les apporter ? La terre n'avait-elle plus de place, et les hommes étaient-ils réduits à venir créer sur l'eau un nouveau monde ?

⁵⁸⁵ *Arnelle*, page 301. Pour toutes les citations de ces lettres concernant Venise, *ibid.*, pages 301-304.

Il y a quelque chose de si bizarre et de si grand dans la pensée de celui qui conçut l'idée d'une telle ville, qu'on ne comprend pas qu'il ait pu trouver d'autres hommes qui aient pensé comme lui.

Venise n'est pas au milieu d'un marais comme on le prétend, mais au milieu de la vaste mer ; on dirait que c'est la cité de Neptune et que les Tritons la soutiennent sur leurs épaules. Nous logeons sur ce que l'on appelle le Grand Canal : c'est une rue liquide, large deux fois comme la rue Royale ; elle est couverte de gondoles qui vont et viennent avec un grand mouvement et en même temps un grand silence. On ne se figure pas quel bruit il y a de moins dans une ville où il ne passe jamais ni un carrosse, ni une charrette, ni un cheval. »

C'est le concept d'étrangeté absolu qui retient Sophie, le fait qu'une pensée humaine ait pu imaginer un monde totalement autre, d'une altérité radicale, totale, complète. Comme si elle découvrait soudain qu'il était possible de penser différemment le monde, l'univers, d'agencer d'une toute autre manière les «objets-meublants» qui composent le tissu de la réalité !

Vie fantomatique que celle de Venise : feutrée, sans bruit, atténuée par ce manteau liquide qui régit le mode de vie des êtres... C'est sans doute ce qui a très souvent donné aux visiteurs cette sensation particulière de mort, d'assoupissement délétère, accentué par la décrépitude des façades rongées par les saumures. Le silence qui domine et renvoie à une intériorité qui ne peut être que nostalgique : « Mais vous périssez à votre insu ; moi je sais mes ruines.⁵⁸⁶ » Ici, il n'y a point ce bruit de fond continu, vacarme lancinant, constitué du piétinement des sabots, du raclement des roues cerclées de fer, sur les pavés des rues. Les gondoles qui glissent sur le brouillard, vernies d'humidité, pareilles à de noirs cercueils⁵⁸⁷ peuvent-elles renvoyer à

⁵⁸⁶ *M.O.T. IV*, édition Levaillant, page 407.

⁵⁸⁷ Dans une lettre à Bertin qui sera reprise par *Le Mercure*, Chateaubriand, visitant Venise quelques semaines avant Sophie Cottin, écrivait : « Les fameuses gondoles toutes noires ont l'air de bateaux qui portent des cercueils. J'ai pris la première que j'ai vue pour un mort qu'on portait en terre. » (Jean d'Ormesson, *Mon dernier rêve sera pour vous*, Paris, Le Livre de Poche, N° 5872, 1983, page 186).

autre chose qu'à une image mortifère ? Le temps semble arrêté par le miracle des eaux.

L'enthousiasme dont fait preuve Sophie Cottin est lié à la brièveté du séjour, au plaisir éprouvé de voyager dans la Cité où Rousseau a posé le pied ; de Venise, elle n'emportera que des clichés – nous dirions des cartes postales – impressions. Elle sait cependant qu'un séjour prolongé peut détériorer cette vision idyllique :

« On prétend que Venise est une ville fort triste, cela peut être à la longue, mais il n'y en a pas de plus amusante le premier jour ; tout y est si différent de ce qu'on a vu toute sa vie, qu'on n'a pas assez d'yeux pour la regarder. »

Ainsi tout se trouve fondé sur cette manière de regarder, naïve, vierge, presque enfantine, totalement réceptive à ce qui est neuf ; regard non adultéré par ces préjugés qui sont la caractéristique de l'homme civilisé dont l'avis tranché, dès le premier abord, ternit la fraîcheur native des spectacles : à deux mois de distance, un Chateaubriand, insensible aux splendeurs fanées de la Cité des Doges, ne partageait en rien la vision émerveillée de Sophie. Parti à la conquête de l'Orient lointain, des toits blancs de Jérusalem⁵⁸⁸, en suivant l'antique route des Croisades, il est médiocrement séduit par les édifices pompeux, écrivant à Bertin :

« Cette Venise, si je ne me trompe, vous déplairait autant qu'à moi. C'est une ville contre nature. On n'y peut y faire un pas sans être obligé de s'embarquer, ou bien on est réduit à tourner dans d'étroits passages plus semblables à des corridors qu'à des rues. La place Saint-Marc seule, par l'ensemble plus que par la beauté des bâtiments, est fort remarquable et mérite sa renommée. L'architecture de Venise, presque toute de Palladio, est trop capricieuse et trop variée. Ce sont presque toujours deux, ou même trois palais bâtis les uns sur les autres. Il reste

⁵⁸⁸Chateaubriand se trouve à Jérusalem, le 12 octobre. Il a quitté Trieste avec Julien Potelin, le 31 juillet.

quelques bons tableaux de Paul Véronèse, de son frère, du Tintoret, de Bassan et du Titien. ⁵⁸⁹»

Labyrinthique et fractale, Venise, pour Chateaubriand, n'est qu'un dédale qui l'emprisonne, vision baroque, presque grotesque, d'un chaos où la variété n'est en somme que la superposition d'un éternel motif, reproduit, reconduit, en accumulation continue ; l'esprit s'y égare, le corps s'y englu. D'où cette moue dédaigneuse : car se laisser prendre ici, comme un passereau empeigné, c'est nier toute flèche au temps, tout avenir, toute évolution : c'est s'abandonner à un temps circulaire refermé sur lui-même, clos, éternellement répétitif, en une ville-vaisseau encalminée en sa moiteur lacustre. Chateaubriand porte déjà en lui cette conscience angoissée du changement et du devenir qui caractérisera ses *Mémoires* ; il abomine le point fixe : or Venise est une épave où l'Histoire a cessé de se dérouler, où l'espace est borné par une mer. En revanche, pour Sophie, Venise est une planète différente, peuplée de créatures affairées, pareille à une fourmillère, improbable, qu'il faut aborder, candide, avec l'oeil aux aguets car quelque chose se cache derrière l'apparence, dimension cachée que seul un effort douloureux, tendu, permet de démasquer :

« Hier, en arrivant, j'éprouvais presque de la douleur d'un étonnement qui semblait au dessus de mes forces, car, en donnant tout ce que je possède de facultés et d'attention, j'en donnais moins encore que l'objet n'en demandait. Cette pleine mer, au milieu de laquelle sort une ville, puis, un peu plus loin, des magasins, ensuite des lazarets, puis des barrières, tout cela séparé l'un de l'autre par cette mer ; cette ville où tout abonde et où il faut tout apporter, ces habitants dont la plupart n'ont jamais vu un champ, un arbre, une prairie ; ce lieu où jamais un ruisseau d'eau douce n'a coulé, et où des palais superbes élèvent leurs mille colonnes de marbre jusqu'au ciel, enfin, cette réunion de deux cent mille hommes qui font avec de l'eau et des barques tout ce qu'on fait

⁵⁸⁹Jean d'Ormesson, *op.cit.*, page 185.

ailleurs avec de la terre et des voitures tout cela saisit la pensée, frappe l'imagination et prouve que rien n'est impossible à un travail obstinément soutenu par une volonté ferme. »

Comme pour les îles Borromées, c'est une main industrielle, c'est une volonté, qui transforme la Création, change en Eden la matière brute d'un monde laissé à la libre-disposition de l'homme pour qu'il l'embellisse : le lieu le plus hostile, roc désolé ou Sibérie⁵⁹⁰ lointaine, peut se métamorphoser, du seul fait de l'action d'une Créature décidée à améliorer son cadre de vie : optimisme fondamental qui anime la pensée de Mme Cottin et l'empêche de percevoir cette fêlure qu'entrevoit François-René... pour Sophie, le néant lui-même peut accoucher d'un monde, de la mer peut jaillir une Cité, l'absence pouvant générer l'abondance et la profusion. Il y a bien chez elle, une forme d'optimisme, de confiance en la société, qui se matérialise dans la conviction que le monde peut subir une action, peut être organisé, au prix d'un effort, de soins prolongés, et avec le concours de la Nature. À cette entropie que décèle Chateaubriand sous le crépi boursoufflé des façades des *Palazzi* vénitiens, la vision de Sophie oppose une négentropie résultant d'une utilisation harmonieuse des forces disponibles : la Terre a été donnée aux hommes pour être domptée. Le progrès demeure possible... À Mme de Pastoret, dans une lettre écrite le 7 octobre⁵⁹¹, Sophie reprenait cette idée :

« Je croyais, en traversant le Simplon, avoir vu tout ce que l'intelligence humaine peut vaincre d'obstacles et surmonter de barrières ; cette superbe route élevée au-dessus des plus effroyables précipices m'avait paru le dernier effort de l'audace et du génie et la plus grande victoire que l'homme eût pu remporter sur la nature. Mais si c'est lui qui a fait Venise, il a fait bien plus encore, et pour concevoir la pensée de bâtir une telle ville sur la mer, sans avoir que les bras humains pour s'aider dans cette entreprise, il faut être bien persuadé que Dieu, en donnant pour

⁵⁹⁰Comme nous le verrons à propos d'*Élisabeth*, son dernier roman.

⁵⁹¹*Arnelle*, page 306.

toute force à une créature si faible que l'homme, un peu de son intelligence, l'avait élevé au-dessus de tout.»

Le 15 octobre, Sophie Cottin et Mélanie Lemarcis retournèrent à Milan car cette dernière, dépourvue de l'enthousiasme débordant de sa compagne, souhaitait retourner au plus vite à Paris où elle avait laissé son enfant. M. Lemarcis, d'ailleurs, n'avait-il pas fait savoir à sa femme qu'il n'approuvait pas le projet de Sophie d'aller jusqu'à Rome ? Néanmoins, il semble que les arguments de Sophie furent suffisamment forts pour que Mélanie change d'avis et consente à la suivre dans un périple qui, d'étape en étape, conduisit d'abord les deux femmes en Toscane. Mais on peut imaginer un autre motif à ce revirement. En effet, le plus heureux des hasards leur avait fait rencontrer à Milan, M. de Prony, ami de Mme de Pastoret, ingénieur et mathématicien qui, très probablement, était chargé d'une mission officielle⁵⁹². C'est en compagnie de cet affable personnage, et sans doute rassurées par cette présence masculine, que les deux femmes purent descendre vers le sud : Plaisance, le 16 octobre, Bologne le 18, Florence le 21, Pise le 22, Livourne le 23, Florence, à nouveau, le 26, puis Sienna le 27, Viterbe le 29. On peut aisément imaginer que les buts de ce groupe de visiteurs furent ceux des touristes modernes, ces villes abondant en monuments et églises ou cathédrales : le *Campo Santo* de Pise et sa tour penchée, notamment, virent le passage de Sophie et de Mélanie. Mais Rome constituait le but ultime. Les deux femmes s'y installèrent pour un mois entier, du 1^{er} novembre, date de leur arrivée, au début du mois de décembre. L'ambassade où Chateaubriand avait fait ses premières armes dans la carrière politique, comme secrétaire du cardinal Fesch, l'oncle de Bonaparte, ministre de France à Rome, a retrouvé sa quiétude depuis que le bouillant écrivain est parti vivre d'autres aventures ; les

murs ne retentissent plus des éclats de voix injurieux de François-René : « les hommes qui écrivent, ceux qui ont obtenu la réputation littéraire, sont tentés de se croire le centre de tout. » avait déclaré Bonaparte, incommodé par ces vociférations, à Fontanes, son ministre, l'ami de l'écrivain. Cependant, il serait faux de croire que l'ambassade de France ne sait pas reconnaître les gloires littéraires qui lui font l'honneur d'une visite ; lors d'une soirée donnée en son honneur, Mme Cottin est fêtée, entourée : elle est bien la romancière prestigieuse dont la renommée a atteint la Ville sacrée. De Rome, elle voulut tout voir, le Tibre, la masse imposante du Château Saint-Ange, le Colisée, les façades grises et ocres des vieux palais : Pauline de Beaumont, condamnée par le mal qui la rongea avait parcouru les mêmes rues, dans les jours qui précédèrent une mort pitoyable, sa main dans celle de Chateaubriand dont l'ombre, décidément, hantait toujours l'immémoriale cité.

Il est probable qu'une partie des lettres adressées à Julie est perdue ; cette dernière, à Champlan, lisait les descriptions alertes de sa cousine au petit public qui se réunissait autour de la cheminée, à ses filles, à Joseph Michaud, attentif, et aux amis venus s'enquérir des déplacements de la romancière. Le tour très littéraire de certains passages des lettres de Sophie trouve ainsi son explication dans l'usage auquel elle destinait ce type d'écrit. Le séjour à Rome semble avoir duré aussi longtemps que les obligations de M. de Prony le retenaient dans cette ville. C'est au mois de novembre que Sophie Cottin apprit d'Azaī s toujours soucieux d'éblouir ses contemporains par la vertu de son système, qu'il allait bientôt faire un cours public ; l'idée paraissait saugrenue à la romancière : sa propre évolution philosophique et religieuse lui avait permis prendre la mesure de l'inanité des idées de Pierre-Hyacinthe. Elle combattait maintenant les chimères de ce songe-

⁵⁹²Le baron de Prony (1755-1839) célèbre ingénieur, chargé de mission en

creux avec une lucidité pour le moins étrange : était-ce parce que ses propres convictions religieuses avaient pris le dessus, ou bien parce qu'elle sentait son ami trop fragile pour subir des déconvenues humiliantes ? Le fait est qu'elle écrivit une longue lettre, le 22 novembre⁵⁹³, afin de dissuader Azaï s de donner corps à son projet.

D'un ton monitoire, elle s'applique à lui ouvrir les yeux :

« Ah ! mon ami, quel mal je vous ai fait, quel mal irréparable, peut-être, en vous plaçant au-dessus de tous les hommes, en vous peignant à vous-même comme un génie qui allait changer l'ordre du monde, en vous présentant comme un trône de gloire, en faisant briller à vos yeux tous les rayons qui devaient l'environner. [...] Je vous ai excité, encouragé dans vos erreurs ; sans moi, vous auriez conservé plus de doute, vous seriez venu avec moins d'assurance, vous auriez consulté avant de publier ; ne vous voyant approuvé par personne, vous n'auriez plus été si sûr de vous, et, peut-être, vous seriez-vous arrêté à temps. »

Psychologiquement, Sophie se sentait directement responsable des délires d'Azaï s La lettre que ce dernier lui avait adressée à Rome recelait nettement une composante paranoï de : le monde entier s'était ligué contre son système et ce ne pouvait être que l'effet d'un complot prémédité par ses ennemis et par les envieux. Ces termes avaient blessé Sophie. Il lui semblait qu'Azaï s marchait vers un abîme et chaque pas qu'il faisait dans cette direction fatale éveillait chez elle un remords térébrant, la sensation d'être la cause directe des malheurs de ce pauvre homme. Pourquoi ne parvenait-il pas à comprendre que l'hostilité qu'on lui manifestait provenait de la fausseté de ses idées plutôt que de la haine générale ? « On vous reconnaît de l'esprit, du talent et des moyens d'employer utilement et honorablement votre vie, et on voit avec chagrin que l'objet auquel vous les appliquez va vous les faire perdre et changer l'estime à

Italie par Napoléon, y dirigea d'importants travaux à Gênes, Ancône et Venise.

⁵⁹³ *Arnelle*, page 308.

laquelle vous pouviez prétendre en une stérile pitié pour vos erreurs.» Il est fort intéressant de constater à quel point l'évolution des idées religieuses a rendu caduques les positions de ceux qui prônaient d'autres voies que le christianisme : la Révolution française, comme nous l'avons vu, voulait mettre en place un paradigme fondateur, annihiler totalement du champ social l'ancienne religion ; les compromissions du catholicisme avec l'Ancien Régime signaient irrémédiablement sa condamnation. Or, deux seules voies étaient possibles pour parvenir à ces fins : l'athéisme le plus total ou une religion de substitution. Après l'échec manifeste d'un Robespierre à faire triompher un culte nouveau, l'Empire avait restauré les droit du *plan religieux*, restituant leurs prérogatives aux religions constituées, mais s'en arrogent le contrôle. Par là même, les idéologues qui, comme Azaï s, constatant le vide passager du champ métaphysique, s'étaient appliqués à le combler, se trouvaient brutalement disqualifiés, frappés d'obsolescence. En écrivant *Mathilde*, Sophie avait perçu les tendances profondes du feuillet de réception, ses variations prévisibles ; mais Azaï s, persuadé de sa supériorité intellectuelle, restait sur des positions intangibles. La dernière arme de Mme Cottin pour ramener son ami à la raison restait l'émotion pathétique : « Mon ami, vous m'avez beaucoup aimée ; en faveur de ce sentiment, ne ferez-vous rien pour moi. Je vous ai rendu trop malheureux, me direz-vous. Hé quoi ? pour une âme généreuse n'est-ce pas une raison de plus, et n'est-ce pas en me faisant du bien que vous pouvez me consoler le plus, du tort que je vous ai fait et du trouble que j'ai jeté dans votre cœur ? » On sait cependant que les paroles de Sophie n'eurent aucun effet ; la lucidité qu'elle manifestait provenait sans nul doute du fait qu'elle ne subissait plus l'emprise du philosophe. Sans doute avait-elle oublié le charme du discours d'Azaï s puisqu'on sait qu'en dépit de la faiblesse de ses idées, ses cours seront toujours très fréquentés.

L'heure enfin vint de reprendre la route pour regagner la France ; au début de décembre, la petite troupe s'achemina vers le nord : « M. de Prony nous a quittées à Florence, parce que nous avons craint avec trois valises de manquer de chevaux. Le bon Iganzin[?] nous accompagne : c'est le meilleur homme du monde, et qui m'apprend comment on fait les chemins et les ponts, de même que M. Pavin [?] m'apprenait comment on bâtissait les églises et les palais. Adieu, mes amies, dans moins de vingt jours, je vous embrasserai comme je vous aime !⁵⁹⁴» À nouveau les étapes se succèdent, Modène le 15 décembre, Turin le 19. Nous sommes en ces années où le climat semble être redevenu clément : l'hiver n'est pas trop rigoureux puisque les cols sont libres, comme le constate Mme Cottin, et que la neige n'est présente qu'aux sommets des montagnes. De telles notations sont d'un vif intérêt puisqu'elles permettent de nuancer des séries statistiques qui ne reflètent pas toujours des variations plus fines⁵⁹⁵ et à ce titre, elle devraient intéresser l'Historien. On notera que le séjour de Sophie Cottin en Italie s'est déroulé durant la mauvaise saison et en rapprochant cette indication de l'hiver « caniculaire » de Bagnères, l'on peut émettre d'intéressantes hypothèses. Depuis Montesquieu, l'idée que le climat influe sur les comportements des êtres est un lieu commun. Que l'apogée de l'Empire coïncide avec un réchauffement des saisons semble être une donnée importante, d'autant que le feuillet de réception est tributaire des données climatiques : la production

⁵⁹⁴ *Cor.*, page 399.

⁵⁹⁵ Voir Emmanuel Le Roy Ladurie, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, Flammarion, « Champs », 1983. Les conclusions de cet auteur méritent d'être grandement nuancées ; notamment, tome II, page 145 : « La description de La Bédoyère (symptomatique d'une mer de glace épanouie, incurvée, proche, et visible depuis la plaine de l'Arve) est entièrement confirmée, un mois plus tard, par celle de Chateaubriand (fin août 1805), qui nous montre la mer de glace débordant très en aval du Montanvers...» À notre avis, un court réchauffement n'affecte pas les glaciers. Les années que nous évoquons bénéficient d'un climat exceptionnel et il faudra attendre des événements d'origine volcanique qui injectent des poussières dans la haute atmosphère, à la fin de l'Empire, pour que la situation climatique subisse une courte, mais remarquable variation.

agricole gère le quotidien des individus, leur niveau de vie, leur santé, donc leur capacité à produire d'autres biens matériels. La psychologie d'une population peut également refléter les variations du climat, les sautes d'humeur de l'astre solaire.

Sophie regagne donc la France sans difficultés ; elle arrive à Lyon le 26 et Nevers le 29. Au tout début de janvier 1807, Sophie pouvait embrasser sa chère Julie et les trois filles, revoir leur charmante mine : « celle de Mathilde rose et fraîche, et celle de ses deux soeurs toujours la même ». Le voyage avait été agréable, mais Sophie avait déjà dû remarquer les premières atteintes du mal qui, insidieusement, avait fait son lit. Sans doute ne tarda-t-elle point à consulter des médecins. Elle avait mis en chantier un nouveau roman, *Mélanie*, mais les forces et le temps pour en achever la rédaction lui feront défaut. Elle écrivit encore à Azaï s mais celui-ci, semble-t-il, préféra, pour sa tranquillité personnelle, qu'elle cessât de lui adresser des lettres qui ne l'encourageaient guère, il est vrai, à persévérer dans ses illusions... Cependant, on ne peut affirmer de manière tranchée qu'Azaï s avait définitivement renoncé à la réconfortante amitié de Sophie Cottin : il traversait apparemment une crise morale grave, n'appréciant guère cette solitude dans laquelle le confinaient ses fonctions de professeur au Prytanée de Saint-Cyr.

Sophie, quant à elle, oscilla durant ces longs mois entre Champlan et son appartement parisien : au printemps, elle se rendit à Meudon où les Bresson avaient recueilli, dans un domaine acquis en viager, la veuve de l'encyclopédiste Alexandre Deleyre ; cet ancien député de la Gironde, membre du Conseil des Cinq-Cents, avait été, de son vivant, l'ami de Jacques-François Risteau... Elle s'appliqua à observer, avec la plus scrupuleuse exactitude, ses devoirs religieux, renouant avec le culte protestant : à Paris, elle s'était liée avec un pasteur genevois, Frédéric Mestrezat. Cet homme, qui la réconfortait avec des

paroles de circonstance, mourut le 8 mai 1807 et Sophie le fit enterrer, à ses frais, au cimetière du Père Lachaise. Dans une de ces dernières lettres, la romancière écrit : « Je porte en moi-même un calme ravissant, une sérénité angélique. Je suis heureuse, je suis sûre de l'être toujours, car mon bonheur n'est pas dans les événements, il est en moi. J'ai appris non seulement à me résigner, mais à aimer les peines que Dieu m'envoie. Elles ne sont que l'expiation de mes torts et je bénis sa justice et sa bonté.⁵⁹⁶»

À cette époque, Mme Cottin avait commencé un essai sur *La religion chrétienne prouvée par les sentiments*, qu'elle ne put achever. Le cancer du sein dont elle souffrait avait fait de tels progrès que les médecins tentèrent une opération. La chirurgie, à cette époque, ne bénéficiait pas encore des techniques grâce auxquelles elle allait remporter des succès remarquables dans le dernier quart du siècle : notamment, les techniques d'anesthésie étaient des plus succinctes. Il reste à imaginer le courage avec lequel Sophie se soumit à de telles épreuves. Elle survécut mais ne quitta plus son domicile parisien, au 124 rue Saint-Lazare, sans doute parce qu'il y était plus facile de recevoir la visite de médecins réputés. Les dernières journées de juillet répandaient leur chaleur sur la ville, annonciatrices des torpeurs d'août. Avec résignation, Sophie avait accepté son sort. Le moment approchait où le dernier fil allait se dénouer, où l'ultime mystère se dévoilerait enfin : ses convictions profondes lui permettaient de quitter sans regrets cette vallée de larmes. Impatiente. Elle comptait tous les êtres familiers qui, déjà, avaient franchi le pas, avant elle, et qui, à n'en pas douter, se pressaient aux portes de ce royaume de plénitude et de lumière, pour l'attendre, tendant leurs mains diaphanes pour la recevoir. Quel bonheur ineffable de les retrouver enfin, d'abandonner un corps de douleurs voué à la souffrance, de monter dans les éthers célestes, libre

⁵⁹⁶ Arnelle, page 320.

du lourd fardeau qu'elle avait porté jusqu'à cette aube dernière qui tardait aux croisées entrouvertes, jusqu'à cette frontière qui sépare à jamais les ténèbres de la clarté éternelle !

*

Acte de décès :

Risteau, Veuve Cottin, Marie-Sophie, 124, rue Saint-Lazare, décédée le 25 août 1807, âge 36 ans. Témoins : P. Lemarcis, son cousin, Directeur des Contributions, rue Gaillon, n° 12, et Jean Jauge, son neveu, employé, demeurant rue Saint Lazare, 122.

Tels sont les termes arides par lesquels se trouve enregistrée, aux archives de la Seine, la mort de celle qui fut un auteur marquant de l'Empire. La pierre tombale, abandonnée, de Sophie Cottin, témoigne, au Père Lachaise, de l'oubli total dans lequel est tombée cette femme⁵⁹⁷.

⁵⁹⁷L'on pourrait convoquer ici le très beau passage qui clôt *Les Misérables* : « Il y a, au cimetière du Père-Lachaise, aux environs de la fosse commune, loin du quartier élégant de cette ville des sépulcres, loin de tous ces tombeaux de fantaisie qui étalent en présence de l'éternité les hideuses modes de la mort, dans un angle désert, le long d'un vieux mur, sous un grand if auquel grimpent, parmi les chiendents et les mousses, les liserons, une pierre. Cette pierre n'est pas plus exempte que les autres des lèpres du temps, de la moisissure, du lichen, et des fientes d'oiseaux. L'eau la verdit, l'air la noircit. Elle n'est voisine d'aucun sentier, et l'on n'aime pas aller de ce côté-là, parce que l'herbe est haute et qu'on a tout de suite les pieds mouillés. Quand il y a un

Quelle plus belle épitaphe mériterait d'orne ce monument que ces quelques vers de la X^{ème} Élégie de Ramond de Carbonnières, intitulée *Le tombeau d'Isore*⁵⁹⁸:

Ô vous qui me suivez dans ma triste carrière !
 Gardez-vous de gémir quand je ne serais plus.
 Ô mes amis ! pour ma poussière,
 Vos regrets seraient superflus.
 Plus passagers que l'écume de l'onde,
 Que le brillant éclair, que le vent qui s'enfuit,
 Vous me suivrez dans l'éternelle nuit,
 Et l'oubli s'assiera sur la fosse profonde.
 Le temps alors couvrira de gazons
 Notre humble sépulture.
 L'onde, sans nous charmer, roulera son murmure ;
 Le rossignol en vain redira ses chansons ;
 Sans jouissances, sans tortures,
 Nous dormirons dans un profond repos ;
 Et sans troubler nos tristes os,
 Les générations futures,
 Fouleront, tour à tour, l'herbe de nos tombeaux.

8. Obituaire :

En 1808, Azai̇ ş âgé de quarante-et-un ans, se maria finalement avec la veuve d'un officier qui avait eu la malchance de périr à Austerlitz, puis, profitant du fait que le Prytanée militaire de Saint-Cyr était transféré à La Flèche, il démissionna et retourna à Paris où il espérait enfin trouver la gloire. Il publia la première édition des *Compensations*. Il se rendit à Champlan afin de présenter sa femme à

peu de soleil, les lézards y viennent. Il y a, tout autour, un frémissement de folles avoines. Au printemps, les fauvettes chantent dans l'arbre. »

⁵⁹⁸ *Anthologie du XVIII^e siècle romantique*, Paris, Pauvert, 1972, page 484.

Julie Verdier et y fut accueilli avec sympathie. La jeune veuve⁵⁹⁹ qu'il avait épousée avait deux fils ; Azai s, sorte deGoriot avant date, eut, de son côté, deux filles, Élise (« Fille »), sa préférée, et Gabrielle, morte précocement en 1817 : de son journal, comme le précise Michel Baude, il fit « un monument en l'honneur d'un amour paternel d'une qualité peu commune à l'époque⁶⁰⁰». S'il avait satisfait son désir d'être père, il ne cessa de subir les vicissitudes d'une existence médiocre, marquée par les incidents les plus burlesques : contrairement aux craintes qu'exprimait Sophie Cottin, son système lui valut la célébrité sous l'Empire et une position enviable ; nommé Inspecteur de la librairie à Avignon, puis à Nancy, il y fut surpris par l'arrivée des Cosaques. En 1815, il avait publié, malencontreusement, une apologie de Napoléon, qui produisit un effet contraire à celui que le philosophe escomptait ; écarté de toute fonction publique, traqué par ses détracteurs, le pauvre homme vécut dans un état proche de la détresse. Péniblement, il parvint à refaire surface et à se faire pardonner ses erreurs politiques ; il put même obtenir de Decazes une pension de 6000 Fr. ; il multiplia les écrits et professa en public, avec un succès indéniable. Après vingt ans d'intimité parfaite avec sa femme, qui fut aussi sa collaboratrice, sa vie devint un enfer et leurs rapports s'aigrirent. Elle réservait le meilleur de sa tendresse aux deux fils du premier lit, et notamment à Jules pour lequel elle s'endettait. Le 8 avril 1839, Pierre-Hyacinthe notait dans son journal : « Oh que ces tristes et cruels rapports au lieu de l'intimité que je méritais bien et qui m'était nécessaire, empoisonnent ma vieillesse, et d'avance, ô mon Dieu, empoisonnent ma mort !⁶⁰¹» Le 22 janvier 1845, le philosophe pitoyable s'éteignait enfin, léguant son journal à la mairie de Sorèze, sa ville natale.

⁵⁹⁹Mme Berger, Berthet, ou Berton selon les auteurs.

⁶⁰⁰*Op.cit.*, page 45.

Joseph Michaud s'éteignit à Passy en 1839, après une carrière brillante d'érudit et d'historien ; élu en 1813 à l'Académie Française, ce royaliste de vieille date eut l'intelligence de se rallier aux Bourbons, en 1814. Il fut élu député de l'Ain en 1815 et nommé *Censeur des journaux* par la monarchie restaurée. En 1837, l'Académie des Inscriptions l'accueillit en son sein ; il est l'auteur de la monumentale *Histoire des Croisades* qui a marqué son époque.

Trente-sept années après la mort de sa cousine, Julie Verdier mourut, âgée de soixante-quinze ans. Elle et ses filles avaient conservé religieusement le souvenir de la bien-aimée Sophie. Delphine, l'aînée, épousa le baron de Clarac, un voisin de Lot-et-Garonne. Mathilde, la plus jeune, celle qui avait donné son prénom à l'héroïne du roman, épousa Amédée Jauge, fils de Théodore Jauge – victime de la Terreur – et de Marguerite Cottin. Théodore Jauge, le frère d'Amédée, épousa Éliza. On le trouvera, plus tard, finançant l'équipée désastreuse de la Duchesse de Berry, déguisée en « Petit-Pierre ».

Périodiquement, les érudits, critiques, universitaires ou historiens, tentent de ressusciter Sophie Cottin. Entre 1909 et 1914, elle fut l'objet d'un intérêt particulier : un Allemand, Rösler, lui consacra une thèse de doctorat, qui de l'avis même de L.-C. Sykes, est fort limitée. En 1913, le comte de Marquiset⁶⁰² la rangea parmi les bas-bleus du Premier Empire. En 1914, alors que l'Europe sombrait dans la Grande Guerre, Mme de Clauzade*, sous le pseudonyme d'Arnelle, s'appuyant sur une partie de la correspondance de la romancière, reconstituait grossièrement la biographie sentimentale de Mme Cottin.

⁶⁰¹Michel Baude, *op.cit.*, page 44.

⁶⁰²Marquiset, A. De, *Les bas bleus du Premier Empire*, Paris, 1905.

Alors qu'éclatait la seconde guerre mondiale, L.-C. Sykes soutenait sa thèse de doctorat, consacrée à la vie et à l'oeuvre de Sophie Cottin à l'Université d'Oxford. À l'issue du conflit, libéré de ses devoirs à l'égard de la Patrie, il put reprendre ce travail, le complétant et l'amendant, tâche qui fut achevée en septembre 1947. Cette thèse remarquable n'a en rien vieilli et constitue, encore actuellement, une mine d'informations concernant l'écrivain.

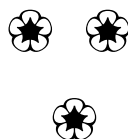
Plus récemment, un net regain d'intérêt pour Mme Cottin s'est dessiné à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, en 1970 : l'essentiel du mérite en revient à Jean Gaulmier qui, dans un article fondateur et d'une remarquable qualité, paru dans l'un des premiers numéros de la revue *Romantisme*, suggérait un certain nombre d'axes de recherche et de voies pertinentes, destinés à relancer une étude de l'oeuvre de la romancière. Par ailleurs, Michel Baude, sous la direction de Jean Gaulmier, a restitué à Azaïs son visage, sa personnalité, en étudiant, avec le talent qui caractérisait ce brillant universitaire, le *journal de Sorèze*. Jusqu'à présent, hormis quelques tentatives avortées, personne n'avait songé à relever le défi qui consistait à mener à bien une étude d'ensemble sur Sophie Cottin.

Cependant les articles de qualité la concernant sont nombreux : Jean Gaulmier et Colette Cazenobe^{*}, notamment, ont livré des vues fort pertinentes sur les oeuvres de notre romancière, ouvrant la voie à une étude approfondie. Aux États-Unis, dans le monde universitaire, se manifeste actuellement un vif intérêt pour la littérature féminine

^{*} Historienne des Lettres, elle a rédigé d'autres ouvrages, notamment une étude consacrée à Oscar Wilde.

^{*} Il n'est pas besoin de citer à nouveau les articles et ouvrages qui pilotent notre démarche : Arnelle, L.-C. Sykes, Jean Gaulmier et Colette Cazenobe constituent les seules références solides qui fondent les études cotiniennes.

française de l'extrême fin du XVIII^e siècle. Lynn Hunt, notamment, s'attachant à procurer une vision renouvelée de la période qui nous intéresse, a replacé l'oeuvre de Sophie Cottin dans le contexte de l'évolution du modèle familial, de la Révolution à l'Empire⁶⁰³.



⁶⁰³Lynn Hunt, *Le Roman familial de la Révolution française*, Paris, Albin Michel, 1994. Notons que le propos de Lynn Hunt relève bien de l'étude du système de représentation.